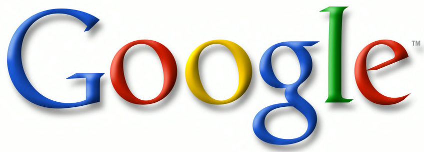






LE NOUVEAU SECRETAIRE DU CABINET,

CONTENANT

DES LETTRES SUR DIFFERENS SUJETS.

AVEC LA MANIERE

DE LES BIEN DRESSER.

LES COMPLIMENS DE LA LANGUE FRANÇOISE,

Les Maximes & Conseils pour plaire & se conduire dans le monde.

NOUVELLE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée.



A PARIS,

Chez THEODORE LEGRAS, Grand'Salle du Palais, à l'L Couronnée.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





AVERTISSEMENT.

LE grand ſuccès que le Nouveau Secretaire du Cabinet a eu juſqu'à préſent, me perſuade que cette nouvelle édition ſera parfaitement bien reçuë, puiſqu'on y a ajoûté un très-grand nombre de Lettres ſur differens ſujets, & que l'on en a corrigé d'autres, dont le ſtile n'étoit pas aſſez châtié. L'on trouvera auſſi dans cette Edition tout ce que l'on peut ſouhaiter, pour la maniere d'écrire les Lettres, ſuivant les qualités des perſonnes à qui on s'adreſſe. On y verra des modéles de ce ſtile aiſé qui fait le caractere des Lettres, & des exemples de ce badinage ſi fin qu'on a tant de peine à

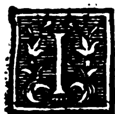
rencontrer, & où nous avons vû échoüer de beaux eſprits. On y a joint les Complimens de la Langue Françoiſe, avec les Maximes & Conſeils pour plaire & ſe conduire dans le monde; de ſorte que l'on trouvera dans ce Livre un mêlange & une diverſité de matieres, qui pourront ſatisfaire le Lecteur.





INSTRUCTION
POUR ECRIRE ET DRESSER
TOUTES SORTES DE LETTRES.

Des Lettres.



IL n'y a rien de si commun que d'écrire des Lettres; mais ce n'est pas une chose commune que de les bien dresser. Pour apprendre à le faire, il faut avoir de beaux exemples qu'on puisse imiter, & de bon préceptes qui servent de conduite. C'est pourquoi j'ai voulu joindre aux Lettres du Secretaire du Cabinet une instruction, contenant les principales regles de cet art.

Celui qui veut bien écrire des Lettres, doit prendre garde à deux choses, à leur *Matiere* & à leur *Forme*.

La *Matiere* des Lettres sont toutes choses qui tombent sous le discours, sans aucune exception. Tout ce que l'on peut

dire de bouche à un ami présent, on le lui peut écrire quand il est absent, avec cette précaution, qu'il n'est pas toujours à propos de confier son secret à un papier qui se peut perdre & tomber en main étrangere.

Cette matiere varie selon la diversité des Lettres qu'on a coutume d'écrire, soit d'*affaires*, soit de *compliment*.

Les *Lettres d'affaires* sont celles qui traitent de choses d'importance. Il y en a de plusieurs sortes, comme Lettres d'avis & de conseil, de remontrance, de commandement, de prieres, de recommandation, d'offres de services, de plaintes, de reproche, d'excuse, &c. On va dire un mot de chacune.

Lettres d'avis.

Les *Lettres d'avis* servent à faire sçavoir à nos amis ce qui se passe, tant en nos affaires, qu'aux leurs, ou en celles d'autrui.

Comme cette sorte de Lettre est la plus commune, aussi est-elle la plus simple de toutes ; elle porte avec soi sa matiere, & l'on n'a pas besoin de fatiguer son esprit à l'inventer. Il faut seulement raconter les choses comme elles sont, & de méme qu'on les diroit de bouche ; avec cette retenuë cependant, de n'écrire point légerement des choses capables de nous nuire,

ou à nos amis : précaution à laquelle on doit surtout avoir égard, si l'on se trouve obligé de parler des Grands & des affaires d'Etat.

Lettres de conseil.

Les *Lettres de conseil* sont de deux sortes, celles que l'on écrit à gens qui demandent conseil, ou à gens qui n'en demandent point.

La premiere ne demande pas infiniment d'art : on peut commencer par quelques excuses de son insuffisance, & dire que d'autres plus habiles donneroient de meilleurs conseils. Qu'après tout, puisqu'on nous fait l'honneur de demander le nôtre, nous ne voulons pas refuser de le donner. On déclarera ensuite ce qu'on trouve à propos de faire, & surtout on prendra garde que les conseils qu'on donnera, conviennent à l'état & à la condition de celui qui les aura demandés. On conclura par un souhait, que la résolution qu'il prendra réussisse à son avantage.

En la seconde, on peut dire, que nous ne nous défions nullement de la prudence de notre ami ; mais que sçachant combien lui importe l'affaire qui se présente, nous avons cru lui faire plaisir de lui en dire notre pensée : que nous ne nous comporterions pas ainsi envers un autre que

nous aimerions moins ; & que nous nous assûrons qu'il prendra notre franchise en bonne part, considérant qu'elle part d'un cœur qui lui est entierement dévoüé. On peut ensuite entrer en matiere, & après avoir proposé son avis, le fortifier de bonnes raisons : montrant que le conseil qu'on donne, est non-seulement honnête, mais utile. On doit ménager les raisons selon la personne à qui on a affaire : les gens vertueux & de qualité sont plûtôt émûs que les autres par la considération de l'honneur, au lieu que ceux de basse condition son communément plus sensibles aux vûës d'intérêt. Les jeunes gens se laissent emporter au plaisir, & les vieillards ne tendent qu'à l'utile. On ajoûtera surtout, si on écrit à quelqu'un à qui on doive du respect, qu'on remet à sa discrétion de suivre tel conseil qu'il voudra ; que ce n'est pas pour lui rien prescrire, qu'on lui a découvert ses pensées ; mais afin que les conférant avec celles que sa prudence lui suggerera, ou avec les conseils de ses autres amis, il puisse prendre plus aisément son parti. Mais si on écrit à son inférieur, ou à quelqu'un avec qui on soit familier, on peut l'exhorter à suivre le conseil qu'on lui donne, même le presser, en lui montrant que s'il le méprise, il est à craindre qu'il n'ait un jour lieu de s'en repentir.

Lettres de Remontrance.

On écrit des Lettres de *Remontrance* à celui qui a commis quelque faute, afin de la lui faire reconnoître, ou pour l'engager à la réparer. Elles n'ont pas besoin de beaucoup d'invention, quand on a quelque autorité sur la personne qu'on reprend, ou que l'on ne se soucie point en quelle part elle recevra la remontrance qu'on lui fait. On peut en ce cas parler ouvertement ; & après avoir décrit & exageré sa faute, lui représenter combien elle est grande, & quel tort elle fait à sa réputation ; puis l'exhorter à changer de vie, à réparer le tort qu'elle a fait à autrui, &c.

Mais ces Lettres demandent plus de soin, quand on veut, sans flatter son ami, ménager sa délicatesse, & ne lui point donner lieu de s'offenser de la maniere dont on le reprend de ses vices.

Voici la méthode qu'il sera bon de tenir. Après l'avoir loüé des bonnes qualités que la nature a mises en lui : nous lui ferons sentir combien il lui est honteux de les obscurcir par des actions indignes, ou de sa naissance, ou de son éducation, ou de son rang. Si nous n'osons lui parler si ouvertement, nous pourons dire que c'est le jugement que ses meilleurs amis portent de lui. Après cela nous ajouterons que si

nous l'aimions moins, il nous auroit été plus facile de garder le silence ; mais que l'amitié que nous lui portons, nous oblige à ne lui point cacher les mauvais bruits qui courent de lui ; que nous voudrions n'entendre de lui que des loüanges, & que les exceptions dont on accompagne celles qu'on ne lui peut refuser, nous causent une peine infinie. Nous dirons aussi que nous espérons qu'il usera de la même liberté à notre égard en cas pareil, & que nous lui en aurons une singuliere obligation ; reconnoissant que celui-là seul nous aime sincérement qui ne nous flatte point. Nous pourrons surtout rejetter les vices ou les défauts que nous remarquons en lui, ou sur son âge, ou sur le commerce de ceux avec qui il se trouve lié. Nous conclurons, en lui représentant l'honneur & les avantages qui lui reviendront de fuir le vice, qu'il s'attirera l'estime de tous les gens de bien : ou bien en disant que nous sommes persuadez qu'il prendra en bonne part nos remontrances, & que nous espérons entendre bientôt des nouvelles de ce changement. En quoi nous prions Dieu qu'il le veüille assister par son esprit.

Lettres de Commandement.

On n'écrit des *Lettres de Commandement* qu'aux personnes sur lesquelles on a du

pouvoir, à ſes enfans, à ſes domeſtiques, &c.

Les plus ſimples ſont les meilleures ; il ſuffit de leur faire entendre ce qu'on veut qu'ils faſſent. Il n'eſt pas toujours néceſſaire d'uſer de raiſons pour les perſuader ; parce que l'autorité de celui qui parle, tient lieu de raiſon. Mais ſi quelquefois on le juge à propos, on leur peut repréſenter la facilité & l'équité du commandement qu'on leur fait, ajouter des promeſſes de récompenſe, s'ils obéïſſent ; & des menaces de punition, s'ils font le contraire. Pour concluſion, on dira qu'on eſpere qu'ils feront leur devoir, & qu'ils nous donneront tout ſujet d'être contens d'eux.

Lettres de Prieres.

Les *Lettres de Prieres* ſont celles par leſquelles on demande à un ami qu'il accorde une grace, ou un plaiſir que l'on ſouhaite pour ſoi-même, ou pour autrui. Elles ont lieu en tous états & en toutes conditions, n'y ayant perſonne quelque puiſſant ou quelque riche qu'il puiſſe être, qui n'ait quelquefois beſoin du ſecours d'autrui, ou qui n'ait occaſion d'employer de bons offices pour quelqu'un de ſes amis.

Le ſtyle doit être different, ſuivant le caractere ou les liaiſons que l'on a avec ce-

lui à qui l'on s'adresse ; il sera plus respectueux, si on demande une grace à un homme d'une condition relevée ; & plus familier, si la priere se fait à une personne d'une condition égale, ou même inférieure.

Lettres de Recommandations.

On écrit des *Lettres de Recommandation*, quand on veut recommander une personne, ou ses affaires. S'il s'agit de recommander une personne, on expliquera d'abord ce qui y engage : par exemple, que c'est notre parent ou notre ami, ou que nous lui avons de grandes obligations. On pourra ajoûter qu'il est digne de notre recommandation, à cause de sa vertu & de sa probité qui nous sont bien connuës ; qu'autrement nous ne voudrions point parler en sa faveur. Après cela on dira que si on lui fait quelque plaisir, nous le tiendrons pour fait à nous-mêmes, & l'on conclura en priant notre ami, de faire en sorte que celui que nous lui recommandons, s'apperçoive que notre recommandation n'a point été sans effet ; ou bien en disant, que nous sommes tellement persuadés de son amitié, que nous ne craignons pas d'être refusez. Quand on recommande une affaire, comme un Procès à un Juge, ou à un Procureur, il suffit de leur en représenter la justice, ou la facilité ; l'hon-

neur ou le profit qui leur reviendra d'en avoir pris le soin.

Et lorsqu'on joint ensemble ces deux sortes de recommandations, sçavoir d'une personne & de ses affaires, comme il arrive souvent, il faut employer des raisons qui touchent l'une & l'autre.

Lettres d'Offre de service.

Les *Lettres d'Offre de service* sont celles qu'on écrit à un ami, pour lui offrir les secours dont on sçait qu'il a besoin. Car il est d'un bon cœur de ne point attendre pour secourir son ami, qu'il y ait été excité, il doit prévenir sa demande. On peut commencer ces Lettres par la déclaration du chagrin qu'on a de voir son ami en danger, ou dans une situation malheureuse; & dire qu'on eût desiré de lui faire paroître son affection en une meilleure occasion. Mais puisqu'il est réduit en tel état, que nous lui voulons montrer que nous sommes du nombre de ses véritables amis; qu'il en peut bien avoir de plus riches & de plus puissans que nous, mais qu'il n'en aura jamais qui lui soient plus dévoüés; que le tems est venu de nous acquitter des obligations que nous lui avons, ainsi qu'il ait seulement à nous découvrir en quoi, & comment il croit que nous lui pourrons être utiles; qu'il nous

trouvera prêts à employer nos moyens & notre crédit pour le tirer de peine.

Lettres de Plaintes.

On écrit des *Lettres de Plaintes* à celui de qui on a été offensé. Elles doivent avoir pour objet, de lui faire reconnoître sa faute, ou de lui reprocher son ingratitude. Il en faut user différemment selon la qualité de la personne & de l'offense. Si on veut se plaindre doucement de quelque ami, avec qui on n'a pas dessein de rompre, il est bon d'entremêler ses plaintes de loüanges, & dire qu'on est fâché de ce qu'il ne s'est pas comporté envers nous, comme le demandoit notre amitié; que nous sommes cependant bien éloignés de croire qu'il y ait eu de sa part aucune mauvaise volonté, que nous le tenons pour trop honnête homme pour nous avoir voulu offenser de propos déliberé. Qu'il y a apparence qu'il l'a fait par mégarde, ou qu'il s'est laissé emporter trop légerement aux discours de gens mal disposez en notre faveur, que nous sommes prêts à oublier tout, pourvû qu'il nous fasse connoître qu'il désavoüe sa premiere conduite; & qu'alors il nous trouvera disposez à lui faire plaisir, autant que nous l'avons jamais été.

Quand on a reçû quelque offense con-

ſidérable, il eſt permis de s'en plaindre un peu plus haut : mais ſans en venir aux injures. Il faut commencer, en diſant qu'on a long-tems diſſimulé avec beaucoup de patience des choſes dont on avoit juſte raiſon de ſe plaindre, aimant mieux les paſſer ſous ſilence, que de paroître chercher querelle. Mais que puiſqu'il ſemble s'autoriſer de ce ſilence, on ſe trouve forcé de lui faire ſes plaintes ; qu'on a voulu s'adreſſer à lui, plûtôt que de porter ſes plaintes à un tiers ; qu'on le fait juge lui-même du tort qu'il a ; que nous ne lui avons jamais donné ſujet de nous offenſer, mais que nous nous ſommes toujours comportez envers lui en bon ami ; qu'il nous faſſe donc raiſon de ſes outrages, autrement nous l'en accuſerons devant tout le monde ; & que s'il nous en fait la ſatisfaction qu'il doit, nous ſommes prêts à mettre tout en oubli, & à lui rendre notre amitié.

Lettres de Reproches.

Les *Lettres de Reproche* s'écrivent à un ingrat qui a rendu le mal pour le bien qu'on lui a fait. En ce cas, il faut premierement lui rappeller les ſervices par leſquels on a tâché de l'obliger dans tous les tems, & même uſer de quelque exagération, ſi la choſe le mérite, en ajoûtant

qu'on en vient là à regret, & que c'est contre notre inclination; mais que nous y sommes contraints par son ingratitude, & son mauvais procédé.

Lettres d'Excuse.

Les *Lettres d'Excuse* pour la plûpart, sont des réponses à celles de plaintes ou de reproche. Il faut les écrire selon l'intention qu'on a, d'avoüer ou de désavoüer la faute dont on se plaint. Si c'est une fausseté qu'on veut nier, il faut premierement se plaindre des langues médisantes qui nous ont blâmé à tort envers notre ami; puis dire, que nous le prions de croire que les rapports qu'on lui a faits de nous, sont calomnieux; & qu'il le peut reconnoître, s'il prend garde à telle & telle circonstance: que nous chérissons trop son amitié, pour avoir jamais eu aucune pensée de l'offenser; qu'il efface donc de son esprit le soupçon qu'il a conçu de nous, & nous croye à l'avenir, comme nous sommes en vérité, ses plus fidéles amis. Si l'accusation est vraie & bien fondée, on se peut excuser ainsi: Qu'il n'y a personne au monde si sage qui ne manque quelquefois: que nous sommes hommes, & ne nous voulons pas dire exempts des infirmités ausquelles tous les autres sont sujets: que nous avons été surpris,

& en sommes fort chagrins; mais que nous nous promettons de la bonté de notre ami, qu'il oubliera cette offense; que nous n'avons jamais eu dessein de faire aucune chose qui lui déplût; qu'à l'avenir nous serons plus attentifs, & que nous tâcherons de réparer cette faute par tous les bons offices dont nous serons capables. Si nous avons affaire à quelque Grand, dont nous appréhendions le couroux, il faudra implorer sa clémence, lui proposer l'éxemple de Dieu, qui est prêt à nous pardonner si-tôt qu'il nous voit touchés de répentir, & lui faire entendre que rien ne sera plus capable de contribuer à l'affermissement de sa gloire.

Lettres de Conciliation.

On écrit des *Lettres de Conciliation* pour s'insinuer en l'amitié de quelqu'un. Il faut les commencer par la déclaration de ce qui nous engage à rechercher l'honneur de sa connoissance; ensuite faire mention des bonnes qualités qui éclatent en lui, comme la douceur de son commerce, son courage, sa science, & autres telles choses, usant d'une prudente variété, selon les personnes à qui on s'adresse; les loüant de telle sorte qu'on n'apperçoive point de flatterie en notre discours. On peut dire ensuite que, s'il daigne nous recevoir au

nombre de ses amis, il trouvera que nous n'en sommes pas indignes ; & à cette occasion, nous pourrons nous loüer un peu, mais modestement, & avec retenuë ; nous conclurons en l'assurant, que si ce bonheur nous arrive, comme nous l'espérons, nous tâcherons de cultiver & d'entretenir son amitié par toutes sortes de devoirs & de services, de sorte qu'il ne se répentira jamais de l'honneur qu'il nous aura fait.

Lettres de Visite.

Les *Lettres de Visite* servent à entretenir l'amitié entre les absens, & tiennent lieu des visites qu'on rendroit à ses amis, si on demeuroit proche d'eux. On y peut dire, qu'on n'a point de plus grand contentement, que de s'entretenir par Lettres avec eux, puisque notre éloignement ne permet pas que nous le fassions de bouche ; que nous désirons fort sçavoir comment ils se portent, & si leurs affaires réussissent, & que ne doutant point qu'ils n'ayent la même curiosité pour nous, nous voulons aussi leur apprendre de nos nouvelles. Que nous serions ravis de les voir, mais que les obligations de notre état ou de nos affaires s'opposent à notre inclination.

Cette espéce de Lettres se doit finir par une protestation de vouloir entretenir in-

violablement l'amitié qui est entre nous ; disant qu'il n'y aura jamais ni distance de lieux, ni durée de tems qui l'efface de nôtre cœur ; que nous espérons la faire paroître plûtôt par effets que par paroles, & que nous nous promettons la même chose d'eux, à qui nous souhaitons toutes sortes de prospérités.

Lettres de Félicitation.

On écrit des *Lettres de Félicitation* à ses amis, pour se réjoüir avec eux de quelque bien qui leur est arrivé, comme d'une Charge ou Dignité à laquelle ils ont été élevés, de la guérison d'une maladie, du gain d'un procès, &c. De cette diversité de sujets qui demanderoient chacun des regles particulieres, il arrive qu'il est difficile d'en donner qui conviennent également à tous. Ce que l'on peut donc proposer en général, c'est d'observer qu'il faut d'abord marquer la joye qu'on ressent du bonheur de son ami, disant que nous y prenons une aussi grande part, que s'il nous étoit arrivé à nous-mêmes ; que nôtre ancienne amitié, ou les liaisons de famille nous y obligent ; que même le Public s'en réjoüit, voyant les gens de bien & d'honneur élevés.

Si c'est pour féliciter son ami, de ce qu'il est échapé d'un péril, on peut insérer

en ces Lettres ; Que Dieu a vu qu'il étoit encore utile à sa famille & au Public, & qu'il l'a conservé pour leur service, ou bien que Dieu qui a des vûës de miséricorde sur lui, ne l'a point voulu retirer du monde, sans lui donner le tems de penser à sa conscience.

Lettres de Consolation.

Les *Lettres de Consolation* servent à adoucir les maux & les adversités de nos amis, qui étant diverses, ne peuvent être guéries d'un même remede. En général, si le mal n'est pas grand, il faut leur dire qu'ils n'ont pas sujet de se tant attrister, que la chose ne le mérite point ; qu'ils doivent montrer plus de courage, qu'ils font tort à leur réputation. On peut aussi leur représenter que leur mal ne sera pas de longue durée, & leur faire envisager la joye qu'ils ressentiront lorsqu'ils en seront délivrez. Mais si quelque grand malheur est arrivé à votre ami, il faut dire qu'on a été fort touché de son affliction, & que comme nous y prenons beaucoup de part ; nous sommes moins propres à l'en consoler ; qu'à nous en affliger avec lui ; néanmoins puisque notre parenté, notre amitié, ou les obligations que nous lui avons, demandent que nous tâchions à le consoler dans sa douleur, nous avons voulu es-

sayer de le faire : que nous ne pouvons disconvenir qu'il n'ait un juste sujet de douleur, ayant fait une si grande perte, comme d'un mari, d'une femme, d'un pere ou d'une mere, &c. Qu'à la vérité, cet accident abattroit un moindre courage que le sien ; mais que nous sommes assurés qu'il ne se laissera point surmonter par une douleur inutile : qu'il n'est pas raisonnable que la nature change son cours pour lui, & l'exempte d'obéïr aux Loix ausquelles tout le monde est sujet : que la Réligion l'oblige à se soumettre sans murmure à la volonté de Dieu. Que cette affliction à la vérité est bien sensible, mais qu'elle tournera à son avantage, s'il la sçait prendre avec patience : que Dieu qui trouve des remédes où il semble qu'il n'y en ait point, la convertira en joye après l'avoir éprouvé : que tant de gens à qui de pareils malheurs sont arrivés, s'y sont montrés courageux, particulierement tels & tels qui lui sont plus connus. Que nous prions Dieu qu'il le console & le comble de ses graces.

Lettres de Remerciment.

On écrit des *Lettres de Remerciment* à ceux dont on a reçû quelque bienfait. Ordinairement on les commence par le souvenir du bienfait qu'on a reçu, puis on le exagere, pour montrer qu'on en connoît

bien la valeur, ajoûtant que nous n'en étions pas dignes, n'ayant jamais donné sujet à notre ami de nous faire une telle faveur ; ou que si nous lui avons fait quelque plaisir, il nous l'a rendu au double ; que la grace qu'il nous a faite, est d'autant plus grande, que nous en avions plus de besoin ; qu'il nous a généreusement secourus dans un tems où nous étions abandonnez de tout le monde ; qu'il nous a défendus par son crédit ; qu'il nous a ouvert sa bourse en nos plus pressans besoins ; qu'il s'est mis en danger, ou s'est exposé à la haine d'autrui pour nous tirer de peine. Si le bienfait reçû est si grand, que nous n'ayons pas le pouvoir de le reconnoître dignement, nous dirons que nous prions Dieu d'en vouloir être la récompense ; nous promettrons d'en conserver toujours le souvenir gravé au fond de notre cœur, & de témoigner par toutes sortes d'actions, le vif ressentiment que nous en avons. Nous pourrons nous servir du même compliment, si la personne qui nous a fait plaisir, est de qualité si relevée que nous ne puissions lui offrir d'autres preuves de notre reconnoissance, que des actions de grace.

Lettres de Railleries.

Les *Lettres de Railleries* n'ont lieu qu'entre les plus familiers amis : on n'en peut

donner de préceptes, parce que c'est le naturel qui y contribuë le plus, & qu'en le voulant contraindre, on se met en danger de commettre de grandes impertinences. Que la raillerie sur tout, si on en veut user, soit fine & délicate, qu'elle n'offense point celui à qui on écrit, ni aucune autre personne de considération; il y a des indiscrets qui aiment mieux perdre un ami qu'un bon mot; on doit bien prendre garde de leur ressembler. Les circonstances des personnes & des choses dont on veut railler, apprendront aisément à celui qui est attentif, comment il s'y doit comporter. Il est encore à remarquer que les railleries ne se mettent ordinairement dans les Lettres, que pour les rendres plus vives & plus enjoüées.

Lettres mêlées.

Les *Lettres mêlées* qui traitent de diverses matieres, soit d'affaires, soit de complimens, ne sont point une nouvelle sorte de Lettre. Elles sont les plus communes de toutes; car il arrive rarement qu'on écrive des Lettres qui ne roulent que sur un sujet: ainsi les Lettres d'affaires se commencent ou finissent d'ordinaire par des complimens. Il n'est donc pas nécessaire d'en donner des regles particulieres; celui qui sçait bien dresser des Lettres

simples, ne se peut trouver embarassé à en composer de mêlées ; au contraire plus la matiere sera abondante, plus il lui sera facile d'en venir à bout.

Lettres de Réponses.

Quoique les régles précédentes regardent principalement les Lettres qu'on écrit le premier, sans y avoir été engagé par celles d'un autre ; il est cependant facile de les accommoder aux *Lettres de réponses*, de sorte qu'il n'est pas nécessaire d'en traiter à part. Celles ausquelles on répond, en prescrivent la matiere, qu'il faut suivre exactement. Dans les Lettres d'affaires, il ne faut laisser passer sans réponse aucune chose qui le mérite. En celles de complimens, il n'est pas nécessaire d'etre toujours si exact. Il suffit qu'on n'y pêche point contre la bienséance, & qu'on ne blesse point les Loix de l'amitié. Mais tant aux unes qu'aux autres on ne peut montrer trop d'exactitude à répondre : on prouve qu'on fait état de celui à qui on écrit, quand on se hâte de répondre à ses Lettres, & l'on ne peut tarder long-tems sans être accusé de paresse. Si la nature des affaires sur lesquelles doit roûler la réponse, demande quelque délai, il est bon pour ne pas tenir son ami trop en suspens, de lui écrire auparavant un mot de Let-

tre, où l'on promettra de se souvenir de sa demande. Quand on veut aussi répondre à des Lettres où on est offensé, il faut differer un peu, tant pour ne se point laisser emporter à la colere, que pour donner occasion à notre ami de revenir, & ne point rompre l'amitié par une trop grande précipitation.

Stile des Lettres.

Le *Stile des Lettres* ne doit gueres différer du langage ordinaire. Les figures des Orateurs, surtout les exclamations, les apostrophes, les prosopopées, &c. n'y conviennent point, non plus que les longues périodes. Mais dans les Lettres de compliment, on peut suppléer à la stérilité de la matiere par un choix d'expressions polies & obligeantes. Il faut qu'en toutes il paroisse quelque grace qui invite à les lire; on y doit éviter également l'affectation & la rusticité: rien ne les défigure davantage que les mots & les façons de parler barbares ou impropres.

Bienséance.

Il faut garder la *Bienséance* dans les Lettres. Ainsi il faut considérer soigneusement ce qui convient à la chose qu'on traite, au lieu & au tems où l'on vit; ensuite aux personnes, tant de celui qui écrit, & à qui

on écrit, que celui de qui on écrit : car ce qui seroit bienséant en écrivant à son semblable, seroit trouvé de mauvaise grace & offenseroit en l'écrivant à un Grand. Et ce qui est de bonne grace en la bouche d'un vieillard & d'une personne d'autorité, seroit ridicule en celle d'un jeune homme, ou d'une personne de basse condition. Il faut parler d'un homme de guerre, autrement que d'une Dame. On se rend méprisable en sortant du caractere propre à sa condition, & en manquant aux égards que l'on doit à autrui.

Briéveté.

On recommande dans les Lettres la *Briéveté*, qui requiert qu'elles ne soient ni trop longues ni trop courtes, mais de médiocre grandeur. Or on juge qu'une Lettre est de médiocre grandeur, quand elle est proportionnée à la matiere qu'elle traite, qui a tantôt besoin d'être étenduë, & tantôt d'être resserrée. Comme elle ne doit rien contenir de superflu, aussi ne faut-il point qu'elle omette rien qui soit nécessaire pour bien entendre la chose dont il s'agit. On n'y peut supporter les redites. Quant aux longues Lettres, où quelque point de Doctrine est traité, elles méritent plûtôt d'être appellées Livres qu'autrement.

Langage clair.

Les Lettres doivent être écrites en un *langage clair* & facile à entendre : car souvent elles contiennent des choses qu'on n'oseroit communiquer à un tiers pour lui en demander l'explication. Mais cette clarté se mésure par l'esprit & l'intelligence de ceux à qui elles s'adressent, y en ayant qui comprennent aisément des choses ausquelles d'autres se trouvent embarrassés.

Netteté.

Il faut écrire ses Lettres *proprement*, sans aucunes ratures, sur du papier fin; l'écriture est dans une Lettre ce qu'est l'action en une harangue. Elle ne doit point fatiguer les yeux du Lecteur, mais être si belle, qu'il s'arrête avec plaisir à la considérer ; étant à craindre que quand elle est malaisée à lire, il ne laisse passer quelque chose d'important, sans y prendre garde.

LA FORME DES LETTRES.

PAr la *Forme*, j'entens tout ce qui convient aux Lettres, outre la matiere pour les bien dresser.

Je commence par les parties des Lettres, qui sont particulieres ou communes.

Les parties particulieres des Lettres

sont l'Exode, le Discours & la Conclusion.

Exorde.

L'*Exorde* contient d'ordinaire quelque petit compliment pour s'insinuer dans les bonnes graces de celui à qui on écrit, & la proposition de ce qu'on a à dire : mais on ne s'en sert gueres, sinon en de longues Lettres, & qui traitent d'affaires d'importance. Aux autres on entre tout d'un coup en matiere.

Discours.

Le *Discours* des Lettres est different selon les matieres qui y entrent. On n'y observe communément aucun ordre ; mais on traite les choses comme elles se présentent sous la plume, sans se soucier beaucoup de connéxion, sinon qu'aux Lettres de réponse on suit l'ordre de celles ausquelles on répond, & l'on use de quelque transition, quand on passe à une matiere toute différente de celle dont on a parlé.

Conclusion.

En la *Conclusion* on a coûtume de témoigner son affection, & de faire quelque souhait ou priere, pour la prospérité de celui à qui on écrit.

Les parties communes sont la Suscription, la Souscription & la Date.

SUSCRIPTION.

SUSCRIPTION.

La *Suscription* des Lettres est double : l'une externe, l'autre interne. La Suscription interne est celle qu'on met au-dedans des Lettres.

Quand on écrit aux Grands, il faut observer ce qui suit, par rapport à la Suscription interne.

1. Si c'est au Pape, à l'Empereur, ou au Roi, on doit laisser par devoir & par respect entre la Suscription TRES-SAINT PERE ou SIRE, & le premier mot par lequel on commence la Lettre, presque la moitié d'un côté blanc. On observe la même chose à proportion en écrivant aux Princes, à tous les autres Seigneurs, tant Ecclésiastiques que Séculiers ; suivant leur rang, & aux autres personnes à qui on veut marquer de la déférence.

2. Il faut laisser de la marge de la largeur de deux ou trois doigts, ou à proportion eu égard au rang des personnes à qui on écrit : On observe la même chose par rapport au bas de la feüille.

3. Il faut prendre garde de commencer quelque Lettres que ce soit par la répétition de MONSEIGNEUR, de MONSIEUR, de MADAME, ou MADEMOISELLE, comme qui diroit,

MONSEIGNEUR,
MONSEIGNEUR m'a dit, &c.
MONSIEUR,
MONSIEUR N. m'a prié ce matin de, &c.

4. Si la Lettre n'est pas longue, il vaut mieux répéter VOTRE SAINTETÉ, VOTRE MAJESTÉ, & VOTRE ALTESSE, & commencer ces mots par des lettres capitales, & ainsi des autres Souverains & Grands Seigneurs, que de se servir de *Vous*, parce que cela est trop familier en si peu de lignes.

5. Si tout au contraire la Lettre est longue, on peut mettre quelquefois *Vous*, excepté au Pape, à l'Empereur, aux Rois, & aux Princes, pour éviter les trop fréquentes repétitions.

6. Il faut remarquer que lorsqu'on écrit à une personne de qualité distinguée, on n'insere jamais la Suscription dans la premiere ligne, ou premiere période de la Lettre, comme l'on fait en écrivant à des amis où à des personnes qui ne sont pas de qualité ; on la repete seulement au milieu ou à la fin, quand le pronom personnel *Vous*, finit une partie de la période ; avec cette exception, que, si on écrit aux personnes qualifiées, on se sert plus élégamment du pronom *Votre*, avec le nom des dignités qui leur conviennent.

Exemple.

Il n'appartient qu'à { Vous, *Saint Pere*, Votre *Sainteté*,

Il s'en est peu fallu que { Votre *Grandeur*, Votre *Eminence*, &c.

Cela dépend de { Vous, *Sire*, Votre *Majesté*, Votre *Altesse*,

Il y a long-tems, { *Monseigneur*, *Monsieur*, *Madame*, *Mademoiselle*, } que je me serois donné l'honneur de, &c.

7. Il faut prendre garde de ne pas mettre les qualités ci-dessus & autres après le Verbe actif, devant un autre Substantif, à cause de la trop grande équivoque que ces qualités jointes avec le Substantif, pourroient causer dans la même phrase.

Exemples.

J'ai acheté ce matin un beau cheval, *Monsieur*.

Je viens de voir tout à l'heure un belle jument, *Madame*, *Mademoiselle*.

Il n'y a gueres d'apparence d'acheter, *Sire*, ce Château.

Il seroit à propos de ne pas acheter, *Monseigneur*, si peu de chose.

Je ne vous conseille pas d'acheter,

Monseigneur, *Monsieur*, *Madame* ou *Mademoiselle*, si peu de chose.

8. On ne se dit jamais *sujet* que de son Souverain.

9. Quand on écrit à des amis familiers, ou à des personnes qui nous sont inférieures & de moindre condition que nous, on ne laisse point du tout d'espace entre la suscription interne & le commencement de la Lettre ; on peut même, si l'on veut, la mettre à la tête de la premiere ligne, ou l'inserer dans la premiere ligne, & dans la premiere période, selon le lieu où l'on voit qu'elle sera le mieux.

Exemple.

Il y a long-tems, Monsieur, que je me serois donné l'honneur de, &c. si, &c.

Ce n'est pas sans sujet, très-cher ami, qu'on m'a dit que, &c.

Cela ne se doit pas pratiquer envers les femmes, à cause de la déférence qu'on doit toujours avoir pour le sexe, à moins qu'on n'écrive à celles du plus bas rang.

10. On ne doit jamais mettre le surnom de celui à qui on écrit dans la suscription interne, à moins que ce ne soit une personne de basse condition, ou bien un artisan.

Comme, *Monsieur de la Fleur, je souhaiterois, &c.* ou bien *Maître René ;*

Dame Jeanne ; j'ai appris, &c.

SOUSCRIPTION.

La *Souscription* tient le plus bas lieu des Lettres ; il faut observer, quand on écrit à des personnes de qualité, qu'il y ait une assez grande distance entre cette souscription & le corps des Lettres, qui doivent finir par les titres de Monseigneur ou Monsieur, Madame ou Mademoiselle, en une ligne à part, éloignée pareillement de ce qui précede d'un médiocre espace.

On finit ainsi les Lettres au Pape, aux Rois, aux Princes, aux Cardinaux, & aux autres Grands, & aux Evêques, *Je suis,*

Très-Saint Pere,
Sire,
Monseigneur,
Monsieur,
De Votre Sainteté,
De Votre Majesté,
De Votre Altesse Sérenissime,
De Votre Eminence,
De Votre Excellence,
De Votre Grandeur,
Le Très-humble & très-obéissant Serviteur.

On ajoute, *& très-fidéle Serviteur*, en écrivant au Prince dont on est sujet.

Il n'y a que les Lettres qu'on écrit aux Grands, qui se finissent par le

Genitif de l'article indéfini.

On ne doit jamais finir aucune Lettre par *du* genitif ou ablatif de l'article défini, ni par *à* datif de l'article indéfini; mais par le nominatif, ou accusatif.

Exemple.

puisque } *je suis*
parce que

étant { *plus que personne*, / *très-sincèrement*, / *autant que jamais*, }

afin que { *je sois*, / *vous me croyiez*,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur N.

Quand on a obligation à la personne à qui on écrit, on ajoute *très-obligé*.

Quand on écrit à un inférieur, on met seulement après la qualité de *très-humble serviteur*, ou sans elle, celle *de très-affectionné*, ou simplement l'un des deux adjectifs *humble* ou *affectionné*, ou les deux ensemble, & quelquefois selon les gens qui sont fort inferieurs, *votre ami à vous servir*.

Quand les parens d'inégale condition s'écrivent les uns aux autres, ils se traitent de parent à la souscription; mais pour la suscription interne, ceux de moins

dre condition omettent souvent par respect cette qualité.

Il faut remarquer qu'elle ne se met jamais à la suscription externe, parce qu'il ne seroit pas toujours bon que ceux qui portent des Lettres sçussent qu'il y a de la parenté entre ceux qui s'écrivent.

Il en est de même entre les personnes de qualité, au sujet d'un fils qui écrit à son pere, car il ne met la qualité de *pere* & de *fils*, qu'à la suscription, avec la qualité de *très-honoré*; autrement il les met aux deux endroits, par exemple, *je suis avec tout le respect possible*,

MONSIEUR, *mon très-honoré Pere*; *votre très-humble & très-obéissant serviteur*, *& fils*.

Il faut aussi remarquer que lorsque les gens de quelque qualité qu'ils soient, écrivent à leurs fils, ils ne mettent ordinairement à la suscription intérieure que *mon fils*; & à la souscription.

Je suis votre affectionné Pere, *N.* ou bien *Votre bon Pere.*

DE LA DATE.

La *Date* se met à côté de la souscription: elle contient le lieu d'où l'on écrit, avec le jour & l'année.

Pour ce qui est de la maniere dont on doit plier la Lettre pour les personnes de

qualité tant hommes que femmes, il faut qu'elle soit tout au moins de la largeur de quatre doigt, & d'une maniere d'autant plus aisée à déplier, qu'il faut mettre par honneur une enveloppe, que vous cacheterez au lieu de la Lettre. Vous mettrez la suscription extérieure sur cette enveloppe.

CACHETS.

Il est d'usage de cacheter de noir quand on écrit aux personnes qui sont en deüil, surtout lorsqu'on leur fait compliment sur la mort de quelqu'un de leurs parens. Il y a des gens qui prétendent qu'il est plus respectueux de mettre trois cachets, que de n'en mettre qu'un; cet usage a été abandonné.

On doit cacheter du cachet de ses Armes, une Lettre écrite à un Supérieur, à moins qu'il n'y ait une raison pour en user autrement.

C'est sortir du respect dû à un Supérieur, que de cacheter avec du pain à cacheter la Lettre qu'on lui écrit: il faut alors se servir de cire d'Espagne.

DE LA SUSCRIPTION EXTERNE.

La Suscription externe est celle qui se met au-dehors des Lettres quand elles sont pliées; elle contient le nom de celui à qui

on écrit, & le lieu où il demeure ; mais on ne marque point le lieu sur le dessus des Lettres adressées au Pape, au Roi ou à la Reine.

Comme la Suscription externe est la premier chose sur laquelle jette la vûë celui qui reçoit une Lettre, il faut y avoir égard à la qualité de celui qui l'envoye : car s'il y a de l'égalité entre ces deux personnes, on y mettra sans abbréviation :

A Monsieur,

Monsieur de . . .

Il y a quelques Suscriptions simples, sçavoir :

A Notre Saint Pere le Pape.

Au Roi.

A la Reine.

On les met au milieu de l'enveloppe.

Il y en a de plus composées.

A son Altesse Royale, ou *Sérenissime*.

Monseigneur, ou

Madame, ou

Mademoiselle, &c.

A son Eminence, ou

A son Altesse Eminentissime, *Monseigneur le Cardinal*, &c.

A Son Excellence, *Monseigneur*, ou *Madame*, &c.

A l'égard des Suscriptions communes, *A Monsieur*, &c. la premiere ligne ne doit être que d'un seul mot, & la seconde doit

commencer presque au milieu par une lettre capitale ; & l'on prendra garde qu'elle soit si éloignée de la premiere ligne, que la suscription finisse tout au bas de la Lettre ; en sorte qu'il y ait environ deux doigts de papier blanc, pour marque d'un plus grand honneur.

Exemple.

A Monsieur,
Monsieur de .....
A Monseigneur,
Monseigneur de .....

Ces titres ne se donnent pas seulement aux Princes, Ducs & Pairs de France, mais encore aux principaux Officiers de la Couronne, à M. le Chancelier, aux Ministres & Secretaires d'Etat, aux Premiers Présidens des Parlemens du Royaume, & aux Intendans de Province, par les personnes qui dépendent d'eux.

Pour les Dames.

A Madame,
Madame de .....
A Mademoiselle,
Mademoiselle de .....

A toutes les personnes à qui on écrit, on doit toujours mettre leurs qualités après leurs noms.

A l'égard des Lettres qu'on écrit à des

gens qui sont bien au-dessous de soi, on met seulement, *pour Guillaume un tel*, ou *Maître un tel.*

Comme les Allemans sont plus accoutumés que les autres Nations, à mettre à la suscription extérieure les noms propres & toutes les qualités & charges de ceux à qui ils écrivent, & les titres de pere, de mere, de parens ou d'amis, quand ils sont tels; qu'ils prennent garde d'en user de même avec les François, dont il ne faut mettre que la principale qualité. Que s'ils n'en avoient point du tout, ni de Seigneurie pour se faire distinguer de leurs freres ou parens de même nom, alors ils pourroient mettre, A Monsieur un tel .... l'aîné ou le cadet.





LE NOUVEAU SECRETAIRE DU CABINET.

Billet d'une Demoiselle pour prier un ami d'être son Compere.



VOUS m'avez dit cent fois, Monsieur, que vous seriez charmé, si vous pouviez contracter quelque alliance avec moi : s'il est vrai que cela vous fasse plaisir, je suis bien aise de vous le procurer. M. C .... a si bien réussi dans ses souhaits pour un héritier, que son épouse vient de lui donner un fils, dont je suis priée d'être maraine. Il m'a laissé le choix d'un compere ; si vous voulez me faire l'honneur d'être le mien, vous aurez la bonté de venir me prendre à cinq heures. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MADEMOISELLE,

JE reçois avec toute la reconnoiſſance poſſible l'honneur que vous me faites de me choiſir pour votre Compere : ce qui me touche le plus, c'eſt de ne devoir cette grace qu'à vous ſeule. Que je ſerois heureux, Mademoiſelle, ſi vous m'en accordiez auſſi généreuſement une autre ! je n'oſe vous la demander à préſent, je remets au tems & à mes ſervices le ſoin de vous faire connoître ſi j'en ſuis digne. M. C..... a donc un héritier. Qu'il eſt glorieux d'avoir fait mentir tant de monde ! On ne l'envoyera plus comme autrefois être gardien des Sultanes ; le Grand Seigneur n'auroit garde de mettre dans ſon Sérail un homme ſi redoutable : il me ſemble déja l'entendre nous rompre la tête de ſes exploits paſſez & futurs. Je dois cependant l'écouter tranquillement, puiſqu'il eſt la premiere cauſe du plaiſir que j'aurai de vous appeller ma belle Commere. J'irai vous prendre à cinq heures pour aller où il vous plaira, étant ſans réſerve,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

Billet d'une Dame à un ami, pour lui demander des fruits de son jardin.

JE ne sçai, Monsieur, si une personne qui écrit pour demander, fait beaucoup de plaisir ; au siécle où nous sommes, cela plaît à peu de gens ; mais connoissant, comme je fais, votre générosité, je prens la liberté de vous prier de m'envoyer des fruits de votre jardin ; de ces fruits autant renommés pour leur beauté & bonté, que les pommes d'or des Hesperides. Si ma santé me le permettoit, j'irois à l'imitation de Persée, endormir ce dragon surveillant, qui ne voit qu'avec peine les libéralités que vous en faites, & je vous dirois de près avec beaucoup plus de joye que de loin, que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MADAME,

JE m'estime très-heureux d'avoir en mon pouvoir quelque chose qui vous puisse faire plaisir, usez de tout ce que je possede comme de votre bien propre. Je vous envoye ce qu'il a de plus mûr à pré-

ſent, j'aurai ſoin de ne vous en pas laiſſer manquer; il y a trop de gloire à vous obliger, pour ne pas prévenir vos ſouhaits : je ſuis fâché que vous les bornjés à ſi peu de choſe, ma perſonne, ma vie, & mes biens étant également à vous. Je ſuis très-mortifié que votre indiſpoſition nous prive de tous les agrémens que nous attendions de votre préſence : faites enſorte de la vaincre; venez goûter cet air pur, & admirer avec nous les belles pendeloques de nos arbres, je crois que votre ſanté s'y rétabliroit mieux qu'à Paris : ce ſont les vœux que je fais pour vous, étant avec le plus ſincere attachement,

MADAME, Votre, &c.

Billet galant d'un Monſieur qui demande ſes étrennes à une Demoiſelle.

SI votre cœur eſt à donner, je vous demande mes étrennes ; & de vous, Mademoiſelle, je ne ſçaurois recevoir autre choſe. S'il eſt en votre diſpoſition, obligez-moi de me l'envoyer, ou de me l'apporter, & ſoyez ſûr que je n'ai rien que je doive tant chérir qu'un tel préſent.

Billet galant d'un Monsieur à une Demoiselle.

MADEMOISELLE,

SI vous sçaviez combien on a de peine à vivre en un lieu, quand on a l'esprit ailleurs; si je ne dépendois que de moi-même, je serois où vous êtes. J'ai pour vous, Mademoiselle, des momens de mélancolie si avantageux, que vous me rendez justice, si vous m'aimez véritablement. J'ai sans cesse les mêmes sentimens que j'ai toujours eu pour vous; & dans les occasions, mon cœur ne vous trahit point: mes yeux mêmes sont si scrupuleux en votre faveur, que quand vous seriez présente, & que vous m'aimériez, comme vous y êtes obligée par un juste retour, vous n'auriez aucun sujet de vous plaindre, puisque je suis véritablement,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

Lettre de Reconnoissance.

MONSIEUR,

JE ne puis sans une ingratitude extrême differer plus long-tems à vous remercier des secours efficaces que vous m'avez procurez pour la conclusiou de mes affai-

res ; je les ai terminées à ma plus grande satisfaction ; ce que je n'aurois pû faire, si vous aviez eu moins de générosité & moins d'ardeur pour mes intérêts. Je ressens cette obligation, comme je le dois. Je viens d'apprendre que vous serez à Paris dans un mois : cette nouvelle me remplit de joye ; faites-moi le plaisir de me la confirmer, je vous offre ma maison ; je serai ravi de trouver cette occasion pour vous marquer ma reconnoissance, & commencer à m'acquitter d'une partie de ce que je vous dois. Je vous ferai un détail fidéle de tout ce qui m'est arrivé, puisque vous avez assez de bonté pour vous intéresser dans ce qui touche une personne qui ne peut le mériter que par la sincérité avec laquelle je fais profession d'être,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

VOus ne pouviez me donner une plus grande joye, qu'en m'apprenant que vos affaires sont finies, & que vous êtes content : j'y prens toute la part qu'un véritable ami doit y prendre ; j'en apprendrai le détail avec plaisir à notre entrevûë ;

je ferai à Paris dans quinze jours. Je vous suis très-obligé de l'offre gratieuse que vous me faites de votre maison ; je l'accepte de tout mon cœur, pour vous marquer que je veux vivre avec vous avec franchise & liberté. Faites-moi l'honneur d'en user de même avec moi, qui veux être toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de reconnoissance pour un service rendu.

MONSIEUR,

QUe ne vous dois-je point, & de quelle maniere pourrai-je vous exprimer la parfaite reconnoissance que j'ai pour toutes les bontés dont vous m'accablés tous les jours. Vous ne vous êtes pas contenté de me rendre service lorsque je vous en ai prié, vous m'avez prévenu dans mes demandes, & vous avez été au-devant de tout ce que je pouvois souhaiter. Que je suis heureux de posseder un ami comme vous, & qu'il y en a peu de pareils au monde! Cependant, Monsieur, au milieu de mon bonheur, je ne suis pas content; parce que je vous dois trop, & que je me trouve dans l'impuissance de pouvoir rien faire qui puisse entrer en

comparaison avec la moindre de vos graces. J'espere que la fortune me mettra quelque jour en état de prouver mieux que je ne le puis aujourd'hui, que je suis par toutes sortes d'obligations,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

Vous ne me devez rien, le plaisir de vous obliger est si grand, qu'il porte sa récompense avec lui, & je ne connois personne qui ne fasse avec joye ce que j'ai fait. Votre Lettre vaut mieux que les petits services que je vous ai rendus : je m'estime très-heureux d'avoir pû vous marquer par si peu de chose, combien je vous suis acquis, & la considération que j'ai toujours euë pour votre mérite. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous prouver par quelque chose de considérable, le zéle avec lequel je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Billet d'une Dame à un Monsieur, pour le prier de venir joüer à l'ombre.

J'Ai souvent oüi dire, Monsieur, qu'un troisiéme gâte tout ; mais aujourd'hui

je condamne cette maxime, parce que je me trouve dans le cas d'en avoir besoin. Si vous voulez être le nôtre, vous aurez non-seulement le plaisir de joüer, mais celui de voir la charmante Caliste, qui doit venir passer la journée au logis. Je me dis d'avance que vous viendrez, n'étant pas homme à vous priver de la vûë d'un objet aussi aimable. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MADAME,

JE vous pardonne facilement d'en vouloir à mon argent, il est juste de vous donner votre revanche ; mais je ne puis excuser l'attentât que vous semblez faire sur ma liberté : le cœur ne me dit rien de bon, je sens que je suis à demi-vaincu, tout cela ne m'empêchera pas d'aller être votre tiers ; s'il est écrit que je doive perdre ma franchise & mon argent, l'un & l'autre ne peuvent tomber en de plus belles mains. Je vous avouë même que je n'y aurai aucun regret, étant,

MADAME, Le plus soumis, &c.

Reproche d'une Dame à un ami.

ON m'a dit, Monsieur, que vous êtes de retour de Bourbon dans une santé parfaite. Je m'étois flattée que je serois des premieres à qui vous feriez part du succès de votre voyage. Sans doute que ces eaux ont fait sur vous, à mon égard, l'effet des eaux du fleuve Lethé, puisque vous ne vous êtes pas souvenu que de toutes vos amies, je suis une de celles qui s'intéressent le plus véritablement à tout ce qui vous regarde. Je ne vous pardonne cet oubli, qu'à condition que vous viendrez le réparer cet après midi. En attendant ce plaisir, je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de plainte à une Dame.

VOus m'avez protesté cent fois, ma chere Dame, que vous m'aimiez si tendrement, que ce seroit póur vous une peine extrême de vous séparer de moi. De mon côté, j'ai une si grande tendresse pour vous, & votre estime m'est si chere, que je n'ai jamais cherché à en douter un moment. Mais hélas! votre départ m'a ouvert les yeux, & votre silence me désabuse tout-à-fait. Je ne puis me représenter,

ſans une ſenſible douleur, ce jour ſi joyeux pour vous, & ſi triſte pour moi, où vous m'embraſsâtes avec un ſi grand contentement, que vous aviez peine à le contenir tout entier dans votre cœur, & que vous payâtes les larmes que je répandois, d'une ſérénité de viſage qui m'accabloit de triſteſſe. Sont-ce-là, dites-moi, des marques de cette amitié qui paroiſſoit ſi tendre ? Depuis le tems que vous m'avez quitté, avez-vous daigné me donner aucun ſigne de vie, & n'avez-vous pas commencé à m'oublier en me perdant de vûë ? Je vois bien que les nouveaux amis l'emportent dans votre ſouvenir ſur les anciens. Cependant, quelqu'injuſte que vous ſoyez pour moi, votre oubli ne m'empêchera point d'être juſqu'au dernier ſoupir,

MADAME, Votre, &c.

REPONSE.

VOus avez le plus grand tort du monde, Monſieur (pardonnez-moi cette expreſſion) de me faire tant reproches ſur ma prétenduë inſenſibilité. J'ai été ſenſible autant qu'on le peut-être, à toutes les marques de tendreſſe que vous m'avez données à mon départ; & ſi je vous ai paru ſi tranquille, c'étoit pour ne pas aug-

menter votre douleur, en vous laissant voir toute celle que je ressentois de quitter un ami aussi aimable que vous. Non, mon cher, je ne vous ai point oublié; & si vous n'avez pas eu de mes nouvelles plûtôt, c'est que je voulois vous mander comment je me trouve des eaux. Elles me font un bien infini, ma santé est parfaite à présent; & mon contentement le seroit, si je vous possedois ici, puisque je suis véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de reconnoissance sur une sortie de prison.

MONSIEUR,

JE ne puis mieux employer le premier moment de ma liberté, qu'à vous remercier très-humblement de me l'avoir procurée. La maniere généreuse dont vous l'avez fait, en augmente encore le prix. Quoi, s'intéresser à la fortune d'un malheureux inconnu, seulement parce qu'il est opprimé! c'est, je vous l'avoue, Monsieur, le comble de la générosité. Je bénis à présent la persécution qu'on m'a faite, puisqu'elle m'a acquis une chose aussi précieuse que votre protection & votre amitié. Soyez persuadé, s'il vous plaît, que

je n'oublierai rien pour me conſerver ces glorieux avantages ; & s'il me reſte encore après cela quelque choſe à ſouhaiter, c'eſt d'avoir l'honneur de vous aſſurer moi-même du profond reſpect, avec lequel je ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

J'Ai une joye très-ſenſible que mes petits ſoins ayent réuſſi : ne me faites point de remerciement, je vous prie ; je ſuis trop payé, ſi j'obtiens la ſeule choſe pour laquelle j'ai travaillé, qui eſt de vous avoir pour ami : vous pouviez recevoir un pareil ſervice de tous ceux qui connoiſſent & qui chériſſent la vertu ; mais, Monſieur, dans ce nombre vous n'auriez aſſûremment pas trouvé de plus ſincere admirateur de votre mérite que moi. Je regarde votre gracieuſe Lettre comme un premier fruit de votre amitié, il ne peut manquer d'en ſortir de beaux d'un ſi bel arbre : conſervez-m'en toujours quelqu'un, & croyez que je les recevrai avec autant de plaiſir, que j'en ai à me dire de tout mon cœur,

MONSIEUR, Votre, &c.

Billet

Billet à un ami sur la perte d'un Procès.

JE viens d'apprendre, mon cher Monsieur, avec une sensible douleur la perte de votre Procès. Ce coup est rude, mais combien plus le seroit-il pour un autre? Vous avez une indifférence si grande pour tous les biens de la vie, que vous ne sentirez dans cette perte, que le chagrin de voir la justice mal administrée: vos neveux ne sont pas si philosophes. Pour moi, quelque plaisir que j'aye de vous imiter dans votre détachement pour toute chose, je ne puis m'empêcher de me récrier contre vos Juges. Quelque part que je prenne dans ce qui vous touche, il ne m'est pas permis de vous le témoigner, puisqu'on m'apprend que vous êtes aussi tranquille que s'il ne vous étoit rien arrivé. Recevez toujours ma bonne volonté, en cas que vous deveniez moins Stoïque, & soyez persuadé que je suis absolument.

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

JE vous suis sensiblement obligé, Monsieur, de prendre si généreusement part à ce qui me touche; la bonté avec

laquelle vous le faites, adoucit toute l'amertume qui me reste de la perte que j'ai faite, & qui ne m'est sensible que par rapport à mes neveux ; car pour moi je compte n'avoir rien perdu, puisque je possede toujours votre affection. Vous me donnez des loüanges dont je suis confus, & que je voudrois en effet mériter pour être plus digne de votre amitié, qui me sera toujours fort précieuse. Faites naître, je vous prie, quelque occasion de vous marquer ma parfaite reconnoissance, & vous verrez que je suis véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de piété.

MONSIEUR,

L'Etat où je suis, me fait voir qu'il n'y a rien de stable dans le monde, & qu'il ne faut compter que sur la bonté & la miséricorde du Seigneur : c'est à quoi il faut que je songe préférablement à toutes choses. Quelque certitude que j'eusse que la jeunesse n'étoit point garante de la durée de notre vie, je ne pensois pas être si près de ma derniere heure. La mort, cette insatiable, qui moissonne tout sans distinction d'âge, de sexe & de

condition, est près de trancher le cours de mes jours : si vous êtes sensible à notre amitié passée, je vous demande en reconnoissance des prieres. Je vous prie de ne me point voir dans l'extrêmité où je suis, ne souhaitant autre chose que d'employer le peu de tems qui me reste, à me préparer à un si rude passage. Recevez cet adieu comme la plus grande marque de tendresse que je puisse vous donner, dans un tems où je vois la mort présente à mes yeux. Priez Dieu qu'il me fasse miséricorde. Je meurs dans la parfaite amitié que je vous ai voüée, & suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de compliment.

MONSIEUR,

QUoique je vous aye dit mille fois de bouche que j'étois votre serviteur, & que j'aye cherché toutes sortes de moyens pour vous le prouver plûtôt par des effets que par des paroles, sans y avoir pû réussir, je veux aujourd'hui que ma plume vous en assure, en attendant que vous me procuriez l'occasion d'en produire de plus fortes preuves. C'est de quoi je vous conjure, dans la continuelle

impatience où je suis de vous faire connoître l'attachement avec lequel je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

JE n'ai jamais douté de votre civilité, ni de votre affection, mais plûtôt de mon bonheur à trouver les occasions de les reconnoître. Je vous supplie de croire que j'employerai désormais tous mes soins pour vous témoigner le ressentiment qui m'en reste, & vous convaincre que je suis avec toute la considération possible,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Lettre sur le même sujet.

MONSIEUR,

SI vous n'attendez de moi que des complimens, vous n'en recevrez jamais, puisque j'en suis ennemi juré envers les personnes que j'estime autant que vous. Il me suffit de leur rendre mes devoirs. Je vous supplie de croire que je ne perdrai pas une seule occasion de vous le témoigner, puisque je m'y trouve inté-

ressé dans la résolution que j'ai prise d'être toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

JE vous proteste que je ne suis pas moins que vous ennemi des complimens. Mais vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous assurer que j'emploirai dorénavant tous mes soins, pour vous témoigner combien je vous suis redevable de toutes les bontés que vous avez eües pour moi, & que je ne serai jamais content que je n'aye trouvé l'occasion de vous faire connoître que je suis véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre pour se plaindre d'un long silence.

MONSIEUR,

L'Amitié que je vous ai jurée, me force aujourd'hui à vous demander raison de votre silence. Je me doute bien que vous ne manquerez pas d'excuses pour l'autoriser ; mais je vous supplie de croire aussi, qu'à moins qu'elles ne soient

légitimes, je ne cesserai jamais de me plaindre. Vous aurez beau alléguer le défaut d'occasions de me faire tenir vos Lettres, ou l'accident inopiné de quelque maladie, dont vous n'aurez eu que la pensée, pour vous justifier de mes reproches; tout cela ne sera point capable de me satisfaire. Avoüez votre faute sincérement, vous aurez plûtôt fait, puisque c'est le seul moyen de m'affermir dans la résolution où je suis de demeurer éternellement,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

VOs plaintes & vos reproches me sont si agréables, que je suis contraint de vous en remercier, puisqu'ils ne procédent que d'un excès d'affection & de zéle. Il est vrai que j'ai gardé trop long-tems le silence; mais je vous supplie de croire que le malheur qui me l'a imposé, m'en a fait porter une si rude pénitence, que quand ce seroit un crime des plus énormes, j'en mériterois le pardon. Je ne veux pas vous faire un récit de tous les accidens qui me sont arrivez, de peur de me rendre aussi importun que vous

m'avez jugé paresseux ; il me suffit de vous faire souvenir que je suis toujours le même que j'ai toujours été, c'est-à-dire,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Réponse sur le même sujet.

MONSIEUR,

IL n'est pas nécessaire de vous faire des excuses de mon silence, puisque j'en ai porté la peine durant la maladie dont je suis encore atteint. Mais quoique les reproches que vous m'en faites, ne procédent que d'affection, il ne laissent pas d'intéresser celle que je vous ai promise. Je vous prie instamment de croire que je ne suis point capable d'oublier les personnes que j'honore autant que vous, & qu'à moins que d'être réduit à l'extrêmité où j'ai été, je m'acquitterai toujours de ce que je vous dois, puisque je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Lettre sur le même sujet.

MONSIEUR,

SI je ne vous honorois extrêmement, je me vengerois de votre oubli par mon silence ; mais l'estime que je fais de

votre personne jointe à l'inclination que j'ai de vous servir, m'oblige à vous assurer que quand vous auriez oublié jusqu'à mon nom, je ne changerai jamais la résolution que j'ai prise d'être toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

VOus m'obligés de si bonne grace en vous plaignant de moi, que je suis contraint de vous en faire des remercimens au lieu de reproches. Ce n'est pas que je n'aye beaucoup d'excuses légitimes pour autoriser mon silence; mais l'intérêt que vous y prenez, doit me le faire condamner, après vous avoir assuré que vous m'accuserez dorénavant d'importunité, plûtôt que de paresse. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*Lettre de Monsieur *** à Monsieur *** contre l'oisiveté.*

MONSIEUR,

PErmettez-moi de vous faire part des maximes d'un Livre Espagnol, dont

on fait partout une estime particuliere. C'est proprement un Recueïl de préceptes très-utiles pour la conduite des personnes qui vivent dans le grand monde, & qui possedent comme vous une Charge considérable à la Cour. Il marque surtout que l'oisiveté est l'un des vices que l'on doit principalement éviter. Suivant l'Auteur, ce vice est l'ennemi déclaré non-seulement de la vertu, mais de la vie. Un homme oisif, y lit-on, ressemble plus à une statuë qu'à un homme vivant. Il vaut mieux s'occuper à des choses peu utiles, que de ne rien faire du tout. La vie est courte : on n'a point de tems à perdre, quand on veut s'instruire des devoirs de son état. Un Philosophe, disoit autrefois que les Dieux donnent des biens aux hommes à proportion qu'ils s'en rendent dignes & qu'ils les mesurent sur leur travail. Entre tous les animaux, Platon prise extrêmement l'abeille, & lui donne de grandes loüanges à cause de sa vigilance. Il dit, selon les sentimens de Pythagore, que quand un homme laborieux & industrieux cesse de vivre, son ame passe dans le corps de ce petit animal, ennemi déclaré de l'oisiveté. Je suis persuadé, Monsieur, que ces refléxions sont de votre goût, car vous étes l'homme du monde le plus vigilant & le plus

attentif à remplir tous vos devoirs. C'est ce qui m'oblige à vous les présenter, pour avoir occasion de vous assurer de l'attachement avec lequel je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Monsieur le Comte de Fe .... à Monsieur le Marquis de ... sur la question proposée, quelle est la science la plus utile à une personne de condition.

MONSIEUR,

ON ne peut douter que la science ne soit l'un des plus grands ornemens de l'ame : il n'y a point de parure qui embellisse plus le corps, que la science embellit l'esprit. Mais il faut sçavoir distinguer les sciences utiles, de celles dont on ne peut retirer aucun avantage. Pittacus l'un des sept Sages de Gréce, a composé, dit-on, un gros Livre sur la meule de moulin. Favorin en a fait un autre à la loüange de la fiévre quarte. Lucien a fait très-éloquemment l'éloge de la mouche. C'est perdre le tems à des choses inutiles & abuser de la patience & du loisir des Lecteurs. Il y a des choses qu'il est dangéreux de sçavoir. Je mets en ce rang une connoissance trop curieuse des généalogies. Certaines gens ne s'appliquent

qu'à remarquer ce qu'il y a de plus désavantageux & de plus honteux dans chaque famille. Il vaut beaucoup mieux ignorer les défauts d'autrui, que de s'en instruire pour les décrier. Ceux qui se chargent la mémoire de pareilles choses, sont regardés comme ennemis de la république, & comme des pestes de la société. Un Courtisan doit s'appliquer entre autres choses à bien apprendre sa Langue naturelle, pour s'exprimer avec politesse & avec grace. On a beau être sçavant, on ne donnera pas une haute idée de soi, ni de sa science, si l'on parle d'une maniere impolie & grossiere. Après notre Langue naturelle, la Langue Latine mérite les premiers soins d'un honnête-homme. Les Romains appelloient barbares, toutes les Nations qui ignoroient la Langue de Rome. La connoissance de l'Histoire est un chemin facile & agréable pour se rendre habile en peu de tems. On y trouve des exemples de la vertu des gens de bien, & des vices des méchans, differentes révolutions de la vie humaine, & les renversemens inopinés des Empires : les malheurs d'autrui nous apprennent à nous précautionner, pour ne pas tomber en de pareilles infortunes. Je sçai, Monsieur, par expérience le goût que vous

avez pour l'Histoire, & combien vous y êtes habile. Je croirois perdre mon tems si je vous en parlois plus au long. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*Lettre de Monsieur le Marquis de *** au Duc de St. S. sur l'Astrologie judiciaire.*

MONSIEUR,

LEs personnes de qualité & les gens de Cour ne sont pour l'ordinaire que trop curieux des secrets de l'Astrologie judiciaire, quoique toutes ses promesses soient vaines, & que ce ne soit qu'un Art chimérique & purement superstitieux. L'objet de cette science, s'il est permis de l'appeller de ce nom, est de prévoir les événemens futurs, de lire dans le Livre du Ciel, dans les caracteres des Astres & des Planettes, ce que la volonté humaine doit exécuter dans les tems les plus reculés de l'avenir: si le Roi d'une telle Monarchie aura des successeurs, ou s'il mourra sans laisser d'héritiers. Les Peres de l'Eglise, les Théologiens, les Philosophes, toutes les personnes bien sensées, condamnent l'Astrologie judiciaire comme une pure superstition. La connoissance de l'avenir est uniquement re-

servée à Dieu, & à ceux ausquels il veut bien le révéler. Il change comme il lui plaît les influences des astres & des constellations. Les personnes raisonnables traitant d'insensez tous ceux qui se vantent d'avoir la clef de ces chiffres mystérieux, dont le Seigneur a caché la connoissance à tous les hommes. Quelque habile que soit un Astrologue, il en sçait toujours beaucoup moins que les démons, qui ne sçauroient prévoir sûrement l'avenir par les aspects & les combinaisons des Astres. En effet, si le diable eût pû deviner que son empire alloit être détruit par la mort de Jesus-Christ, auroit-il animé les Juifs à le crucifier? Le démon, quelque habile qu'il soit, ne connoît pas même aujourd'hui ce qui doit arriver demain. Les Anges non plus que les démons, ne connoissent point les effets qui dépendent de la liberté des hommes, si ce n'est par une révélation expresse de Dieu. Il faut donc que les Astrologues qui se vantent de prédire des événemens futurs, se croyent plus habiles que les démons & que les Anges. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre du même qui refute les faux principes de l'Astrologie judiciaire.

MONSIEUR,

CE qui paroît encore de plus incroyable & de plus merveilleux ; c'est que non-seulement les sept Planetes influent sur la destinée, mais aussi que les mille vingt deux étoiles que nous connoissons, puissent selon le sentiment des Astrologues, nous procurer du bien ou du mal, nous porter au vice ou à la vertu. Un Astrologue, quelque habile qu'il puisse être, pourra-t'il deviner qu'une telle étoile tempere les fureurs de Mars, & favorise les bénignes influences de Venus ? Un homme qui diroit serieusement qu'il connoît les convenances entre les étoiles fixes & les planetes, seroit regardé comme un charlatant ou comme un fou. Les personnes raisonnables & les sçavans écoutent avec mépris & indignation ce que disent les Astrologues, des effets surprenans que font un petit nombre d'astres sur la liberté des hommes. On pourroit dire avec bien plus de raison, qu'une chandelle allumée, ou d'autres corps qui sont auprès de nous, ont plus de force sur notre tempéramment,

que les étoiles qui sont si éloignées de notre tourbillon. La différente destinée de deux jumeaux qui naissent en même tems, & sous le même signe, détruit encore les principes des Astrologues. Quelle inégalité ne voit-on pas dans leur temperamment, leurs inclinations, leur maniere de vivre, leur fortune, leurs emplois? La différente position du Ciel, qui change dans un clin d'œil, suffit pour changer le sistême de leur nativité. Il faut donc que les Astrologues, pour bien établir ce systême, connoissent précisément le changement subit, qu'un mouvement presqu'imperceptible peut faire dans la révolution des Astres & des Planétes. Il faut ajoûter que dans le même tems, dans toutes sortes de Pays, une infinité d'enfans sont conçûs & naissent sous les mêmes signes, & sous la même position du Ciel. Cependant quelle variation ne remarque-t'on pas dans leur destinée! Dans le même jour, & au même moment qu'un Prince & le fils d'un Roi viennent au monde, une infinité de malheureux, d'esclaves, de pauvres, naissent par toute la terre; le jour qu'Aléxandre le Grand & Aristote sont nés, combien d'hommes sans courage & sans esprit sont venus au monde! Les Astrologues répondront peut-être, que la destinée des hommes ne

dépend pas uniquement des causes universelles, mais qu'elle dépend aussi des causes particulieres : cela est vrai ; mais pour éviter une difficulté, ils s'embarassent dans un labyrinte de difficultés insurmontables. Car si la vérité ou la sûreté de leurs prédictions dépend de la connoissance des causes particulieres, comme ce détail est infini & incompréhensible, aussi-bien que la connoissance exacte des influences des étoiles, il est impossible que les Astrologues se tirent de ces embarras. Je crois, Monsieur, que toutes ces raisons sont autant de démonstrations qui prouvent invinciblement la fausseté & la vanité de l'Astrologie judiciaire, Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Monsieur le Comte de Bras . . . à un jeune Seigneur de ses amis, sur les désordres de l'amour profane.

MONSIEUR,

LA maxime qui condamne l'amour, trouve peu de sectateurs ; cependant il n'y en a point de plus véritable. Un homme asservi sous la domination des femmes, ne peut compter sur aucune vertu. De tous les vices, l'amour est le plus

plus redoutable, à cause de sa tyrannie qu'il étend sur toutes les puissances de l'ame, sans qu'elle sente son esclavage, ou qu'elle s'en apperçoive : il semble même qu'elle s'applaudisse de sa servitude : elle se livre absolument au plaisir, & par conséquent elle n'est gueres capable de s'appliquer à des emplois serieux, dès que l'amour des plaisirs sensuels regne impérieusement dans un cœur. L'amour & les caresses des femmes avilissent les hommes, & leur inspirent des sentimens efféminés par l'habitude des plaisirs qu'elles leur procurent, & qui remplissent leur esprit d'épaisses ténébres. En effet, les délices outrées rendent certaines gens tout hébêtés, leurs sens & leur esprit s'appésantissent & demeurent comme ensevelis dans la sensualité. Galien, Prince de la Médecine, disoit que les excès en cette matiere abrutissent l'entendement, & le rendent incapable de ses plus belles fonctions, comme de certaines drogues qui ont la force d'engourdir les membres du corps, & de les rendre absolument inutiles. Une jeunesse abandonnée à cette passion, devient indocile & incapable de profiter des instructions & des bons conseils qu'on lui donne. L'amour est comme un poids qui entraîne toujours l'ame du même côté : la mémoire & la volonté

font toujours occupées de ce que l'on aime ; les idées de l'entendement en sont remplies, & le cœur comme entraîné par ce poids, ne peut former d'autres désirs, ni se détacher de l'objet de son amour. Voilà, Monsieur, de quoi occuper vos refléxions. Je me flatte d'avance que vous ferez un bon usage des avis que je prens la liberté de vous donner, puisque je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*Lettre du même ***. Continuation du même sujet.*

MONSIEUR,

ON sçait assez par expérience que les gens de votre âge, quand l'amour les gouverne, ne se reglent point par les loix de la prudence ; ils découvrent leurs secrets avec beaucoup d'indiscrétion & de légéreté : ils ne se conduisent que selon le caprice & la fantaisie des femmes dont ils dépendent, & dont ils sont pour ainsi dire, les idolâtres & les esclaves. L'expérience que les Athéniens avoient de tous ces désordres, les engagea à faire une Loi qui défendoit l'entrée des Charges de l'Etat aux personnes impudiques, quand leurs vices étoient publics, d'au-

tant qu'ils les regardoient comme des gens sans honneur. Accoûtumez-vous de bonne heure, Monsieur, à vous tenir en garde & à vous précautionner contre ce vice. Entre les avis les plus importans que donne Salomon à un jeune homme pour l'instruire, il ajoûte ces belles paroles : « Mon fils, donnez-vous de » garde des tromperies & des enchante- » mens d'une femme. Ses paroles parois- » sent aussi douces qu'un rayon de miel, » mais elles sont plus dangéreuses que le » fiel & le poison. » Il est bien difficile, je l'avouë, de guérir un mal aussi invéteré, & qui a, pour ainsi dire, pris naissance avec le monde. Les personnes de sexe différent, ont un penchant presque invincible les uns pour les autres, parce qu'il est fondé sur la nature. Le meilleur reméde dont vous puissiez vous servir à votre âge, Monsieur, est de vous occuper continuellement de choses utiles, pour tenir toûjours votre esprit en haleine. Un Auteur Profane a dit élégamment : Si vous bannissez du monde l'oisiveté, l'amour demeurera sans force : *Otia si tollas, periere Cupidinis arcus.* Un autre reméde est de retenir ses yeux sans leur donner la licence de regarder indifféremment & avec trop de liberté, toutes sortes d'objets. C'est une victoire que

de s'abstenir de regarder une beauté dangéreuse. Quand vous vous sentez combattu par les mouvemens de la cupidité, fuyez ; c'est le reméde le plus efficace ; on ne court pas moins de risque à entendre une belle femme, qu'à la voir ; car pour peu que l'esprit réponde à la beauté, elle est sûre de la victoire. Quand Judith sortit de Bétulie pour aller dans le Camp des Assyriens, elle étoit si belle & si parée, que les Soldats d'Holoferne la prirent pour une Divinité, ou pour une personne descenduë du Ciel, & les discours de cette jeune Veuve firent autant d'impression sur l'esprit & sur le cœur d'Holoferne, que les traits de son visage. Ce Général fut charmé par les agrémens de ses paroles : ses Officiers qui l'environnoient en furent charmez comme lui ; ils admiroient la sagesse qui paroissoit dans tous ses discours, & l'agrément avec lequel elle s'exprimoit : ils se disoient l'un à l'autre, pleins d'étonnement & tout transportés ; il n'y a pas dans le monde une autre femme d'un plus grand mérite, ni qui ait tant de beauté ou d'agrément. De sorte que la douceur de ses discours acheva ce que les charmes de son visage avoient commencé. Je vous prie, par l'amitié que j'ai pour vous, de méditer de tems en tems les maximes que je

vous envoye, & de croire que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de M. le Marquis de Saint-Me... à Monsieur le Comte de Lion... sur la bonne foi & la sincérité qu'il faut avoir dans le commerce de la vie civile.

MONSIEUR,

IL n'est que trop vrai que l'on ne trouve aujourd'hui gueres de sincérité dans le monde; cependant c'est une vertu qui est très-nécessaire : car l'imposture & le mensonge ne conviennent qu'à des ames basses. Que manque-t'il à ceux qui ont toutes choses en abondance, disoit *Seneque*; & qui sont comme les arbitres du monde? Il leur manque quelqu'un qui leur dise librement la vérité. Les gens du monde mettent pour le premier principe de leur morale, qu'il faut cacher sous de faux dehors, ce qu'on a de plus secret dans le cœur : qu'un homme qui ne sçait pas se déguiser, ne doit pas espérer de fortune. En vérité, des personnes de ce caractere participent au génie & à la foiblesse des femmes, qui sont naturellement enclines à mentir, & qui ont mille adresses pour se déguiser, & pour donner le change à ceux qui veulent les

éclairer de trop près. La douceur de leurs discours, jointe à la beauté de leur visage, leur est d'un grand secours pour engager les hommes, & pour leur en imposer. Un ancien Poëte qui connoissoit par sa propre expérience les artifices des femmes, disoit qu'elles accoûtument leurs yeux à pleurer quand il leur plaît, & à répandre des larmes feintes: *Ut flerent oculos erudiere suos*. Ce sont les ruses ordinaires des personnes foibles, qui connoissent leur impuissance. Il est impossible d'être un parfaitement honnête-homme, si l'on manque de sincérité dans le commerce de la vie civile, & de fidélité dans ses promesses; si l'on use de duplicité dans ses paroles, & de flatterie pour séduire ceux avec qui on vit. En un mot, la bouche & le cœur doivent être d'intelligence. Si ceux qui vous demandent conseil, sont d'une éminente qualité, & que vous soyez obligé de leur faire part de vos lumieres, il sera assez difficile de leur dire de certaines vérités, sans vous exposer au péril de leur déplaire. Cependant, Monsieur, il faut avoir assez de courage pour leur parler sincérement: il n'y a que des vérités dites à contre-tems & hors de saison, qui puissent offenser les personnes raisonnables. Voilà, Monsieur, le plan sur lequel vous devez vous régler, si

vous voulez conserver toujours sa réputation que vous avez d'un parfaitement honnête-homme. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Pour faire sçavoir à un ami, qu'on va se marier.

MONSIEUR,

JE vais conclure une grande affaire : je me flatte que vous l'approuverez. J'épouse Mademoiselle... Je serois suspect si je vous parlois de ses graces. Elle m'apporte une grosse dot, accompagnée d'un aimable caractere, & d'un esprit tout à fait agréable. Je souhaite, Monsieur, que mon exemple fasse effet sur vous : il ne vous manque que la bonne volonté ; car avec vôtre mérite, on doit être à l'abri de toute crainte, & personne ne doit être si sûr de son bonheur que vous. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

SI tout le monde étoit aussi heureux que vous, on auroit grande envie de

ſe marier : il faut un mérite égal au vôtre pour oſer l'eſpérer ; & je ne vois que Mademoiſelle . . . . qui puiſſe aller de pair avec vous ſur ce chapitre-là. Il eſt impoſſible que vous ne ſoyez parfaitement heureux enſemble : car outre le bien que vous avez l'un & l'autre, vous vous convenez à merveille par la douceur du caractere. Dûſſiez-vous en être jaloux, je vous déclare que je l'aime preſqu'autant que vous, quoique je n'aye pas l'honneur de la connoître ſi particuliérement ; mais votre diſcernement m'a aſſuré que je ne cours aucun riſque de lui donner toute mon eſtime. Je vous aſſure, Monſieur, que perſonne ne prend plus de part que moi, à la ſatisfaction que vous aurez avec cette aimable perſonne. Je vous prie d'en être perſuadé, auſſi bien que de l'amitié parfaite avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre à une Demoiſelle ſur ſon mariage.

MADEMOISELLE,

JAmais je n'ai appris de nouvelle avec plus de plaiſir que celle de votre mariage, parce que je ſuis perſuadé qu'il contribuera au bonheur de votre vie. Il ne me faut point d'autre éloge de Mr**, que

que le choix que vous en avez fait. Je prie le Seigneur qu'il vous accorde une récompense vivante des soins que vous prenez de vous plaire l'un à l'autre. Je vous supplie toujours de ne me pas refuser la continuation des bontés dont vous m'avez honoré jusqu'à présent, & dont je tâcherai de vous témoigner ma vive reconnoissance par le zéle sincére avec lequel je suis,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

REPONSE.

JE vous remercie, Monsieur, de la part que vous prenez à mon bonheur, & des témoignages d'amitié que vous me donnés : je vous ferois connoître combien j'y suis sensible, si je pouvois m'exprimer aussi facilement que vous. Je me ferai un véritable plaisir d'entretenir une connoissance qui m'est aussi avantageuse que la vôtre, & dont tout le monde se feroit honneur. Vous n'aurez donc qu'une simple, mais très-sincere assurance de la considération avec laquelle je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre sur une convalescence.

MONSIEUR,

IL ne sçauroit vous arriver ni bien ni mal, que je ne m'y intéresse infiniment. Jugez donc combien je me réjoüis du rétablissement de votre santé. Mon amitié pour vous, Monsieur, est trop vive, pour ne vous en pas donner des marques en pareille occasion. Conservez-vous, je vous prie, afin de ne plus inquiéter vos amis. S'il ne falloit que des vœux pour vous préserver, vous pouvez compter qu'on n'en peut faire de plus ardens que les miens pour tout ce qui vous regarde. Soyez-en, s'il vous plaît, bien persuadé, & de la sincérité parfaite avec laquelle je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

J'E ne puis vous témoigner assez de reconnoissance des marques d'amitié que vous me donnez sur ma convalescence. Je vous suis bien obligé des vœux que vous faites pour moi: j'en souhaite de tout mon cœur l'accomplissement, afin

de profiter du plaisir de recevoir de vos agréables Lettres, & d'être en état de vous faire connoître que je suis plus que personne,

MONSIEUR, Votre, &c.

Réponse à une Lettre de plainte.

MONSIEUR,

LE malheur qui m'est survenu d'avoir le bras estropié, m'a empêché de m'acquitter envers vous de ce que je vous dois. C'est ce qui m'oblige d'emprunter une main étrangere pour vous en faire mes excuses. Il est vrai qu'encore que je me sois servi de la plume d'autrui pour vous écrire cette Lettre, mon esprit n'a pas laissé de la concevoir, & mon cœur de la dicter; étant bien aise de vous témoigner la vérité de mes sentimens touchant la résolution que j'ai prise de me faire remarquer en tous lieux,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de conseil sur un mariage.

MONSIEUR,

COmme je ne connois point d'affaire plus importante & plus sérieuse que

le mariage, dès que j'ai appris que vous pensiez à ce Sacrement, & que vous songiez à Mademoiselle . . . . mon amitié m'a forcé de vous dire mon sentiment sur son chapitre : mais vous pouvez compter que ce sera avec ma sincérité ordinaire & sans prévention, car c'est le grand point pour bien juger. Je n'ai rien d'essentiel à reprocher à Mademoiselle . . . . mais ce qui frappe le plus, n'est pas toujours le plus à craindre. Vous vous applaudissez de sa naissance ; & moi je trouve qu'il est dangéreux de prendre une femme dont la Noblesse soit supérieure à la nôtre. Les femmes sont naturellement impérieuses. Une génération de plus du côté de votre épouse, lui fera croire qu'elle sera en droit de commander. Mademoiselle . . . . dites vous, a de la beauté : mais qu'est-ce qu'une beauté qui n'est point soûtenuë de certaines manieres qui vous annoncent une douce société ? D'ailleurs, la beauté est un bien si peu durable, qu'il ne doit être d'aucune considération pour un homme de bon sens. Seriez-vous touché du bien ? Il me semble que vous avez lieu d'être content de ce côté-là. Si vous vous retranchés sur l'esprit, vous me direz qu'avec de l'esprit on se corrige. Désabusez-vous, mon cher Monsieur ; les femmes se contentent d'avoir de l'esprit,

ſans ſe mettre en peine d'en faire un bon uſage. Mademoiſelle . . . . n'en eſt que trop perſuadée ; je ne trouve rien de plus inſupportable qu'une femme qui ſe croit un mérite au-deſſus de ſon ſexe : rien à ſon avis ne ſe doit faire que par ſes conſeils ; & ſi quelque choſe manque, c'eſt toujours la faute de ſon mari, qui aura mal exécuté. Je préfererois un eſprit médiocre, parce que cette médiocrité rend une femme docile. Songez, Monſieur, qu'on ne ſçauroit prendre trop de précautions pour ces ſortes d'affaires, & qu'il n'y a point de ſituation plus terrible, que celle de deux perſonnes liées pour toujours, & dont les humeurs ne ſimpatiſent point. Voilà mes refléxions, faites les vôtres, & ſoyez perſuadé que c'eſt le ſeul intérêt que je prens à votre tranquillité qui me fait parler ainſi, puiſque je ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Remercîment.

MONSIEUR,

JE ne ſçai de quelle maniere je vous dois remercier des graces dont vous m'avez comblé : je ſuis ſi peu éloquent, que je déſeſpére d'y réuſſir. La bonté de votre caractere fait que vous allez au-de-

vant de tout ce qui peut faire plaisir à vos amis ; si votre modestie ne m'imposoit silence, je ne me lasserois jamais d'en publier ma reconnoissance. Il me suffit toutefois de vous la représenter, me persuadant que le souvenir que vous en aurez, suppléera au défaut de ma capacité ; & qu'en considérant l'ardeur de mon zéle, plûtôt que la beauté de mon discours, vous vous contenterez dans mon impuissance, que je vous assûre de nouveau, que je suis parfaitement,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

IL faut avoüer qu'il y a beaucoup plus d'honneur que de contentement à vous rendre service ; puisque vous en ôtés aussi-tôt la satisfaction par une prompte reconnoissance. L'excès de votre générosité m'embarasse, n'étant pas d'humeur à souffrir qu'on me remercie de mes devoirs : ainsi je vous prie de changer de termes à mon égard, puisque je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Priere.

MONSIEUR,

L'Amitié que je vous ai jurée, me donne la hardiesse de vous supplier de favoriser de votre crédit le porteur de la présente, en ce qu'il désirera. Je me sers hardiment du pouvoir que vous m'avez donné : mais ce n'est qu'à condition que vous en ferez de même en toutes les occasions qui s'offriront, où je pourrai vous témoigner que je suis très-parfaitement,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

J'Ai exécuté heureusement les ordres dont il vous a plû m'honorer, & je me flatte que vous me ferez le plaisir de me procurer de nouvelles occasions de vous marquer que je suis sincérement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Lettre sur le même sujet.

MONSIEUR,

SI vous étiez moins généreux, je serois moins hardi ; mais connoissant par expérience jusqu'à quel point la civilité & la générosité vous dominent, je crois que vous agréerez la priere que je vous fais, d'adoucir par votre éloquence l'aigreur que l'homme que vous sçavez, a contre moi. Vous nous obligerez en cette rencontre tous deux à la fois ; puisque venant à connoître mon innocence, il se mettra à la raison pour m'en faire satisfaction. J'espere cette faveur en mon particulier de votre bonté, comme vous devez attendre de mon devoir toute sorte de services, mille considérations m'obligeant à être toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

J'Ai fait avec beaucoup de satisfaction ce que vous souhaitiez de moi. Procurez-moi, s'il vous plaît, de nouvelles occasions de vous servir, & je vous ferai voir

par mon obéïssance, que je n'ai point de plus grand plaisir au monde, que de faire remarquer en tous lieux que je suis véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.



Autre Réponse.

MONSIEUR,

JE vous demande pardon si j'ai été si long-tems à exécuter vos ordres; ce n'est pas que je n'y aye employé tous mes soins; mais le succès étant entre les mains d'une puissance étrangere, je n'ai pû en venir à bout plûtôt. Que mon retardement ne vous empêche pas, je vous prie, de me procurer de nouvelles occasions de vous rendre service, étant comme je suis sans réserve,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Félicitation.

MONSIEUR,

LEs nouvelles de votre promotion en la Charge que vous souhaitiez il y a long-tems, me rendent si content, que je ne sçaurois vous exprimer qu'une partie

de la joye qui m'en demeure. Je ne me mets point en peine de vous le persuader par un long discours : votre mérite & notre réciproque amitié suppléant au défaut de mon éloquence, vous le témoigneront beaucoup mieux que ma plume : elle seule vous fera ressouvenir maintenant que je suis toujours à mon ordinaire,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

PUisque vous prenez part au bonheur qui m'est arrivé, il faut aussi que vous participiez à l'avantage du nouveau crédit que j'ai acquis. Ainsi je vous prie de ne me pas épargner dans tout ce qui dépendra de moi, puisque je suis dans la plus grande impatience du monde de vous témoigner que je suis véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Lettre de Félicitation.

MONSIEUR,

PUisque vous ne doutez pas de l'amitié que je vous ai promise, il vous

sera fort aisé de croire que j'ai [été] sensible aux nouvelles du bonh[eur qui] vous est arrivé. Mais je vous dir[ai que] comme votre mérite me l'a fait p[révoir] depuis long-tems, je n'ai pas été su[rpris] au récit qu'on m'en a fait. Je vous en souhaite de plus grands encore, ne pouvant m'acquitter que par des vœux & par des prieres de ce que je vous dois ; & dans l'impuissance où je me trouve, je vous prie de croire que je suis véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

JE ne vous remercie pas des nouvelles preuves que vous m'avez données de votre générosité, en vous réjoüissant du bonheur qui m'est arrivé ; parce que ce sont des actions qui vous sont si propres, qu'il vous sera toujours impossible de vivre d'une autre maniere. Ainsi je vous loüe au lieu de vous remercier, & je m'estime heureux de servir d'objet à vos vertueuses inclinations, dont j'aurois de la jalousie si elles se pouvoient ou acquérir ou imiter. Mais comme elles sont nées avec vous, je me réserve la seule admiration, & suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Réponse.

MONSIEUR,

LEs nouvelles preuves que vous me donnés de votre amitié, en prenant part à ma bonne fortune, m'ont beaucoup plus satisfait qu'elle-même. Vous m'avez touché en un endroit si sensible, en mêlant mes intérêts avec les vôtres, que je ne perdrai jamais le souvenir de cette faveur. Je souhaiterois seulement que l'occasion s'offrît pour la mériter par mes services, puisque je suis & serai toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Félicitation à un grand Seigneur.

MONSEIGNEUR,

ENcore que je sois des derniers à vous féliciter sur le nouveau Gouvernement que le Roi vous a donné, je puis vous assurer que j'ai été des premiers à en donner des marques d'une véritable joye. Et comme ce devoir que je vous rends, tire son prix de son zéle plûtôt que de ma diligence, j'ai crû que pour être tardif, il ne vous seroit pas moins agréable.

Si je n'avois eu d'autre objet que celui de la grandeur de votre fortune, j'aurois prévenu en cette action tous ceux qui m'ont dévancé ; mais ne considérant que votre seul mérite, j'ai suivi mes sentimens plûtôt que la coûtume, sans m'étudier jamais qu'à faire remarquer en tout lieu que je suis véritablement,

MONSEIGNEUR, Votre, &c.

Autre Lettre sur le même sujet.

MONSIEUR,

JE ne sçaurois être muet au bruit des acclamations d'une joye si publique ; il faut que je joigne ma voix à celle des autres, pour publier avec eux notre commun contentement, au sujet de la dignité de Maréchal de France, dont le Roi vous a honoré. Cette action de justice a été tellement approuvée de tout le monde, que vos ennemis sont contraints de se condamner eux-mêmes à un perpétuel silence, ne pouvant plus ouvrir la bouche qu'à leur confusion. Vivez maintenant heureux avec la bonne fortune que votre mérite seul vous a acquis. Je suis avec tout le respect possible,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Félicitation à un nouveau marié.

MONSIEUR,

N'Attendez pas que je vous félicite du bonheur de vos nôces ; vous devez être persuadé de la part que j'y prens. Je m'en féliciterois moi-même, puisque je trouve ma satisfaction dans celle que vous ressentez. Il me suffit seulement de vous assurer dans la passion que j'ai de vous servir, que vos prospérités & vos malheurs seront toutes mes joyes & mes tristesses, étant comme je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

J'Ai toujours cru que vous m'aimiez assez pour prendre part à ce qui me regarde. Ce sont des effets de votre bon naturel & de votre générosité tout ensemble, dont je vous suis extrêmement obligé. Mais je vous puis assurer que dans le choix que j'ai fait d'une épouse, vous avez acquis une nouvelle amie qui partage déja avec moi la passion que j'ai d'être toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Monsieur .... à Monsieur ... sur la mort de sa fille qu'il devoit épouser.

MONSIEUR,

JE ne puis exprimer toute la part que je prens à votre douleur, parce que je suis trop accablé de la mienne. Je sçai qu'un pere aussi tendre que vous, Monsieur, doit être inconsolable, en perdant une fille aussi parfaite que la vôtre. Mais je doute que vous puissiez sentir cette perte plus vivement que moi, qui avois fondé le bonheur de ma vie, sur l'union que vous aviez bien voulu nous permettre. Mes espérances s'évanoüissent dans le moment que je me flatois de les voir accomplies. Je m'en faisois un double plaisir par rapport à moi-même, & par ce que je me serois efforcé de contribuer à la satisfaction qu'elle vous auroit donnée, si la providence l'eût voulú laisser dans le monde : mais elle nous l'a enlevée, pour lui donner une récompense proportionnée à ses vertus. Comptez, Monsieur, que ce funeste événement ne changera rien dans mes sentimens pour vous, & que je ferai tous mes efforts pour vous faire connoître la considération parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

JE ne puis vous marquer trop de reconnoissance pour les sentimens que vous me témoignez dans mon malheur. Je comptois sur cette chere fille pour le bonheur de ma vieillesse, & j'espérois l'affermir en m'alliant avec vous : mais le Seigneur ne m'a pas voulu laisser de si douces espérances. Je me flate qu'il jettera les yeux jusques sur moi. J'en suis d'autant plus persuadé, qu'il me donne déja la consolation de voir en vous des sentimens qui peuvent seuls soulager ma douleur. Conservez-les moi, je vous en conjure ; & comptez sur l'attachement sincere & inviolable avec lequel je serai toute ma vie.

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre sur le caractere singulier d'une Dame.

MONSIEUR,

JE suis ravi de vous faire le récit d'un fait singulier arrivé depuis peu à Bagborough petite Ville de Sommersetshire. On enterra le 23e. Avril dernier, une

Dame

Dame âgée de quatre vingt-trois ans, qui de dessein formé, par haine pour notre sexe, & pour imposer silence à la calomnie, qui accuse les femmes d'un penchant violent pour les hommes, avoit pris le parti de passer toute sa vie dans le célibat. Elle se nommoit *Jeanne Keene*, aimable d'ailleurs, douce, complaisante à l'égard des hommes mariés: mais de l'humeur la plus farouche du monde avec les jeunes hommes, surtout avec les petits maîtres, & avec ceux qu'elle soupçonnoit d'en vouloir à sa liberté. Elle prenoit la fuite dès qu'elle en appercevoit un. Par son Testament elle a laissé tout son bien qui étoit considérable, à ses niéces & à ses cousines, à l'exclusion entiere de tous ses parens d'un autre sexe. Elle avoit légué cent livres sterling à quatre hommes de l'âge de quarante ans, quels qu'ils fussent, pour porter son corps à la sépulture, mais à condition qu'ils assurassent avec serment qu'ils n'avoient jamais eû de commerce avec aucune femme. Il ne s'est trouvé personne qui ait pû remplir cette condition; de sorte que son cercueïl a été porté par des filles. Par un autre article, elle ordonnoit qu'on ne chantât que des hymnes de joye à ses funérailles, qu'on fit un festin à tous ceux qui s'y trouveroient, & que six filles vier-

ges dansâssent sur sa fosse aussi-tôt qu'elle seroit fermée : six filles de quinze ans qui passoient pour telles y danserent ; & l'on assure que de plus de deux mille personnes qui assisterent à cette cérémonie, il n'y en eût pas une seule qui ne fût yvre au retour. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre à un ami sur les sentimens où l'on doit être dans la maladie.

MONSIEUR,

CE m'a été une joye tout à fait sensible d'apprendre de vos nouvelles, par la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; mais elle auroit été plus grande si j'y avois vû le rétablissement de votre santé. Je ne peux croire, Monsieur, que Dieu après vous avoir long-tems exercé & tenu comme en suspens entre la mort & la vie, ne donne enfin votre guérison aux prieres de ceux qui la lui demandent ; car pour vous, je suis assuré qu'elle vous est fort indifférente, & qu'il seroit bien plus selon votre cœur de finir une carriere qui n'a rien d'agréable, & à laquelle vous n'êtes attaché que par la seule volonté de Dieu ; je suis aussi persuadé que vous la faites en ne refusant

point ce que la charité vous présente, & que vous sçavez très-bien concilier cet esprit de pénitence que vous avez toujours eû, avec ce que la condescendence vous oblige de recevoir de la part de vos amis, & que vous ne manqués pas de vous disposer à la mort, en usant des moyens que la divine Providence vous offre pour la conservation de la vie. Je prie Dieu, Monsieur, qu'il vous rende la santé, & qu'il nous donne encore la consolation de vous revoir dans notre désert. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre sur l'usage qu'on doit faire des infirmités & des peines.

MONSIEUR,

J'Ai reçû votre Lettre avec bien de la joye; mais elle seroit plus entiere, si je vous sçavois dans une santé aussi parfaite que je vous la désire. Dieu nous visite par les infirmités du corps, quelquefois pour éprouver & pour purifier nos ames, quelquefois aussi pour nous punir en ce monde de mille fautes que nous commettons contre la fidélité que nous lui devons, afin que si nous recevons en celui-ci ses

châtimens avec soumission & patience ; il nous fasse dans l'autre une entiere miséricorde. Vous sçavez aussi-bien que moi que tous les Chrétiens sont indispensablement obligés à souffrir : Il n'y en a point qui n'ayent des tribulations & des peines ; mais ils ne les portent pas également : & ce qui fait la différence des Saints & de ceux qui ne le sont pas, c'est que les uns endurent avec paix & soumission aux ordres de Dieu, & les autres avec répugnance & contradiction. Je ne doute point qu'étant aussi bien informé que vous le pouvez être de cette vérité, vous ne la pratiquiez fidélement, & que vous n'adoriez la divine Providence dans tout ce qu'il lui plaît de permettre qui vous arrive. Il ne faut espérer de paix dans ce monde que par cette voye toute sainte. J'aurai l'honneur de vous voir lorsqu'il plaira au Seigneur. Cependant, soyez persuadé que je réponds autant qu'il m'est possible à tous les sentimens que vous avez pour moi, & qu'on ne peut être avec plus de reconnoissance & d'estime que je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c.

Lettre de piété & de consolation à une Dame.

QUelque grande que soit la soumission que vous avez aux volontés du Seigneur, je ne puis croire, Madame, que la mort de Monsieur votre fils que je viens d'apprendre, n'ai fait sur vous des impressions de douleur très-vives. Comme je ne sçaurois me lasser de vous plaindre, lorsque je considére cette suite de maux & de disgraces différentes qui remplissent votre vie, je ne puis aussi m'empêcher d'admirer la miséricorde de Dieu qui vous prépare par de continuelles privations des choses & des personnes qui vous sont les plus cheres, à cet instant de bénédiction qui n'est connu que de lui seul; mais qui ne peut être éloigné, & qui doit essuyer vos larmes pour jamais, & finir ce que le monde appelle des malheurs, par une consolation constante, & qui ne sera plus sujette au changement & aux vicissitudes des choses périssables. Je suis persuadé, Madame, que c'est dans ce sentiment & dans cette foi que vous avez reçû le coup que la main de Dieu vient de vous porter, & que la tendresse que vous aviez pour Monsieur votre fils, & le regret de le perdre, ne vous ont

point empêché de le lui abandonner comme une victime, lorsqu'il vous a paru qu'il vous le demandoit, & de le lui offrir comme un sacrifice de loüange. Votre partage, Madame, est le partage des Saints: Dieu est pour vous tel qu'il a été pour eux; & s'il exerce sur vous des jugemens si rigoureux, c'est afin que sa justice étant satisfaite, vous ne trouviez plus en lui dans le moment de l'éternité que de la miséricorde & de la clémence. Je suis,

MADAME, Votre, &c.

Lettre pour demander pardon d'une faute commise.

MONSIEUR,

SI la confession de ma faute peut en mériter la grace, j'ose l'espérer de votre bonté plûtôt que de mon intention. Il est vrai, Monsieur, que je ne vous ai pas rendu le respect que je devois, en l'action qui se passa hier au soir: mais ayant été surpris par la colère, sans avoir eu le loisir de penser au lieu où j'étois; vous pouvez juger de ma foiblesse, après l'avoir condamnée moi-même. Vous sçavez que nos premiers mouvemens

ſont ſi précipités dans leur violence, qu'ils ne prennent loi que d'eux-mêmes au mépris de la raiſon. Ce qui vous doit faire conſidérer, qu'en la faute que j'ai commiſe, la nature y a plus contribué que ma volonté ; & que ſi je n'ai pû l'éviter, j'ai ſçû au moins m'en repentir. C'eſt de quoi je vous aſſure, afin que les très-humbles prieres que je vous fais de me pardonner, vous ſoient agréables. Je ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Lettre ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

J'Ai trop bonne opinion de votre piété, pour douter de la grace que je vous demande touchant la faute que j'ai commiſe à votre égard. Mon repentir vous doit ſervir de ſatisfaction, comme il me ſert déja de pénitence ; vous faiſant reſſouvenir de la paſſion que j'ai toujours eûë pour votre ſervice, & de la profeſſion que j'ai faite d'être toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de reproche à un ami sur sa froideur.

MONSIEUR,

SI je ne vous estimois pas extrêmement, je ne me plaindrois point de votre silence, ni de la froideur que vous m'avez témoignée à notre derniere entrevûë. Ce n'est pas que je vous veüille forcer à m'aimer ; mais je serois ravi que vous reconnussiez l'affection que je vous ai voüée, pour vous obliger à me faire justice en m'honorant d'une réciproque amitié. Je vous laisse à regret la liberté d'en user comme il vous plaira, ayant fait serment d'être toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

*Lettre de Monsieur *** à Monsieur *** pour le prier de trouver un parti à sa fille.*

MONSIEUR,

VOici une occasion où j'ai besoin de toute votre amitié. Il s'agit de l'établissement de ma fille ; vous la connoissez aussi-bien que moi, ainsi je ne vous dis rien d'elle : je m'en rapporterai entiérement à vous pour le choix d'un parti ; vous sçavez ce qu'il lui faut, tant

pour

pour le caractere que pour la naissance & la fortune. Je suis très-persuadé, Monsieur, que rien ne manquera à son bonheur, si vous vous en mêlés. Je ne pourrai jamais vous donner des témoignages proportionnés à la satisfaction que vous me causerez : mais votre amitié y suppléera, en attendant que je puisse vous convaincre par quelques services, de l'inviolable attachement avec lequel je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

JE puis vous assurer que vous me rendez bien justice, par la commission dont vous m'honorez. Je suis engagé à m'en acquitter par des motifs trop pressans pour y rien négliger. Tout ce qui m'embarasse, c'est de trouver une personne dont le mérite puisse égaler celui de Mademoiselle votre fille. Je vous dirai cependant que je ne connois aujourd'hui que Monsieur de S... qui puisse lui convenir : Vous connoissez sa naissance ; sa probité est annoncée sur sa phisionomie, qui est la plus heureuse du monde. Il a un caractere tout propre à faire le bonheur d'une aussi aimable personne

que Mademoiselle votre fille ; & cela joint à une fortune brillante que son pere lui a laissée, me paroit fort convenable. Je vous assure Monsieur, que ce seroit une satisfaction bien grande pour moi, si je pouvois contribuer à l'union de ces deux personnes, dont le bonheur ne peut manquer d'être durable & réciproque. Soyez-en persuadé, je vous en conjure, aussi bien que de l'amitié parfaite avec laquelle je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Protestation d'amitié.

MONSIEUR,

NE vous étonnés pas je si vous importune souvent de mes Lettres, je n'ai point de plus grand plaisir au monde, que quand je mets la main à la plume, pour vous assurer de l'estime que je fais de votre amitié. Il est vrai que ce ne sont toujours que des paroles; mais comme mon cœur me les dicte, je me satisfais en m'acquittant comme je puis de ce que je vous dois. Si les occasions de vous rendre service, s'offroient aussi souvent que celles de vous écrire, je vous témoignerois par actions, plûtôt que par mes discours; que je suis véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Lettre sur le même sujet.

MONSIEUR,

L'Inclination que j'ai à vous estimer, ne me permet pas de laisser échapper un seul moment, sans vous assurer de cette vérité. Ce n'est pas que je ne sois dans une continuelle impatience de trouver les occasions de vous en donner d'autres preuves : mais comme elles ne dépendent pas de ma volonté, je me satisfais en vous faisant connoître que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

ENcore que je n'aie jamais douté de votre amitié, je l'estime tellement que j'avouë que vous me comblés également & d'honneur & de plaisir, toutes les fois que vous prenez la peine de m'en donner de nouvelles assurances par vos Lettres. Le commerce de cette sorte d'entretien m'est si agréable, que si je n'apréhendois de vous être importun, je vous écrirois par toutes les voyes qui se présenteroient, sans en laisser échaper une seule,

puiſque c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte en notre abſence, étant bien aiſe d'ailleurs de vous aſſurer que je ſerai éternellement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Recommandation à un ami pour un autre.

MONSIEUR,

VOtre mérite & votre condition vous rendent ſi conſidérable & ſi néceſſaire, que vos amis ſont toujours en état de vous importuner. C'eſt ce que je fais aujourd'hui pour ce Gentilhomme, porteur de la préſente, vous ſuppliant de l'appuyer de votre crédit dans une affaire qui le touche, & dont il vous entretiendra. Je mettrai au nombre des obligations que je vous ai, celle qu'il vous aura, pour vous témoigner en particulier le reſſentiment qui m'en demeurera, & augmenter, s'il ſe peut, le reſpectueux attachement avec lequel je ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

CE Gentilhomme en faveur duquel vous avez pris la peine de m'écrire, vous dira de bouche de quelle maniere j'en ai usé. Si vous me jugez capable de vous rendre quelque autre service, où je puisse trouver plus de satisfaction, en y trouvant plus de difficulté, il ne tiendra qu'à vous de m'en donner l'emploi, étant bien aise de vous témoigner en tout tems que je suis véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Réponse sur le même sujet.

MONSIEUR,

JE m'estime heureux d'avoir rencontré une petite occasion de vous servir, en faisant réussir à l'avantage de votre ami, l'affaire dont vous m'avez écrit : j'y ai employé également tous mes soins & toute mon industrie, sans perdre un moment de tems, afin de vous témoigner jusqu'à quel point j'estime l'honneur de vos commandemens, & que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

*Lettre de Félication à Monsieur *** sur le gain de son Procès.*

MONSIEUR,

PErmettez-moi, s'il vous plaît, de vous féliciter sur le gain de votre procès. Je vous assure que vous ne sçauriez en avoir plus de joye que moi : mais je me flate & je compte que votre bonheur ne vous fera point oublier vos amis. Pour moi, Monsieur, vous me trouverez dans quelque tems que ce soit, prêt à tout ce que vous m'ordonnerez, & à tout ce qui pourra vous convaincre de la sincérité avec laquelle je serai toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

JE vous remercie, Monsieur, de la part que vous prenez en ce qui me regarde. Je vous assure que rien n'est plus agréable que de se voir délivré de la crainte de perdre son bien. Je souhaite que vous ne soyez jamais dans cette peine, afin que rien ne trouble votre tranquilité. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

*Lettre de Consolation à Monsieur *** sur la perte de son Procès.*

MONSIEUR,

COmme je ne puis souffrir que l'on vous fasse aucun tort de quelque façon que ce soit, je regarde comme une injustice tout ce qui ne vous est point favorable. Jugez donc, Monsieur, combien je suis sensible à la perte que vous venez de faire de votre Procès, puisqu'il n'y a personne au monde qui prenne plus de part que moi dans tout ce qui vous appartient, étant avec tout le zéle possible,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

JE vous assure que je ne me serois jamais engagé dans le Procès que je viens de perdre, si l'on m'avoit bien expliqué l'affaire avant que de l'entreprendre. Mais les réfléxions sur le passé ne nous guérissent point pour l'avenir, je me trouve assez dédommagé par l'intérêt que vous prenez à mon sort. Je vou-

drois de tout mon cœur trouver l'occasion de vous en marquer ma reconnoissance, & de vous convaincre de l'attachement inviolable avec lequel je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*Lettre de plainte & de reproche à Monsieur *** sur sa mauvaise conduite.*

JE vous assure, Monsieur, que vous m'avez bien trompé. Je croiois avoir mis un homme sage auprès de Monsieur le Marquis ***. Cependant il se plaint de votre négligence. En vérité, l'état d'où je vous ai tiré, devroit bien vous donner de la docilité & une conduite plus reglée. La fierté vous convient moins qu'à personne. Pensez-y sérieusement; & comptez que vos malheurs ne me toucheront nullement, si vous vous les attirez. Faites ensorte que je n'entende plus les mêmes plaintes, si vous voulez que je m'intéresse pour vous, & que je sois toujours Votre, &c.

Lettre pour se plaindre d'une trop longue absence.

MONSIEUR,

ENcore que les vraies amitiés soient à l'épreuve de l'absence, la vôtre est

de ſi longue durée, que j'appréhende qu'en m'oubliant peu à peu, vous ne ceſſiez tout à fait de m'aïmer. Je vous parle hardiment, parce que je crains beaucoup, & vous devez pardonner à ma franchiſe & à ma crainte, puiſqu'elles procédent également & de l'affection que j'ai pour vous, & de l'eſtime que j'ai fait de votre amitié. Revenez donc promptement, ſi vous déſirez m'ôter de peine & d'inquiétude. Je ſuis véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Réponſe aux Lettres qui ſe plaignent d'une longue abſence.

MONSIEUR,

SI je croyois que mon éloignement intéreſsât votre repos, ou que ma préſence fût néceſſaire pour votre ſervice, j'aurois bientôt changé le ſéjour des champs en celui de la Ville; mais comme je me juge inutile en tout lieux, je donne la liberté à mon humeur de chercher ſes divertiſſemens dans la ſolitude où elle ſe plait, & dont vos commandemens me retireront quand vous voudrez, pour vous témoigner combien je ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Recommandation pour un voyageur.

MONSIEUR,

JE vous recommande un Cavalier de mes amis qui étoit fort embaraſſé. Il va à Vienne, & il n'y connoît perſonne. Je ne puis mieux faire que de vous l'adreſſer : je crois que vous ſerez contens l'un & l'autre ; car Monſieur .... eſt un homme à qui il ne manque rien pour l'agrément de la ſociété, & vous êtes bien capable de lui faire paroli : d'ailleurs vous n'êtes jamais plus ſatisfait que lorſque vous trouvez occaſion de faire plaiſir aux perſonnes de mérite. C'eſt ce qui me fait agir avec tant de liberté avec vous. Je vous prie inſtamment de m'employer à quelque choſe, afin que je puiſſe prendre ma revanche, & vous faire connoître que je ſuis avec toute l'amitié poſſible,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

JE vous ſuis ſenſiblement obligé, Monſieur, de la connoiſſance que vous m'avez procurée. Je la cultiverai, je

vous assure, avec toute l'attention possible. Vous avez trouvé moyen de me mettre toujours en reste, en me demandant de pareils plaisirs. Continuez, Monsieur, je vous en conjure, il y va même de mon intérêt : mais donnez-moi des occasions où je puisse me faire plus de mérite de mon amitié pour vous, & où ma satisfaction ait moins de part ; car il est impossible qu'elle n'agisse point, quand il est question de vous faire plaisir, & de vous témoigner la vive reconnoissance avec laquelle je suis,

Monsieur, Votre, &c.

Lettre pour se justifier d'un faux rapport.

Monsieur,

Il a été fort aisé de m'accuser d'avoir médit de vous ; mais je défie tout le monde ensemble de me convaincre. Je ne sçaurois avoir parlé que quelqu'un ne m'ait entendu; qu'on me représente donc mes témoins, & je m'engage à prouver leur imposture. Je ne mets rien en avant que je n'exécute : faites-moi seulement connoître ces faiseurs de rapports, & je vous ferai voir leur malice, vous suppliant de croire que je perdrois plûtôt toute chose au monde, que le respect que je vous

dois, & qu'ainsi je ne vous donnerai jamais sujet de vous plaindre de moi, faisant profession d'être véritablement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Lettre sur le même sujet.

MONSIEUR,

JE ne veux point me justifier de parole touchant la calomnie qu'on a avancée contre moi, je vous ferai voir en effet mon innocence aussi claire que la malice de ceux qui l'ont voulu ternir, est noire & pernicieuse. Si je les connoissois, j'en aurois déja tiré raison pour vous la faire, désirant me mettre hors d'inquiétude, & vous, Monsieur, hors de soupçon. Je ne m'oublierai jamais jusqu'au point de perdre le respect que je vous dois. Que si quelqu'un a la hardiesse de m'en accuser, je suis près à le convaincre du contraire. Je vous supplie de croire que je suis toujours le même que j'ai été, c'est-à-dire,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

IL est vrai qu'on m'a rapporté que vous aviez médit de moi ; mais comme je ne vous en ai jamais donné sujet, & que d'ailleurs votre discrétion m'est fort connuë, je n'ai nullement été tenté de le croire. Il n'étoit donc pas besoin de vous justifier d'une chose dont je ne vous ai jamais crû coupable. L'estime où vous êtes en tout lieux, sert de preuve pour condamner ceux qui vous ont accusé ; ainsi dormez en repos, puisque je me trouve hors d'intérêt, & assûrez-vous que je suis toujours,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre à un ami malade.

MONSIEUR,

JE ne vous dirai pas jusqu'à quel point les tristes nouvelles de votre maladie m'ont été sensibles. Il me suffit de vous faire ressouvenir qu'ayant l'honneur d'être au nombre de vos meilleurs amis, le récit de votre mal ne m'a pû être que fort contagieux, & que j'en souffre une par-

tie. Je souhaiterois pour me contenter, d'être auprès de vous : mais le malheur veut que je me trouve arrêté en cette Ville par des affaires que je ne puis abandonner. Tous ces obstacles cependant, n'empêcheront point que je ne m'acquitte de ce que je vous dois, si vous me jugez utile à vous rendre quelque service. C'est de quoi je vous assure, & que je serai toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

SI j'eusse plûtôt recouvré ma santé, je vous aurois plûtôt remercié du ressentiment que vous m'avez témoigné avoir de ma maladie : mais comme elle a été fort longue, j'ai été contraint de retarder à vous rendre ce devoir de remerciment jusqu'à ce jour que je m'en acquitte. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçai combien vous êtes sensible à ce qui touche vos amis, c'est ce qui fait aussi que vous en avez sans nombre. Mais je vous puis assurer que de tous ensemble je suis,

MONSIEUR, Le plus, &c.

*Lettre de Monsieur *** à un de ses amis. Il le prie de lui faire le portrait d'une Demoiselle qu'on lui propose en mariage.*

JE m'apperçois, Monsieur, que je m'ennuie d'être seul. On me parle de Mademoiselle ***; si l'on dit vrai, c'est une très-bonne affaire. Comme vous la connoissez parfaitement, je ne sçaurois mieux faire que de m'en rapporter à vous pour m'en faire un portrait fidéle. Je vous demande un peu de promptitude; car mes sentimens sont difficiles à retenir sur ce chapitre, de même que lorsqu'il s'agit de vous convaincre de l'attachement parfait avec lequel je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

POur répondre à l'impatience dans laquelle vous me paroissez être, je vous dirai qu'il est fort difficile de résister à Mademoiselle *** dont voici le portrait. Sa taille est médiocre, mais bien prise; son air libre; ses traits bien proportionnez; ses yeux sont vifs & noir; ses sourcils bien relevez; elle a le nez bien fait;

la bouche gracieuse & bien bordée; les dents bien rangées & extrêmement blanches; la gorge bien dessignée; & tout cela est accompagné d'un embonpoint parfait. Elle a de la vivacité, de la modestie & de la politesse, autant qu'il en faut pour plaire. Enfin il n'y a point de cœur libre qui puisse tenir contr'elle. Je ne doute point, Monsieur, que la curiosité ne vous porte sur les aîles de l'amour dans ce Pays-ci. Je vous promets une entrevûë dès que vous y serez arrivé; j'en ai, je vous assure, autant d'impatience que vous, pour avoir l'honneur de vous assurer de vive voix que je suis avec toute la sincérité possible,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre pour demander protection à un Prince étranger.

MONSEIGNEUR,

ENcore que je n'aye pas l'honneur d'être connu de V. A. S. l'estime que tout le monde fait de votre générosité, m'a donné la hardiesse de vous supplier très-humblement de me donner protection sur les terres de votre obéïssance. Je ne suis point coupable d'un crime qui me fasse rougir; & si j'ai violé les loix de mon

mon Prince, ce n'a été que pour obéïr à celle que l'honneur m'avoit prescrites auparavant. Ce qui me fait espérer de la bonté de V. A. S. toute sorte d'assistance, puisque la seule profession que je fais de Soldat, m'a rendu criminel. Elle augmentera par cette action le nombre de ses créatures, me voüant à son service, pour lui donner des marques du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble, très-obéïssant & très-obligé Serviteur.

Lettre d'offre de service à une Demoiselle.

MADEMOISELLE,

L'Inclination que j'ai à vous estimer plus que toutes les personnes du monde m'oblige aujourd'hui à vous faire offre de mes très-humbles services, & à vous assurer en même tems, s'ils vous sont agréables, que je ne changerai jamais la résolution que j'ai prise d'être toute ma vie,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

H

Autre Lettre sur le même sujet.

MADEMOISELLE,

IL faut de néceſſité pour mon repos, que je vous déclare le deſſein que j'ai de vous aimer & de vous ſervir. Votre mérite m'y oblige, mon inclination m'y contraint ; je ne ſuis en peine que de ſçavoir votre volonté, pour me déterminer une derniere fois à faire profeſſion publique de la qualité,

MADEMOISELLE, De votre, &c.

Réponſe pour les Dames aux Lettres d'offre de ſervice.

MONSIEUR,

JE vous ſuis infiniment obligée de la bonne volonté que vous me témoignez : mais je n'ai point d'autre liberté que celle de vous en remercier très-humblement comme je fais, après vous avoir aſſuré que j'en conſerverai le ſouvenir pour reconnoiſſance, & que je ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre réponse sur le même sujet.

MONSIEUR,

JE ne vous fais pas des excuses de ce que je ne vous répons point sur le sujet de votre Lettre, parce que mes volontés dépendent si absolument de celles de mes parens, que c'est à eux à vous apprendre ce que vous désirez sçavoir de moi. La bonne volonté pourtant que vous me témoignez, m'oblige à vous assurer en reconnoissance que je serai toute ma vie,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre pour demander Réponse à une Demoiselle.

MADEMOISELLE,

SI vous sçaviez avec quelle impatience j'attens votre réponse à la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire; je veux croire que vous seriez assez charitable pour mettre mon esprit en repos. Mais comme c'est une grace que je ne puis espérer que de votre seule bonté; plûtôt que de la passion que j'ai pour votre service, ne sçachant pas encore si elle

vous est agréable, j'ai recours aux très-humbles prieres que je vous en fais, en qualité,

MADEMOISELLE, De votre, &c.

Autre Lettre sur le même sujet.

MADEMOISELLE,

LA résolution que j'ai prise de vous servir toute ma vie, est trop importante à mon repos, pour ne vous supplier pas encore une fois, de me dire si elle vous est agréable. J'espére cette faveur de votre bonté, comme vous devez attendre de mes devoirs tous les respects qu'on peut rendre à votre mérite. Je ne vous importunerai jamais d'autre chose, ne pouvant être content si je ne suis,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

Réponse à ces Lettres pour les Demoiselles.

MONSIEUR,

JE vous suis obligée des deux Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Mais je vous dirai pour réponse, que vous n'en devez point attendre d'autre de moi, n'ayant de liberté que celle

que je prens de vous en aſſurer. Ce n'eſt pas que je ne reconnoiſſe l'honneur que vous me faites ; mais pour être beaucoup ſenſible, je n'en ſuis pas plus puiſſante, en la qualité que je porte de fille. Je ſuis, &c.

Lettre à une Demoiſelle ſur ſon abſence.

MADEMOISELLE,

JE crois que vous ne douterez pas du regret que votre abſence me cauſe, après les preuves que je vous ai données de mon amour. Il vous ſeroit bien mal aiſé d'ajouter foi à l'un ſans vous convaincre de l'autre ; & c'eſt ce qui me conſole aujourd'hui en quelque ſorte, étant hors d'eſpérance de recevoir d'autre ſoulagement. Si j'oſois vous ſupplier de revenir bientôt, je le ferois comme un malade fait à ſon médecin. Il me ſuffit toutefois de vous faire connoître juſqu'à quel point votre préſence eſt néceſſaire à mon repos, en vous aſſurant de nouveau que je ſerai toute ma vie,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

Autre Lettre sur le même sujet.

MADEMOISELLE,

SI vous sçaviez jusqu'à quel point votre absence m'est sensible, vous auriez bien de la peine à vous défendre des atteintes de la pitié, quelque cruelle que vous soyez. Je souffre des maux dont le récit feroit compassion à mes ennemis ; & à peine puis-je croire, connoissant votre humeur, que vous y pensiez seulement bien loin d'en être touchés. Mais, puisque vous n'êtes au monde que pour y être admirée, & moi pour y endurer toutes sortes de maux, la patience sera mon remede, avec la considération de la qualité que je porte,

MADEMOISELLE, De votre, &c.

Autre Lettre sur l'absence.

MADEMOISELLE,

JE mene une si triste vie depuis le jour de votre départ, que si j'en faisois le récit aux ames les plus insensibles, il est croyable qu'elles en auroient compassion. Je ne désire pas cependant vous en don-

ner, en vous montrant une partie des peine que j'endure ; il me suffit de vous les faire connoître, afin que vous ne doutiez plus de mon amour, & moins encore de ma constance. Je vous dirai donc qu'après avoir perdu & l'appetit & le repos, je passe également les jours entiers sans manger, & les nuits sans dormir ; & comme mon visage trahit toujours le secret de mes peines, mon malheur veut pour leur accroissement, que je donne de la pitié à ceux qui ne peuvent pas les soulager. J'ai beau chercher du divertissement dans l'entretien de mes amis, je ne le trouve jamais que dans la solitude, où mes pensées aussi ingénieuses que vous à m'affliger continuellement, ne me parlent que de votre cruauté, & du peu d'apparence qu'il y a que vous changiez d'humeur à mon égard. Jugez maintenant si je ne suis pas un des plus misérables Amans qui soit au monde : la seule consolation qui me reste dans mes ennuis, c'est d'être assuré que je souffre tous ces maux pour le plus digne objet qui soit au monde, & que je perdrois mille vies dans la passion que j'ai de le servir comme étant,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

Réponse pour les Dames aux Lettres sur l'absence.

MONSIEUR,

LEs maux d'amour sont si aisez à guérir que je n'en console jamais personne. Si vous en êtes atteint, ma longue absence dont vous vous plaignez, en sera bientôt le remede. S'il arrive au contraire qu'elle ne produise pas cet effet si ordinaire, ce sera toujours à votre avantage, me faisant connoître par votre constance, la vérité de votre amour. Je vous puis assurer cependant que je n'en aurai jamais que pour ma liberté, sans changer la résolution que j'ai prise dès les premier momens de notre connoissance, d'être,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Réponse sur le même sujet.

MONSIEUR,

VOus pouvez sçavoir que je ne suis point d'humeur à ajouter foi aux plaintes des Amans; parce qu'ils meurent tant de fois le jour, de parole & en apparence:

apparence sans être malades, que le récit de leurs peines passe maintenant pour fable. Si j'ai de la pitié, ce ne sera jamais des maux dont vous vous plaignez. Il faut que vous en souffriez d'autres qui vous soient plus sensibles, & que je connoisse mieux. C'est de quoi je vous assure. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Autre Réponse sur le même sujet.

MONSIEUR,

JE crois que vous souffrez moins de peine que vous n'en avez eû à décrire celle que mon absence vous cause. Je n'ai point une beauté à faire des malheureux ni des affligez. De sorte que si vous continuez à me faire des plaintes, je vous en ferai à la fin des reproches, connoissant votre feinte plûtôt que votre amour. Treve donc, s'il vous plaît, de ces discours qui ne parlent que de regrets, de soupirs ou de larmes ; c'est un langage qui choque extrêmement mon humeur, je vous parle franchement en qualité,

MONSIEUR, De votre, &c.

Protestation d'amour.

MADEMOISELLE,

IL faut enfin que je vous dise, mais de cœur plûtôt que de bouche, que de toutes les personnes du monde vous êtes la seule que j'aime uniquement, & que j'aimerai toute ma vie. Ce ne sont point des discours de civilité, mon ame vous exprime tous ses sentimens de la même maniere que mon esprit les a conçûs, sans avoir eû d'autre objet que celui de votre mérite. Si vous doutez de ces vérités, servez-vous du pouvoir absolu que vous avez acquis sur moi, pour en tirer toutes sortes de preuves : mon honneur & ma vie sont en votre disposition, je hazarderai l'un & l'autre quand vous voudrez, ou pour votre service, ou pour votre contentement, puisqu'il faut de nécessité pour mon repos, que je sois éternellement,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

LEs Amans d'aujourd'hui sont accoûtumez à prêcher leur amour & leur

constance en tous lieux. C'est po
vous avez beau m'assurer que vous
mez uniquement, je me défie toujo
fort de ces discours, que j'ai de la p
à les écouter seulement, bien loin d'y
ajoûter foi; il me suffit que vous m'honoriez autant que je vous estime. Je suis, &c.

Autre Réponse sur le même sujet.

MONSIEUR,

VOus êtes trop éloquent pour être amoureux; une passion extrême, comme celle que vous feignez avoir pour moi, ne s'exprime jamais qu'en de foibles termes. Ce qui me persuade que vous avez emploié plus de tems à composer la belle Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que vous n'en avez passé dans les souffrances de l'amour, dont vous dites que vous êtes atteint. quoiqu'il en soit, votre dissimulation ne m'est pas si désagréable, que je ne vous soit obligée de la peine que vous avez prise de me la représenter. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de Plainte sur le mépris.

MADEMOISELLE,

IL faut que j'avoue que je suis bien malheureux de n'avoir jamais pû mériter en trois ans de service, soutenu d'un zéle parfait & d'un attachement inviolable, que vous m'ayez témoigné la moindre satisfaction. Quoiqu'une telle récompense d'une personne de votre mérite soit d'un prix inestimable, j'osois me flatter qu'un dévouëment pareil au mien autorisoit ma prétention. Vous en userèz toutefois comme il vous plaira ; puisque je sçai aimer, il faut que j'apprenne à souffrir, n'y ayant point d'autre parti à prendre pour moi, étant si sincérement,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

VOus avez beau me faire passer en tous lieux pour la plus cruelle & la plus dédaigneuse du monde ; lorsque vous tenez ces discours, ceux qui connoissent mon humeur, connoîtront que vous êtes en colere ; car à moins de cela, ils ne sçauroient vous excuser, ni moi

vous faire grace. Si mes actions eussent valu la peine d'être étudiées, depuis le tems que j'ai l'honneur de votre conversation, vous auriez bien meilleure opinion de moi que vous n'avez; mais mon malheur veut que vous me traitiez de la sorte, sans vous souvenir que je suis toujours,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre pour se plaindre d'une inconstance.

MADEMOISELLE,

JE n'eusse jamais crû qu'après tant de protestations de fidélité, vous eussiez perdu jusques à la mémoire de les avoir faites. Votre inconstance m'a touché, & d'autant plus que je ne l'ai jamais prévûe. Mais il faut suivre de bonne grace les loix du Souverain; en me disant que c'est votre humeur, vous m'imposez silence. Vivez donc contente en votre nouvelle conquête, & sçachez que de tous les serviteurs que votre legereté vous acquerra, vous n'en trouverez jamais un seul qui soit autant que j'ai été, & que je suis,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

.tre pour demander le portrait d'une Maîtresse.

MADEMOISELLE,

JE crois que vous aurez agréable la très-humble priere que je vous fais, de me donner votre portrait, sçachant que j'estime l'original plus que toutes les choses du monde. Vous soulagerez donc quand il vous plaira, mon impatience en l'attente de cette faveur, vous assurant que je la mettrai au rang des plus grandes fortunes qui me pourroient arriver en qualité,

MADEMOISELLE, De votre, &c.

Réponse à la demande d'un portrait.

MONSIEUR,

LA priere que vous me faites de vous donner mon portrait, est si obligeantes, que n'étant pas fâchée, que vous ayez souvent devant les yeux l'image d'une personne qui vous honore extrémement, vous me ferez la grace de le recevoir & d'être persuadé que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de raillerie.

NE me faites pas tant de peur de vôtre Monsieur le Capitaine ; je pense que je pourrai faire ma paix avec lui. Je n'ai qu'à lui dire qu'il se sert mieux d'une épée que d'une plume. Le Sonnet qu'il me montra, est plus méchant que celui du Misanthrope de Moliere. Aussi répondis-je à un de mes amis, comme parle Aceste : je dis que je croyois Monsieur le Capitaine honnête homme, & mauvais Poëte. Mais ne suffira-t-il pas pour le satisfaire, que je lui nomme plusieurs Héros qui n'ont jamais fait de vers, & que je publie les belles actions qu'il dit qu'il a faites ? Vous jugez bien que c'est de lui que je les ai apprises ; je ne sçai s'il vous les aura racontées de la même façon. Vous m'en direz quelque chose à mon retour. Je ne pourrai cependant partir que le mois prochain, & même je n'aurois quitté la campagne qu'à la fin de l'Automne, si vous ne me rappelliez à Paris ; mais dès que vous ordonnez, il n'y a ni belle saison, ni mauvais tems qui me puisse empêcher de vous obéir, puisque je suis, mon cher Monsieur, de tout mon cœur, Votre, &c.

Lettre enjouée d'une femme à son mari, en forme de réponse à celle qu'il lui avoit écrite.

JE suis ravie de ce qu'on vous fait tant d'accueil, pourvû qu'il ne vous retienne pas où vous êtes. Pour ma santé qui vous incommode, à force d'y boire avec vos amis, je n'en suis pas trop fâchée ; il vaut mieux que ce soit à cause que vous la bûvez trop souvent, qu'à cause que vous vous ennuyez de la voir trop durer. Quand vous ne perdrez la raison pour moi que de cette façon, je ne vous appellerai jamais déraisonnable. Vous l'êtes un peu, ce me semble, quand vous ajoutez foi à l'empoisonnement du jaloux de notre quartier : sa femme n'est pas assez hardie pour cela. Je vous remercie de la bonté que vous avez de vouloir prendre la poste pour me voir plutôt ; à six jours près, ce n'est pas la peine de vous fatiguer. Je finirois bien ma lettre à votre imitation, en vous appellant le plus aimable des maris ; pour l'autre louange que vous me donnez de la plus fidelle de toutes les femmes, j'ai peur que je ne puisse pas vous la rendre ; la grande chere & la liberté du voyage, pourroit bien endommager un peu la fidélité que vous me devez. Si je me l'imaginois, pourrois-je bien être toute à vous?

Lettre de trois Cavaliers à trois Demoiselles.

MESDEMOISELLES,

NOus sommes trois, vous êtes trois, jusqu'ici la partie est assez égal; mais voici ce qui la rend inégale. Nous vous aimons, & vous ne nous aimez point: nous ne laissons pas d'esperer; & c'est ainsi que nous fondons notre esperance. Pour plaire, il faut être bien faits, nous le sommes: jeunes, nous le sommes; & parce que vous êtes extrêmement aimables, nous vous aimerons de même. Ainsi Mesdemoiselles, vous ne pouvez pas en conscience vous dispenser de correspondre à notre amitié pour vous.

Lettre galante à une Demoiselle.

MOn devoir m'oblige, MADEMOISELLE, à vous découvrir une chose qu'il y a long-tems que je vous cache. Je vous aime, il y a justement aujourd'hui un mois: si vous le trouvez mauvais, j'en suis au désespoir. Mais rien n'est plus injuste que de voir une aussi charmante personne que vous sans l'aimer. L'amour est le revenu de la beauté; & qui voit la beauté sans amour, lui retient son revenu d'une maniere qui crie vengeance. La loi d'équité exige de votre part une reconnoissance qui couronne l'ardeur & la

sincérité de l'amour avec lequel je suis,

MADEMOISELLE, Votre, &c.

Lettre d'un riche Partisan à sa Maîtresse.

J'Ai aimé bien des fois en ma vie, Madame, mais je n'ai rien aimé tant que vous. Ce qui me le fait croire, c'est que je n'ai donné jusqu'à present à chacune de mes Maîtresses, que cent pistoles pour leurs menus plaisirs; & pour les vôtres, j'irai jusqu'à mille. Faites réflexion là-dessus, je vous en conjure, & songez que l'argent est plus rare qu'il n'a jamais été. Quoiqu'il en soit, rien ne m'empêchera de vous donner des marques de l'amitié que j'ai pour vous, puisque je suis,

MADAME, Votre, &c.

Réponse de la Maîtresse.

JE m'étois déja apperçûe dans les conversations que j'ai eûes avec vous, que vous aviez beaucoup d'esprit; mais je ne sçavois pas que vous écrivissiez si galamment. Je n'ai rien vû de si joli que votre Billet, & je serai ravie d'en recevoir souvent de semblables; & cependant j'aurai bien de la joie de vous entretenir à la premiere occasion. Je suis toujours,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre d'une Dame veuve, pour faire sçavoir la mort de son mari.

MONSIEUR,

CEtte Lettre toute funeste, ne vous parlera que de mort, en vous annonçant celle de mon mari. Pardonnez-moi si je ne vous en dis pas davantage, la plume me tombe des mains, mes larmes effacent ce que j'écris, & je suis la plus affligée personne du monde.

Lettre de consolation d'un mari à sa femme, sur la mort de leur fils aîné.

MA FEMME.

C'Est avec un extrême regret qu'il faut que je trouble aujourd'hui votre repos, par des nouvelles qui d'abord pourroient porter votre constance jusqu'à l'extrémité, si elle n'étoit appuyée de votre résignation à la volonté de Dieu. Mais comme vous êtes toujours disposée à suivre les loix de sa providence, c'est ce qui m'a déterminé à vous écrire, pour vous faire sçavoir que la mort a enlevé de ce monde notre fils aîné. Cet accident, quelque étrange qu'il soit, ne vous doit pas surprendre jusques au point de vous faire murmurer contre elle. Il faut qu'à mon exemple votre raison y résiste, & qu'après avoir répandu les larmes que cette

de mere tirera de votre sein, vous ez en les essuyant, la main toute-ssante qui a fait le coup, afin qu'elle ne redouble pas ses atteintes, en vous privant encore de la consolation qui nous reste. Ne croyez pas que je demeure insensible à ce malheur, il m'a touché vivement, & d'autant plus que je me suis vû contraint de le partager avec vous. Mais puisque Dieu nous a destinez à cette affliction, nous devons témoigner par la modération de nos plaintes, qu'il n'y a point d'excès en son châtiment, & que nous sommes trop heureux encore au milieu de notre infortune, de nous pouvoir consoler dans les enfans qui nous restent, de celui que nous avons perdu. Je vous laisse la pensée de toutes ces considérations, après vous avoir assuré que je suis toujours,

MA FEMME, Votre très-fidéle Mari.

Lettre de consolation à Madame... sur la mort de son mari.

MADAME,

JE ressens mille fois plus vivement que je ne puis vous l'exprimer, le coup fatal dont vous avez été frappée : votre douleur est si juste, qu'il n'y a personne qui la puisse condamner. Vous avez per-

ou un époux qui vous chérissoit d'une affection égale à celle que vous aviez pour lui : vous l'avez perdu d'une maniere qui doit, ce me semble, augmenter votre chagrin, puisque c'est après une longue absence. Mais, Madame, votre consolation doit être bien grande d'avoir appris les sentimens dans lesquels il est mort, & de quelle maniere il a rempli le peu de tems que Dieu lui a accordé entre sa blessure & la fin de sa vie : vous avez été après lui l'unique objet qui l'ait occupé dans ses derniers momens. Si vous pouviez, Madame, vous consoler du côté de la gloire ; il en a acquis une immortelle par son courage héroïque, & par les services signalez qu'il a rendus à son Prince & à sa Patrie. L'éloge que le Roi a fait de ses vertus, nous a fait voir à quel point il l'estimoit, & quelle fortune il en devoit attendre : mais le Seigneur a pris soin de lui en donner une plus éclatante : & qui n'a rien à craindre de la vicissitude à laquelle le monde est sujet. Unissons nos douleurs, puisque je n'ai pas moins perdu que vous : les services que j'en ai reçûs, me rendront éternellement attaché à sa mémoire, & à ce qu'il chérissoit le plus. Je suis,

MADAME, Votre, &c.

vous restent : comme ils sortent d'une même tige, il vous donneront dans la suite la même satisfaction. Accordez-moi celle de me croire parfaitement,

MADAME, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

LA part que vous prenez à ma douleur, l'adoucit en quelque façon. Les bonnes qualités que vous dites avoir remarquées en mon fils, me rendent sa perte encore plus sensible : il auroit été dans quelques années ma consolation, si le Seigneur me l'eût laissé, mais je ne suis pas née pour en avoir en ce monde ; les rudes épreuves que j'ai déja eûës, me font voir que je n'en dois chercher qu'en Dieu seul. C'en est pourtant une bien grande pour moi d'apprendre que dans un âge si tendre, mon fils soit mort dans des sentimens aussi chrétiens que vous me le marqués : c'est sans doute le fruit de vos leçons & de vos conseils ; il ne pouvoit manquer en suivant vos bons exemples. Que ne vous dois-je point, Monsieur, pour tous les soins que vous avez bien voulu prendre de lui ! Les bontés que vous lui avez témoignées, demeureront éternellement gravées dans mon cœur. Agréés ma parfaite reconnoissance.

noissance, en attendant que je puisse vous témoigner en effet que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de consolation à Monsieur le Comte de... sur la mort de sa Maîtresse.



MONSIEUR,

JE ne sçai de quels termes me servir pour vous exprimer mon affliction; elle est telle que je ne la puis comparer qu'à la vôtre qui est extrême; aussi ne pouvons-nous regretter médiocrement l'incomparable Mademoiselle .... Les grandes qualités qu'elles possédoit dans un dégré éminent, l'estime & la vénération que j'avois pour cette aimable personne, l'affection que j'ai pour vous, me rendent si sensible à cette perte, que mes larmes arrosent la Lettre par laquelle je voudrois vous donner quelque consolation. La mort vous l'a ravie dans le tems où vous alliez être unis pour toujours, & où vous vous flattiez de goûter toutes les douceur que vous promettoit la possession d'une personne si accomplie: votre destinée n'est pas moins cruelle que la sienne; mais comme votre piété est aussi grande que l'a été sa résignation, servez-vous-en, Monsieur, c'est en cette occasion qu'il faut qu'elle reprenne sur votre ame l'em-

pire qu'elle a toujours eû. Plus nous perdons, plus nous devons avoir de courage ; Dieu ne vous refusera pas les graces nécessaires pour supporter patiemment cette rude épreuve, lorsque vous vous soumettrez avec docilité à sa sainte providence. Je souhaiterois de tout mon cœur être auprès de vous pour partager l'amertume dont votre cœur est rempli, & vous protester que je suis entierement,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

SI j'étois en état de recevoir de la consolation, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, auroit sans doute adouci une partie de mes chagrins. Comme vous êtes la personne du monde que j'honore le plus, vous êtes celui pour les conseils duquel j'ai le plus de déférence ; mais la perte que j'ai faite est si grande & si récente, que j'espere que vous aurez assez de bonté pour m'excuser si je ne puis mettre sitôt vos bonnes leçons en pratique. Que je suis à plaindre, Monsieur, & que mon sort est malheureux ! à la veille de contracter une union si avantageuse, je perds ce qui après Dieu fai-

soit tout le bonheur de ma vie. Quel coup ! j'en suis dans un accablement si grand, que j'ai peine à trouver des paroles qui puissent vous marquer suffisamment ma douleur ; priez le Seigneur qu'il me donne des forces suffisantes pour n'y point succomber. Conservez-moi cette tendre affection qui vous fait prendre tant de part à mes peines, & croyez que mes chagrins, quelque grands qu'ils soient, n'altéreront jamais l'ardeur & l'attachement avec lequel je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de consolation à Monsieur de ... sur la mort de Monsieur ... son Protecteur.

MONSIEUR,

JE viens d'être informé par votre bon ami, Monsieur le Marquis de .... du triste état où vous réduit la mort de Monsieur de .... votre protecteur. Comme votre mérite m'a touché sensiblement, vous ne pouvez faire aucune perte que je n'y prenne beaucoup de part ; & puisque la mort vous a ravi un si bon protecteur, je puis à present vous dire qu'il n'y a personne qui ait tant d'envie de vous obliger que moi. Il y a long-tems que je souhaite d'avoir un veritable ami ; je crois

l'avoir trouvé en votre personne : ainsi je veux réparer le tort que la fortune vous a fait, en ne vous faisant point part de ses faveurs. Acceptés mes offres avec autant de franchise que je vous les fais, & croyez-moi,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

TOut ce que je pourrois vous dire pour marquer la grandeur de ma reconnoissance pour les bontés que vous me témoignez, seroit infiniment au-dessous de ce que je ressens dans mon cœur. La fortune, il est vrai, ne m'a pas fait part de ses faveurs, mais la Providence m'accable des siennes ; à peine ai-je perdu mon protecteur, qu'elle m'en suscite un autre, qui sans me connoître me veut donner le titre glorieux de son ami. C'est à cette sage Providence, Monsieur, que j'attribue l'amitié dont vous m'honorez, plutôt qu'à mon foible mérite ; j'en reçois les marques avec tout le respect que je vous dois. Quels remercimens ne dois-je point à Monsieur le Marquis d ... pour m'avoir procuré un second libérateur ! Votre générosité me rend confus, je ne

puis la reconnoître qu'en recevant avec beaucoup de soumission l'honneur que vous me faites, vous suppliant de me croire,

MONSIEUR,

Le plus obéïssant & le plus soumis de vos serviteurs.

Lettre de piété à une Dame.

Comment l'on doit prendre les soins nécessaires des choses temporelles, sans néanmoins s'y attacher.

MADAME,

JE ne puis vous dire autre chose sur ce que vous m'avez écrit, sinon qu'il est dans l'ordre de Dieu, qu'une personne chargée d'une famille, prenne les soins nécessaires pour la conservation des choses temporelles ; mais il n'est jamais permis de porter ces mêmes soins jusques au troubles, & à l'inquiétude. Dieu nous le défend expressément, & déclare que cette conduite est toute payenne, & ne convient nullement à des chrétiens qui doivent mettre leur confiance en lui, & regarder en tout la disposition de sa Providence. Il faut, Madame, se mêler des

affaires, & gouverner les biens périssables avec un grand détachement. S'il arrive des pertes après avoir fait dans les regles de la justice & de la prudence, ce que l'on doit pour les éviter, il faut demeurer en paix ; & souvent Dieu nous prive par une justice secrette des choses que nous possédons ici bas. Enfin, Madame, il faut voir les biens de ce monde sans en être touchés & tous prêts à en souffrir la privation sans peine & sans murmure. Je prie le Seigneur qu'il vous en dise davantage, & qu'il vous fasse bien comprendre qu'un cœur qui n'est pas vuide de l'affection des choses créées, n'est pas digne qu'il le remplisse de son amour. Je suis,

MADAME, Votre, &c.

Autre Lettre de piété de Monsieur *** à Monsieur ***.

Que les peines & les croix que Dieu nous envoye nous sont plus salutaires que celles que nous nous choisissons nous-mêmes.

MONSIEUR,

JE ne doute point que Dieu ne vous donne une année heureuse ; quand je dis une année heureuse, je n'entens pas

qu'elle soit remplie de prospérités temporelles, mais abondante en graces & en moyens d'avancer votre salut. Je crois aussi que vos embarras continuent, c'est une marque que Dieu ne se lasse point de vous faire miséricorde; il visite ceux qu'il afflige, & ce qu'il peut faire pour nous de mieux en ce monde, est de nous donner lieu de satisfaire à sa justice, & de réparer nos déreglemens passés, en nous conduisant par des voies dures, pénibles & contraires à nos inclinations. Je suis assuré que vous voulez l'appaiser & revenir à lui par la pénitence, & que le genre de suplice auquel il vous condamne ne seroit pas celui que vous prendriez; mais je n'hésite point à vous dire qu'il est le meilleur, & qu'il vous est plus utile que tout autre, puisqu'il entre si peu dans vos dispositions. Comme Dieu est le principe de la réconciliation des pécheurs, c'est à lui à leur en imposer les conditions, & à leur en ouvrir le chemin. Si nous suivions en cela notre propre raison, nous ne manquerions jamais de nous égarer, quelque dessein que nous eussions de le chercher. La raison des pécheurs est sans lumiere; ils ne sçavent ce qu'il leur faut; l'aveuglement est l'effet de leur peché; & la seule sureté qu'il puissent trouver, est de se laisser conduire au cours de la Providence.

de s'appliquer à la connoître, d'en respecter & d'en suivre tous les mouvemens. Un grand Saint a dit que Jesus-Christ nous avoit enseigné ce qui étoit de plus opposé aux sentimens de la nature, & par conséquent qu'il n'y avoit rien qui fût plus avantageux à notre salut, & que nous dussions désirer plus ardemment. Je souhaite, Monsieur, que Dieu grave si profondément dans votre cœur cette vérité si importante, que rien ne soit capable de l'effacer. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre à une Dame.

Avec quelles dispositions il faut recevoir les pertes qui arrivent en cette vie.

JE vous avouë, Madame, que l'état auquel vous me faites l'honneur de me mander que vous vous trouvez, est quelque chose d'étrange, & qu'il est tout-à-fait difficile que vous n'en ressentiez beaucoup de douleur; cependant vous êtes Chrétienne, & vous vivez dans la foi, & dans l'attente des biens à venir, il faut que vous vous mettiez au-dessus des choses présentes, & que vous portiez en paix & en patience la privation de celles qui ne

ne sont point éternelles. Il suffit pour vous consoler, que la foi vous ait appris, que ces sortes de pertes sont des gains effectifs, que les voies les plus courtes & les plus assurées pour retourner à Dieu, quand on a eu le malheur de s'en séparer, sont celles-là, & que rien ne vous peut marquer avec plus d'évidence l'application de sa miséricorde sur vous, que le soin qu'il prend de vous humilier lui-même, & de vous faire envisager toutes les extrémités d'un état auquel vous n'eussiez pas eu le courage de penser, quelque envie que vous ayez de faire pénitence. Celles que Dieu vous impose de son choix ne sont point suspectes, ni sujettes aux inconvéniens qui les rendent très-souvent inutiles, je veux dire cet amour-propre qui se rencontre par tout, & qui d'ordinaire corrompt la pureté & le mérite des actions les meilleures & les plus saintes. La pénitence qui n'est que la conformité de notre cœur à celui de Dieu, demande une totale abnégation de nous-mêmes; elle ne consiste pas seulement à pleurer, mais à pleurer ce que Dieu veut que nous pleurions; & si l'on y prend garde, nos inclinations naturelles n'ont guéres moins de part à nos pénitences, qu'elles en ont eu aux dereglemens de notre vie: on s'y recherche; on s'y re-

trouve ; on s'y propose de certaines consolations qui sont toutes humaines ; & c'est ce qui fait qu'il y en a si peu de véritables au discernement de Dieu, qui estime les choses par leur vérité & non par leur apparence, ni par les noms que les hommes leur donnent. Enfin, Madame, vous cherchez depuis longtems des moyens de plaire à Dieu, & de vous sanctifier, il vous en presente d'indubitables, c'est à vous d'en faire un saint usage, & à recevoir la disgrace qu'il vous envoye comme un calice de bénédiction, quelque amertume que vous y sentiez ; Si vous avez la pensée de la sevérité de sa justice, vous n'aurez par celle de vous plaindre, & vos peines vous paroîtront legeres toutes les fois que vous les mettrez auprès de vos pechés, & au moins elles ne sçauroient être longues, puisque l'éternité est proche, & qu'il arrive souvent que Dieu, comme un bon pere, essuie même dans le tems les larmes qu'il fait verser à ses Elus. Nous le prierons, Madame, qu'il vous donne toute la protection dont vous avez besoin, & qu'il regle tellement tous les mouvemens de votre cœur, qu'il ne lui en échappe pas un seul qui vous tire de cette entiere dépendance dans laquelle vous devez être à l'égard de ses volontés,

Faites-moi la grace de croire que l'on ne sçauroit être avec plus de vérité & de respect que je suis,

MADAME, Votre, &c.

Lettre à Monsieur ***.

Sur le peu de cas que l'on doit faire des fortunes de ce monde.

MONSIEUR,

J'Avois résolu de n'écrire à qui que ce soit de ma vie pour des prospérités temporelles, étant persuadé comme je le suis, que le monde n'a rien d'assez grand pour faire naître un seul désir, ni causer un instant de joye dans le cœur de ceux qui vivent dans la foi, & dans l'attente des choses éternelles. Cependant, Monsieur, quoique je n'aye point changé de sentiment, j'ai été contraint de changer de conduite, ayant appris la disposition de la divine Providence sur la personne de Monsieur votre fils, & je vous avoüe qu'il y a long-tems qu'il ne s'est rien passé qui m'ait touché d'une maniere plus sensible. Je vous le déclare d'autant plus volontiers que je suis assuré de m'être rencontré dans la plûpart de vos pensées, n'ayant eu en cela ni de vûë, ni de con-

ſidérations humaines, & n'y ayant rien regardé que ce que le détachement dans lequel Dieu veut que je ſois, ne m'a point défendu de voir & de reſſentir. J'ai toujours plaint ceux de mes amis que j'ai vû dans les engagemens du monde, j'en ai conſideré pour eux les biens & les fortunes comme des piéges : mais j'ai reconnu de tout tems dans Monſieur votre fils une vertu ſi ſolide, tant de ſageſſe & de modération, qu'il y a tout ſujet d'eſpérer que ce qui eſt aux autres un écueil preſque inévitable, aura pour lui des ſuites de bénédiction. Quelque part que j'y prenne, je ne lui en dirai rien, & je me contenterai de demander à Dieu qu'il lui donne tout le ſecours qui lui eſt néceſſaire. Pour vous, Monſieur, je vous ſupplie de croire que l'on ne ſçauroit entrer plus avant, ni avec plus de ſenſibilité que je fais, dans tout ce qui vous touche, & je ne puis me laſſer d'admirer la bonté de Dieu, qui ſemble vous avoir conduit dans un âge ſi avancé pour vous donner la conſolation de voir preſque dans un même tems des avantages ſi conſidérables en toutes manieres pour l'établiſſement de votre maiſon. Dieu accorde quelquefois ces ſortes de faveurs à la fidélité de ceux qui le ſervent. Vous êtes ſans doute de ce nombre, Monſieur, & je ne doute

point qu'en cela même il ne vous bien des raisons de vous unir encor étroitement à son service, en vous chant de plus en plus des choses dont faut vous séparer un jour. Je prie Dieu qu'il vous comble de gloire en l'autre vie, après vous avoir rempli de graces & de bénédictions en celle-ci. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

A une jeune Veuve, sur la mort de son fils unique.

MADAME,

S'Il y a douleur raisonnable au monde, c'est la vôtre. Après avoir perdu un époux que vous aimiez autant qu'il le méritoit, le Seigneur vous enleve encore le seul gage qu'il vous avoit laissé de son amour. Ce cher enfant faisoit toute votre consolation, vous voyez, vous embrassiez en lui une image vivante de votre époux; outre qu'il en avoit les traits, on remarquoit déja qu'il avoit hérité de son esprit & de ses nobles inclinations; enfin on avoit tout lieu d'espérer qu'il lui ressembleroit un jour parfaitement, & qu'il feroit revivre son nom avec éclat. Mais toutes ces espérances sont évanoüies, & Dieu l'a appellé à un état plus heureux.

Vous lui destiniez des emplois considérables dans le monde, mais Dieu lui destinoit une Couronne immortelle & une félicité inaltérable. Quelle consolation pour vous, Madame, si vous ouvrez les yeux de la foi, que votre fils, comme une tendre fleur qui vient d'éclore, vous ait été ravi dans ses jeunes ans ! il ne connoîtra point la corruption du siécle, & les belles inclinations qu'il avoit apportées en naissant, ne courront aucun risque d'en être infectées. J'avouë que de tels sentimens n'entrent pas volontiers dans le cœur d'une tendre mere ; votre douleur est encore trop vive pour pouvoir écouter si-tôt la voix de la raison. Mais je vous conjure, Madame, de ne pas vous y abandonner avec excès, & de vous souvenir que les Chrétiens ont l'avantage de pouvoir mériter dans ce qu'ils ne peuvent éviter. Puisque la perte de M. votre fils est irréparable, & que vos larmes ne vous le rendront pas, faites-en un généreux sacrifice au Seigneur. Recevez cette disgrace comme une faveur & une occasion qu'il vous présente, de lui témoigner votre soumission. Votre sacrifice lui sera d'autant plus agréable, que la victime vous est plus chere. Soyez persuadée que j'entre plus que personne dans votre peine, & que je suis . . . . . .

MADAME, Votre, &c.

REPONSE.

IL faut, Monsieur, que la perte que je viens de faire, me soit aussi sensible qu'elle l'est, pour que vôtre Lettre ne m'ait pas consolée. Je reconnois la vérité de tout ce que vous me dites; je sçai que ma douleur est inutile, & que je devrois rendre ce sacrifice volontaire par une résignation entierè à la volonté du Seigneur; mais la nature l'emporte sur la raison. Dans l'état où je suis, je ne puis que répandre des larmes: hélas! quelle consolation me reste-t'il au monde? j'ai perdu tout ce que j'y avois de plus cher, & il n'y a que la mort qui puisse mettre fin à ma tristesse. Je ne puis vous en dire davantage, & la plume me tombe des mains. Ne m'abandonnez pas, Monsieur, j'espére plus en vos sages conseils, qu'en tout le reste: priez le Seigneur qu'il me donne la force de porter tant de croix, & soyez persuadé que je suis, &c.

Lettre sur les agrémens que l'on trouve à la campagne.

JE ne pouvois, Monsieur, souhaiter un tems plus agréable que celui qu'il a fait depuis que je vous ai dit adieu; & je

ne crois pas qu'on puiſſe goûter plus ſenſiblement que moi les plaiſir de l'Automne. J'aime durant cette belle ſaiſon à conſidérer ce qui ſe paſſe dans le ciel. Un beau jour, une douce nuit me charme ; & principalement lorſque je le puis dire à des perſonnes qui me ſont cheres. Cependant vous me plaignez ſi tôt que je m'éloigne de Paris ; & vous penſez que partout ailleurs les honnêtes gens ſont à faire pitié. Mais, Monſieur, je vous plains à mon tour de ne ſoupirer qu'après la fortune. Pour moi, je ſuis touché de tout ce qui plaît aux perſonnes de bons ſens ; mais j'aime à changer de vie & d'objets. Il me ſuffit d'avoir été trois mois à Paris pour déſirer la campagne. Auſſi, lorſque j'ai rêvé quelque tems dans les bois, je ſuis bien aiſe de revoir la Cour, & ceux que j'eſtime. Je ne ſçai ſi vous êtes de mon ſentiment ; mais la diverſité des choſes délaſſe, & un peu d'abſence ranime l'amour, & renouvelle l'amitié. Je ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*Lettre enjoüée de M. de *** à Madame de M.....*

J'Ai, Madame, une extrême paſſion de vous aller voir dans votre belle mai-

ſon de campagne ; mais les pluyes continuelles qu'il fait, s'y oppoſent & me retiennent ici,

Où beaucoup de monde m'aſſure
Qu'il fait plus beau cent fois,
Quand le mauvais tems dure,
Que dans vos prez & dans vos bois.

Ce dernier mois a été ſi dereglé, que des gens auſſi ſuperſtitieux que vous en connoiſſez, ſe laiſſeroient facilement perſuader que quelque Conſtellations favorables à Noſſeigneurs du Parlement en ſont la cauſe, & diroient :

Peut-être que l'Eté prétend
De ne faire ſes diligences,
Pour donner à chacun le plaiſir qu'il attend,
Que quand on aura les Vacances.

Mais; Madame, cela ne m'accommoderoit pas; je ne pourrois joüir de ce beau tems ſans chagrin. Tous ces Meſſieurs partiront en foule de Paris pour n'en perdre aucun moment. Vous en aurez pluſieurs dans votre voiſinage, qui voudront en profiter ; & ſi je ſortois d'ici dans le même tems, je vous trouverois aſſiégée d'une partie de ces graves Magiſtrats, qui ſçavent ſi bien ſe défaire de leurs habits longs, & paroître avec des cravates auſſi Cavaliers que nous.

Ainſi ſoit aux champs, ſoit en ville,
Le ſoin que je prendrois, ſeroit fort inutile.

C'est pourquoi, Madame,

Je crois qu'il vaut mieux que j'attende,
Que l'âpre saison des frimats
Les ramene où je les demande.
Le mauvais tems que tout le monde craint,
Ne peut faire la guerre
Aux fleurs de votre teint,
Comme aux fleurs de votre paterre.

Vous vous connoissez trop bien en Musique, pour n'être pas contente de l'air nouveau que je vous envoye. Il est d'un fort sçavant homme, estimé de tout le monde. Je suis,

MADAME, Votre, &c.

Lettre badine & de reproche.

VOus me cajolez fort dans vos Vers, je n'en suis pourtant pas contente. Après m'avoir appellée Lucréce, quel besoin y avoit-il de m'appeller Vénus? Lucréce n'étoit-elle pas assez belle? Je crois avoir autant de vertu qu'elle en avoit; mais je ne crois pas avoir tant de beauté. Une autre fois soyez plus reglé dans vos figures. Barry vient me montrer tous les matins la Rhétorique; & si vous n'écrivez mieux à l'avenir, vous qui vous piquez d'éloquence, je vous jure que je vous remettrai la premiere fois

que vous me viendrez voir, au Rudiment. Adieu.

Lettre d'amitié & de reconnoissance.

VOus auriez grande raison, Monsieur, de vous plaindre de ma négligence à vous rendre réponse, après la déclaration que vous m'avez faite dans votre derniere Lettre, que vous m'aimiez. Il est vrai que vous m'avez donné de la vanité en m'assurant de votre amitié, & je ne devois pas être négligent à vous le dire. Vous me rendez un peu de justice de m'aimer, Monsieur, car personne ne vous estime tant, ni avec une plus grande connoissance de cause que moi. Je connois tout ce qu'il y a de mérite moderne dans le Royaume. J'ai commerce avec tous ceux qui se mêlent d'écrire; il n'y en a point à qui je ne vous préfere, & c'est avec la plus grande sincérité du monde que je vous en assure. Mon indisposition m'empêche de vous envoyer mes refléxions, car je ne suis pas assez bien pour m'appliquer à les arranger; ce sera pour une autrefois, s'il vous plaît. J'ai eû de grandes conférences avec Madame de Sc.... sur le dessein que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires: elle doit vous avoir mandé nos pensées;

s'il vous venoit dans l'esprit quelque expédient où nous puissions quelque chose, mandez-le nous. Je crois que vous pourriez réussir à écrire de tems en tems à Madame de .... du besoin que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires. Je suis avec mon respect ordinaire,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

J'Ai bien du chagrin d'être long-tems sans recevoir de vos Lettres : mais c'est encore plus pour la raison qui vous empêche de m'écrire, que pour le plaisir que je n'ai pas, quand vous ne m'écrivez point. Je voudrois bien que vous fussiez toujours en bonne santé, car je n'aime pas que mes amis souffrent. Au reste, vous n'avez pas sujet de me craindre quand vous m'écrivez ; ce n'est pas parce que je suis indulgent, c'est parce qu'il vous est aisé de bien écrire. Je vous avouë que je suis un peu juste & délicat ; mais vous l'êtes aussi, & pour écrire des Lettres familieres, il ne faut qu'être naturel. Madame de ... m'a mandé vos conversations sur mes affaires. J'ai écrit au Roi, & je lui ai envoyé la copie de ma Lettre.

Il faut voir ce que cela produira. Cependant je continuë de demander à Dieu qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira, qu'il donne un heureux succès aux pas que je fais pour mon retour, s'il y va de sa gloire & de mon salut, sinon qu'il m'empêche de retourner à la Cour. Si je sçavois quelque chose de plus soumis & de plus résigné, je vous assure que je le dirois. Je suis, &c.

Lettre d'invitation.

MONSIEUR,

S'Il m'étoit survenu quelque affaire où j'eusse besoin de votre assistance, je suis assuré que vous viendriez chez moi, comme je l'ai déja éprouvé; mais je ne sçai si je dois espérer le même honneur pour le mariage de mon fils aîné avec... Vous m'avez témoigné quelquefois que vous aimez mieux rendre à vos amis des services effectifs, que de leur faire des complimens & des cérémonies. Cependant je ne sçaurois vous exprimer avec quelle passion la Marquise .... souhaite que vous ayez la bonté de vous trouver à la nôce de sa fille; & quoiqu'elle ait sujet d'être contente d'un mariage si avantageux, sa joye sera imparfaite si elle ne

voit dans l'assemblée son Cousin le Lieutenant de Roi. Vous connoissez la vanité des femmes, quoiqu'à parler franchement, si elle n'en avoit jamais de moins raisonnable, elle ne participeroit point à la foiblesse du sexe; & ce qu'elle souhaite en cette rencontre, je ne le souhaite pas moins qu'elle. Je n'oserois pourtant vous en presser; mais si vous nous honorez de votre présence, nous vous en aurons tous deux une extrême obligation. Je suis, &c.

---

*Lettre de loüange à Mademoiselle de***.*

IL y a peu d'honnêtes gens qui ne vous admirent Mademoiselle, & ce n'est pas d'aujourd'hui que suis charmé de tout ce qui vient de vous, & que vous êtes bien dans mon esprit. Mais si j'ose vous dire ce qui se passe dans mon cœur, le billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, vous y a mise bien avant. On ne devroit souhaiter d'être agréable que pour plaire aux personnes comme vous, qui jugent sainement de tout. Et si je m'allois imaginer qu'il y en eût beaucoup dans le monde que je pusse voir quelquefois, j'aurois bien de la peine à me tenir dans la retraite, où mes jours s'écoulent tranquillement. J'ai donné de la jalousie à un de vos amis & des miens, en lui mon-

trant votre billet, & l'assurant aussi que jamais ni lui ni Voiture, n'ont rien fait de ce prix-là. Je ne sçai si vous ne serez point surprise que je me sois vanté d'une faveur qui me devoit rendre assez heureux en moi-même, sans la dire à personne. Mais, Mademoiselle, si vous vouliez qu'elle fût secrette, il ne falloit pas m'écrire des choses qui vous donnent tant de gloire, & qui me sont si avantageuses.

Lettre sur le même sujet.

QU'il est malaisé d'être humble & de recevoir des loüanges de votre part. Cependant pour vous faire voir que je ne le suis pas, je ne vous rendrai point loüanges pour loüanges, tant je me défie de mon éloquence, dont les traits ne font que blanchir devant la vôtre. Je me hâte donc pour tout remerciment, de vous dire que je suis autant qu'on le peut être,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*Lettre de reproche & de plainte à Madame de ***.*

QUe vous ai-je fait, Madame, pour vous obliger de m'abandonner?

J'étois déja malheureux quand vous me promîtes de m'assister. Outre que les disgraces de vos amis & de vos serviteurs ne vous rébutent pas, puisque vous m'avez fait l'honneur de me le mander. Je vous assure, Madame, que j'ai été sensiblement touché de la maniere dont vous m'avez traité; rien ne pouvoit plus me surprendre; mais j'aurois juré que connoissant l'estime & l'amitié que j'ai toujours eûë pour vous, Madame, & vous répondant de ma reconnoissance sur vos dernieres bontés pour moi, vous m'auriez au moins témoigné le déplaisir que vous aviez eû de n'être pas en pouvoir de me servir. Trouvez bon, Madame, que je m'en plaigne à vous, & que je vous dise que personne au monde ne mérite moins que moi ce traîtemenr de votre part: car personne ne vous aime, ne vous honore, & ne vous estime tant que je fais.

Lettre de reproche.

DEpuis deux ans & demi je suis malade; & Monsieur P.... m'oublie. Il m'est venu voir une seule fois, & me dit que dans huit jours j'aurois de ses nouvelles. Ce fut au mois d'Août de l'année 1735 qu'il me le promit: cependant nous somme au mois d'Avril de l'année 1737, sans

ſans que j'aye entendu parler de lui. En vérité, Monſieur, s'il n'y avoit pas plus de ſolidité en vos bâtimens qu'en vos paroles, vous ne feriez pas bon Architecte ; & ſi vous faiſiez auſſi mal parler l'amitié que vous la faites agir, votre Dialogue n'auroit pas eû tant d'approbations. Tels ſont nos amis du monde & nos confreres. Tel eſt entr'autres celui à qui j'ai rendu tant de ſoins & de reſpects. J'en aurois uſé autrement que vous ne faites, s'il vous fût arrivé une pareille affliction ; & ſi elle vous arrivoit quelque jour (ce que je ne ſouhaite point) je n'en uſerois pas non plus ainſi. Ce ſentiment vous paroîtra ſans doute généreux ; & après la conduite que vous tenez envers moi, il vous ſera mal aiſé de croire que je ſois obligé de vous ſervir par reconnoiſſance.

Lettre de Recommandation.

CEux qui nous ont conſeillé de mettre nos petits fils à vôtre College, ſont de nos amis, & ne ſont pas des vôtres ; je veux dire qu'ils n'ont aucune liaiſon avec vous, & qu'en nous donnant ce conſeil, ils n'ont regardé que notre ſatisfaction, & l'avantage de nos enfans. Ils nous ont dit que vous êtes un homme plein de ſageſſe & de probité, & nous

ont fait espérer qu'encore que vous n'ayez point de Pensionnaire dont vous ne tâchiez de régler la conduite, & d'avancer les études, vous ne vous contenterez pas d'avoir pour Messieurs de Coaslin cette vigilance générale. Si vous en voulez prendre un soin particulier, nous aurons aussi, Monsieur, pour vous une particuliere reconnoissance; & il ne se présentera point d'occasion de vous servir, que Monsieur le Chancelier ne vous témoigne l'estime qu'il fait de votre vertu.

---

*Lettre de Priere du Marquis de *** au Duc de N...*

MONSIEUR,

QUelque persuadé que je sois de votre générosité, je ne sçaurois m'empêcher d'avoir une très-grande discrétion, quand il s'agit de vous importuner en l'état où sont mes affaires. Cependant il y a des tems qui me semblent privilégiez, comme celui-ci où l'on parle fort de la guerre. Est-il possible, Monsieur, que je la voye sans y être, & que le Roi à qui je meurs d'envie de plaire aux dépens même de ma vie, me la laisse passer inutilement pour son service, tandisque cent mille gens, qui ne sont pas si zélez que

moi, vont avoir l'honneur de le servir ? A la derniere Lettre que je vous écrivis, vous me fîtes réponse, que vous la feriez voir au Roi. Vous puis-je demander ce qu'il a dit, Monsieur ? Ne marchandez pas, s'il vous plaît, à me le mander. Je vous assure que toutes ses froideurs pour moi ne m'ôtent pas une fort grande chaleur que j'ai pour sa gloire & pour sa personne. Vous le sçavez bien ; & je suis persuadé que les tendresses que j'ai pour notre Maître, ont augmenté l'amitié dont vous m'honorez depuis long tems. Continuez-la moi, je vous en supplie, comme à l'homme du monde qui veut être toute sa vie avec le plus sincére attachement,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*Lettre de Félicitation du Marquis de *** au Maréchal de . . . .*

MONSIEUR,

JE viens d'apprendre avec une extrême joye l'honneur que vous avez reçu du Roi ; quoique vous ayez sujet d'être content, vous n'en demeurerez pas là assurément ; je le souhaite & je l'espére pour l'intérêt de ma Cousine, & pour celui de votre famille. Quand les graces ont pris un chemin, elles ne le quittent

presque plus, aussi bien que les persécutions. Pour moi qui n'ai point du tout sujet de me loüer de ma fortune, j'aurai au moins en dépit d'elle le plaisir de me réjoüir de celle de mes parens & de mes amis, comme je fais aujourd'hui de la vôtre, en vous assurant qu'on ne peut-être avec un plus inviolable attachement que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre d'amitié pour le commencement de l'année.

MONSIEUR,

CE n'est pas la premiere fois que j'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne année, & je prie Dieu que ce ne soit pas la derniere; parce que j'y serai pour vous rendre mes devoirs, & que vous y serez aussi pour me continuer votre amitié. En vérité, Monsieur, ce n'est pas vous seul qu'on doit considérer quand on fait de semblables souhaits: c'est une infinité de personnes qui ont l'honneur d'être connuës de vous; car tout le monde sçait votre humeur bienfaisante, & l'on diroit que vous ne vivez que pour obliger ceux qui ont recours à votre bonté. J'en sçai qui se feroient un plaisir de ren-

dre un témoignage à la vérité, & d'avoüer que dans leurs besoins ils vous ont vû quitter vos plus pressantes affaires, que vous repreniez ensuite aux dépens même de votre santé pendant de longues veilles. Jugez de-là, Monsieur, si l'on est obligé de faire des vœux pour une santé aussi précieuse que la vôtre, & si je ne dois pas être des premiers à le faire, puisque j'ai ressenti les plus puissans effets de votre protection. A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'après vous être ainsi redevable, je laisse passer cette nouvelle année sans vous témoigner la joye que j'ai de ce que vous la commencez en parfaite santé: & quoique je ne puisse me flatter que mes vœux soient efficaces, je les continuerai toute ma vie pour votre conservation, & ne cesserai jamais d'être, &c.

Lettre de civilité pour le premier jour de l'an.

MONSIEUR,

JE ne puis différer les occasions de vous rendre mes devoirs, & je croirois avoir mal commencé l'année, si je ne vous donnois de nouvelles assurances de mon amitié, & si je ne vous demandois la continuation de la vôtre, dont je tâcherai de

me rendre digne, par l'exactitude avec laquelle j'exécuterai les ordres dont je vous prie de m'honorer. S'il ne falloit que des vœux pour cela, je disputerois à qui que ce fût; car je puis vous assurer qu'ils ne peuvent être remplis, quelque bonheur qu'il vous arrive; & qu'on ne peut être avec un dévouëment plus parfait que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

IL n'y a rien, Monsieur, de si flâteur pour moi, que les témoignages d'amitié dont vous m'honorez. J'aurai, je vous assure toute l'attention possible pour me conserver des sentimens si avantageux. Je vous souhaite toutes sortes de prospéritez dans cette nouvelle année, & dans celles qui la suivront: & je vous proteste que dans quelque tems que ce soit, je serai toujours avec une considération parfaite,

MONSIEUR, Votre, &c.

Lettre de reconnoissance à un Protecteur, le premier jour de l'an.

MONSIEUR,

JE suis trop pénétré de reconnoissance, pour ne pas employer les premiers momens de cette nouvelle année à vous en donner des témoignages. Je voudrois le faire plus essentiellement que par des paroles ; mais vos bontés pour moi ont été si loin, que mon intention ne peut être remplie sur ce chapitre. Cependant, Monsieur, je vous supplie de m'honorer souvent de vos ordres, afin que je puisse par mon empressement & par mon exactitude, me rendre digne de la continuation de votre bienveillance. J'oserois m'en flatter si les vœux pouvoient m'en rendre digne ; demandant continuellement au Seigneur qu'il vous comble d'autant de bénédictions que vous en méritez, & vous priant de croire qu'on ne peut être avec plus de reconnoissance & de respect que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

REPONSE.

SI je puis, Monsieur, contribuer à votre bonheur, c'en sera un véritable pour moi ; car je vous assure que j'ai une extrême envie de vous donner des preuves de ma bienveillance & de l'intérêt particulier que je prens dans tout ce qui vous regarde, puisque je suis sincérement, &c.

31. Lettre d'un fils à son Pere le premier jour de l'an.

Mon très-cher & honoré Pere,

JE ne puis vous témoigner par des paroles, combien je suis pénétré des bontés dont vous me comblez continuellement : il n'y a que mes sentimens qui puissent m'acquitter envers vous. J'ose vous dire, mon très cher Pere, que vous ne me trouverez jamais indigne de votre amitié par cet endroit-là ; je tâcherai de vous en convaincre, en redoublant, s'il se peut, mon attention à prévenir tout ce qui peut contribuer à votre satisfaction. Ce n'est point la nouvelle année, mon très-cher Pere, qui m'excite à ce témoignage de reconnoissance : il ne peut y avoir

avoir aucun changement, dans quelque tems que ce soit, parce qu'elle ne sçauroit aller plus loin. Je profite seulement de cette occasion pour vous assurer que rien ne sera capable de me faire perdre des sentimens si justes. Il y va tant de mon intérêt à faire des vœux pour vous, mon très-cher Pere, que je crains que vous ne confondiez dans les miens mon inclination avec mon devoir. Cependant je vous proteste que quand je demande au Seigneur de longs jours pour vous, ce n'est qu'afin de prolonger les prospérités dont j'espére qu'il vous comblera, & ausquelles je tâcherai de contribuer par une soumission parfaite, & par l'attachement respectueux avec lequel je serai toute ma vie,

Mon très-cher & honoré Pere,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur & Fils, &c.

REPONSE.

VOtre reconnoissance, mon Fils, me récompense assez des soins que j'ai pris pour vous. J'espére que le plaisir qu'elle me cause, vous engagera à continuer. Vos souhaits l'ont emporté sur tous

ceux qu'on a faits pour moi, parce que je me flatte que je les dois plus à votre cœur qu'à la coutume. Je vous assure que si j'en demande l'accomplissement au Seigneur, c'est pour votre propre intérêt, parce que je pourrai vous donner plus de marques de ma tendresse : comptez que vous l'aurez toujours toute entiere, tant que vous répondrez aux bonnes intentions que j'ai pour vous, puisque je suis avec toute l'amitié possible,

MON FILS, Votre bon Pere...

---

*Lettre du Prince de *** au Roi .... le premier jour de l'an.*

SIRE,

Rien ne m'est si sensible au commencement de cette nouvelle année, que de voir Votre Majesté joüir d'une parfaite santé. Vous méritez trop, Sire, les bénédictions du Seigneur, pour douter qu'il vous les accorde. Vos Sujets ne sçauroient faire des vœux pour Votre Majesté, que leur intérêt ni soit confondu ; & en lui souhaitant de longs jours, c'est demander la continuation de leur bonheur. Comme je suis persuadé qu'ils pensent tous comme moi, j'ose vous assu-

rer, Sire, que votre ſeule proſpérité fait l'objet de leurs déſirs. Pour moi je joins à leurs vœux celui de mériter l'honneur de vos bonnes graces, que je regarde comme le comble de la fortune. Je n'oublierai rien pour engager Votre Majeſté à en accorder la continuation au zéle ſincére, & au très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïſſant, & très-fidéle Serviteur....

Lettre de félication & d'amitié.

VOus êtes, Monſieur, d'une ſi bonne Maiſon, que quand vous n'auriez pas rendu tant de ſervices, vous euſſiez été Chevalier; & d'un autre côté, vous avez rendu tant de ſervices, qu'il y a apparence que le Roi vous eût fait cet honneur, quand même vous ne ſeriez pas d'une Maiſon ſi illuſtre. Je ne m'étonne pas que vous ſoyez de cette promotion, cependant je vous en félicite, perſuadé qu'un bonheur qu'on mérite ne laiſſe pas d'être un bonheur. Le Cordon-bleu eſt

une chose trop considérable pour ne pas s'en réjoüir, & ce n'est pas vous seulement qui dévez en avoir de la joye, mais tous ceux qui ont avec vous quelque liaison de parenté ou d'amitié. Nous avons l'une & l'autre Monsieur le Comte & moi; & quoique les parens ne soient pas toujours amis, vous avez reconnu dans les occasions qui se sont présentées, qu'il est véritablement comme moi, &c.

Lettre de Complimens.

LEs armes sont en France la plus noble de toutes les professions, & Maréchal de Camp fait souche de noblesse: en sorte que quand vous ne seriez pas Gentilhomme, vos enfans le seroient, & vous leur donneriez une qualité qui est si ardemment désirée de ceux qui ne l'ont pas, que la plûpart l'ont préferée à leur propre vie. Je ne puis vous exprimer quelle est ma joye de voir que la fortune répond à votre mérite. Mais que sert de parler maintenant de la fortune? C'est le Roi qui distribuë les honneurs militaires, aussi-bien que les autres dons de la fortune. Il n'y eût jamais de Prince qui aimât plus la justice & l'équité. La fortune, comme on dit, est aveugle; mais le Roi récompense dans son Armée ce qu'il voit

& ce qu'il ordonne. Certainement, Monsieur, quand on a du courage & de la conduite comme vous en avez, il est impossible qu'on ne fasse quelque chose sous un Roi si éclairé.

Lettre de Conseil.

JE suis ravi que vous preniez soin de vous rendre tous les jours plus homme de bien. Continuez, je vous en supplie ; mais n'imitez pas ceux qui par pure vanité, affectent dans leurs façons de vivre un air extraordinaire. Fuiez tout ce qui conduit à cela ; & n'aimez point à avoir un extérieur désagréable. Que le dehors, je vous en conjure, s'accommode à celui du peuple ; mais que le dedans ne lui ressemble pas. Ne soyons ni splendides, ni vilains ; faisons que notre vie soit meilleure, sans être tout-à-fait différente de celle des autres hommes ; car nous effaroucherions ceux que nous désirons corriger, & nous ferions qu'ils ne voudroient nous imiter en rien, de peur d'être obligez à nous imiter en tout.

Lettre de consolation à une Dame qui avoit perdu sa mere.

ESt-il possible, Madame, que vous soyez si affligée de la perte que vous avez faite ? Quelque excellent que soit votre naturel, il ne vous est pas permis de vous abandonner aux larmes dans cette occasion. Ouvrez les yeux, Madame, & consultez votre raison, vous ne regretterez pas avec tant d'excès une personne qui souffroit continuellement ce qu'un âge fort avancé a de plus incommode & de plus douloureux. Ne devez-vous pas vous consoler, de voir que Madame votre mere est délivrée de tant de maux, & qu'elle ne quitte cette vie pleine de miseres, que pour aller daus l'autre, joüir d'une félicité qui ne dois jamais finir. Je m'intéresse autant que je dois dans tout ce qui vous touche ; & je vous supplie très-humblement de modérer vos déplaisirs, pour ne me pas obliger de prendre part à une douleur que je trouverois mal fondée. Je vous fais un aveu un peu libre ; mais pardonnez-le moi, s'il vous plaît:il me semble que cette sincérité m'est permise puisqu'elle est une suite du parfait attachement avec lequel je veux toujours être,

MADAME, Votre, &c.

Lettre familiere de consolation.

MONSIEUR,

JE n'entreprens point de vous guérir, je me contente de vous dire que je souffre avec vous, & que vos douleurs me sont aussi sensibles que les miennes. Vous avez la consolation d'entendre dire partout que l'homme que vous regrettez, est mort en Héros; mais c'est cela méme qui vous oblige à le regretter davantage: ce qui augmente la gloire qu'il s'étoit acquise, augmente aussi la perte que vous avez faite, & une moindre valeur vous donneroit moins d'affliction. Il faut néanmoins, Monsieur, que vous écoutiez la raison; & que vous songiez que la mort est une suite nécessaire de la naissance. J'avouë que votre ami a cessé de vivre plûtôt que vous ne pensiez. En êtes-vous surpris? Le monde ne voit-il pas tous les jours de semblables malheurs? Je suis en peine de notre ami, que vous appellez le sage malade, la sagesse n'est pas plus privilégiée que la valeur. Je voudrois bien sçavoir si le Médecin Anglois va le tirer d'affaires, comme on me l'a dit. Ecrivez-le moi, je vous prie, & me croyez, &c.

Lettre de justification.

MONSIEUR,

JE suis homme d'honneur, & je ne suis pas sans jugement; mais je n'aurois ni jugement ni honneur, si j'avois fait ce qu'on vous a rapporté de moi. Ce rapport est très-mal fondé, vous en serez bientôt éclairci par les suites. Alors vous aurez regret de vous être si légérement laissé surprendre à la calomnie, & d'avoir pû soupçonner qu'un honnête homme soit capable de s'oublier lui-même, & de cesser un moment d'être honnête homme. Je crois que mes amis ont bonne opinion de ma probité, car mes ennemis l'ont malgré qu'il en ayent, & ils sont bien éloignez de croire ces choses, puisque ce sont eux qui les inventent. Je suis, &c.

Lettre d'avis & de reconnoissance.

JE viens, Mon cher Cousin, de recevoir vos Lettres, qui m'ont donné quelque consolation, car je suis accablée de tristesse; j'ai vû mourir depuis dix jours mon cher Oncle. Vous sçavez ce qu'il étoit pour sa chere Niéce. Il n'y a

point de bien qu'il ne m'ait fait, soit en me donnant son bien tout à-fait, soit en conservant & en rétablissant celui de mes enfans. Il m'a tirée de l'abîme où j'étois à la mort de M. de *** ; il a gagné des procès, il a mis toutes mes terres en bon état, il a payé nos dettes; il a fait la terre où demeure mon fils, la plus jolie & la plus agréable du monde ; il a marié mes enfans. En un mot, c'est à ses soins continuels que je dois la paix & le repos de ma vie. Vous comprenez bien que de si sensibles obligations & une si longue habitude font souffrir une cruelle peine, quand il est question de se séparer pour jamais. La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne soit sensible, quand on a de grandes raisons de les aimer, & qu'on les a toujours vûs. Mon cher Oncle avoit quatre-vingt ans : il étoit accablé de la pésanteur de cet âge, il étoit infirme & triste de son état; la vie n'étoit plus qu'un fardeau pour lui. Qu'eût-on donc voulu lui souhaiter? Une continuation de souffrances? Ce sont ces refléxions qui ont aidé à me faire prendre patience. Sa maladie a été d'un homme de trente ans. Une fiévre continuë, une fluxion sur la poitrine, en sept jours il a fini sa longue & honorable vie avec des sentimens de piété, de pénitence & d'a-

mour de Dieu, qui nous font espérer sa miséricorde pour lui. Voilà, mon cher Cousin, ce qui m'a occupée & affligée depuis quinze jours. Je suis pénétrée de douleur & de reconnoissance. Nos cœurs ne sont point ingrats; je me souviens de tout ce que la reconnoissance & l'amitié vous fit penser & écrire sur le mérite & sur les qualités de M. de S..... Nous sommes bien loin d'oublier ceux à qui nous sommes obligez. J'embrasse ma Niéce, je la plains des maux qu'elle a eûs, & je l'exhorte autant qu'il est en moi, à se bien porter; car après le salut, je mets la santé au premier rang, & je prie Dieu qu'il vous conserve tous deux. Il me semble que c'est souhaiter en même tems que vous m'aimiez longues années; car je m'imagine que nous ne nous aviserons jamais de mettre à nos amitiez d'autres bornes que celles de nos jours.

REPONSE.

MADAME,

La perte que vous avez faite de Monsieur votre Oncle, me touche sensiblement, & le peu de liaison qu'il y avoit entre lui & moi, vous doit empêcher de croire qu'il y ait autre chose que votre

douleur qui m'afflige. Le sang & votre vie que vous avez passée avec M. votre Oncle, ne sçauroient vous rendre sa perte plus sensible qu'à moi celle de mon cher ami S... par les grandes & fréquentes obligations que je lui ai eûes toute ma vie : Dieu leur fasse miséricorde, & je n'en doute pas; car l'Abbé de .... étoit un homme de bien, & le Duc de .... avoit beaucoup de réligion. Votre Niéce a tellement pris à cœur les affaires de ses Terres, qu'elle s'en est incommodée : elle a une fluction sur un œil pour avoir lû trop de vieux titres. Cela l'empêche de vous témoigner elle-même sa part qu'elle prend à votre affliction; mais je vous assure qu'elle y est aussi sensible que moi. Vous avez raison, ma chere Cousine, de croire que nous nous aimerons toujours, nous ne sçaurions mieux faire.

Lettre de Recommandation.

MONSIEUR,

VOs audiences du matin & de l'apresdînée sont toujours si chargées de monde, que quand on vous va trouver dans ces tems-là, cela s'appelle vous voir sans vous voir, & vous parler sans vous

parler. Pour moi qui n'en mérite pas d'autres plus particulieres, je prens le parti de vous écrire. Une personne de mérite, & qui a l'avantage d'être assez connuë de vous, a besoin d'un emploi; cette personne a servi le Roi également bien dans la plume & dans l'épée; je crois que vous en pouvez donner dans tous les deux exercices. La personne pour qui je parle, est chargée d'une grande famille, & de plus est un honnête homme: je pense que ces deux motifs seront assez forts pour vous faire agir en sa faveur, vous à qui il suffit de faire naître l'occasion d'obliger, & qui en avez l'inclination aussi bien que le pouvoir. Comme je sçai que vos grandes occupations pourroient empêcher que vous ne m'honorassiez d'un mot de réponse, je ne manquerai pas de l'aller sçavoir chez vous, & de vous assurer que je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*A Madame *** en lui envoyant le portrait de M. l'Abbé de . . . .*

En vérité, MADAME, vous êtes heureuse d'avoir un Oncle tel que Monsieur l'Abbé de ***. Jamais vertu ne fut plus aimable que la sienne. Encore

qu'elle ne se sente point de nos infirmitez ; elle s'y accommode parfaitement. Cet homme admirable a une aversion extrême pour toutes sortes de vices ; & cependant il ne regarde qu'avec pitié les personnes qui ont le malheur d'y tomber. Il ne se pardonne rien, & il est indulgent à la plûpart des fautes qu'il voit commettre. Enfin, Madame, il donne des roses & garde les épines, il n'est austere que pour lui seul, & il a une douceur charmante pour tout le monde. C'est par-là qu'il fait aimer la vertu, & qu'il corrige tous ceux qui le voyent sans le reprendre. Je pense que vous ne serez pas fâchée de m'avoir demandé mon sentiment sur une chose dont peu de gens vous peuvent mieux rendre compte que moi, & je puis même vous assurer, que personne ne prend plus d'intérêt que moi en tout ce qui regarde votre maison. Je suis, &c.

---

*A Monsieur de *** en lui envoyant le portrait de Madame la Marquise de.....*

VOus voulez donc, MONSIEUR, que je vous fasse connoître Madame la Marquise de *** avant que vous l'alliez voir à sa maison de campagne. C'est une personne d'une beauté charmante, & d'un mérite extraordinaire. Elle reçoit peu de

visites, dont bien des gens enragent dans l'ame ; mais elle est si révérée, qu'on n'ose murmurer tout haut du tems qu'elle se donne à elle seule. Voulez-vous que j'emprunte l'expression d'un fameux Auteur ? C'est *une lumiere qui fuit les yeux & qui cherche l'obscurité.* Ceux qui vous ont loüé les agrémens de sa conversation, n'ont pû parler que par conjecture. Ils ont été bien aises de se faire honneur, en vous laissant juger qu'ils voyoient quelquefois une personne si accomplie. Vous allez goûter avec tant de joye le privilége que je vous ai fait accorder, que je suis résolu de ne vous voir de quinze jours pour n'être pas accablé des remercimens que vous me feriez dans les premiers transports de votre reconnoissance. Pour ce qui regarde Mademoiselle de Sc. tout ce qu'on vous en a dit, est encore au-dessous de ce que l'on vous en pouvoit dire. Je suis tellement à elle, & j'en ai donné si souvent des témoignages publics & particuliers, que je consens que vous rejettiez mes sentimens comme un peu suspects. Mais que direz-vous des loüanges que lui donnent deux hommes qui en méritent tant eux-mêmes ? Voici de quelle maniere ils en parlent en proposant de faire un voyage en Italie.

« Ne vous semble-t'il pas que Made-

» moiselle de Sc. y devroit venir aussi, » afin de ne rien regretter de tout ce que » nous laisserions derriere nous, & de ne » plus tourner la téte vers les lieux que » nous quitterions. Cette admirable fille » ne se déplairoit pas au Pays de Lucre- » ce & de Virginie. Elle seroit digne de » Rome, & Rome digne d'elle, si Rome » étoit encore ce qu'elle fut autrefois. » Apprenez-moi, je vous prie, où cette » rare personne s'est formé l'ame, l'esprit » & le cœur? N'y a-t'il point d'incompa- » tibilité à être si vertueuse, si spirituelle, » si sincere & si modeste tout ensemble? » Les Sciences lui ont-elles été revélées? » Comment sçait-elle sans étudier, ce » que les hommes les plus doctes sçavent » à peine après avoir étudié toute leur vie? » Que vous êtes heureux d'avoir une telle » amie! Que je serois heureux, si j'étois » assez honnête homme pour prétendre à » une si grande gloire, & au bonheur de » voir tous les jours une personne si ad- » mirable! Si je n'ai l'avantage de la voir » & de l'entendre, faites en sorte que j'aye » quelque part en son amitié. Je ne pré- » tens pas en avoir autant que vous en » son estime, quoique je lui aie voüé tou- » te la mienne. C'est un honneur trop » relevé pour un malheureux qui ne se » croit plus dans le monde, & qui n'a pas

» la vanité de vouloir partager également
» avec vous un bien que vous devez pos-
» séder entierement. Il me suffira, &c. »
Vous voyez bien, mon cher Monsieur, que c'est Balzac qui parle, & vous jugez aisément de la difference qu'il y a du témoignage de ce grand homme, à ce que pourroit dire votre très-humble serviteur. Je ne vous rapporte pas même tout ce que ce fameux Auteur ajoûte à ce que je viens de citer. Mais il faut que vous voyez de quelle maniere il finit une Lettre si longue. « Je ne puis m'épuiser en vous
» parlant d'elle; & la plume qui me tom-
» be des mains sur tous les autres sujets,
» a bien secondé les mouvemens de mon
» cœur, qui l'ont fait agir si long-tems. »

Lettre de M. le Marquis de R... à M. le Comte de R... sur le caractere & les qualitez spécifiques d'un honnête homme.

MONSIEUR,

JE suis bien aise que vous ayez une fort grande envie de sçavoir précisément ce que c'est qu'un parfaitement honnête homme: cela me fait espérer que vous souhaitez de le devenir, & que vous y parviendrez. Je vous communiquerai sur cela mes lumieres avec beaucoup de joye.

Et

Et pour entrer d'abord en matiere, je vous dirai que nous avons deux devoirs essentiels à remplir, pour acquérir le dégré de probité qui fait le caractere spécifique d'un parfaitement honnête homme. Comme membres de la République civile nous tenons au monde, & nous sommes obligez de remplir de certains devoirs dont on ne peut se dispenser avec bienséance. Comme membres d'une République encore plus parfaite, nous tenons à la Religion, & elle a sur nous des droits plus particuliers qui sont encore plus indispensables que les autres. Ce n'est pas une chose impossible, quand on le veut, d'accorder le monde & la Religion : cependant cet accord parfait demande des qualitez toutes différentes, & qu'il est bien plus difficile que l'on ne pense d'allier & de conserver dans la pratique. Avant toutes choses, il est nécessaire d'avoir une connoissance exquise de ses devoirs, & une exacte fidélité à les remplir. C'est déja beaucoup demander de la plûpart des hommes, parce qu'ils vivent sans refléxion ; ils n'aiment point à se gêner ni à se captiver, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, & ce qu'on a droit d'exiger d'eux. Il faut pour cela de l'usage du monde, de l'expérience, de l'étude, & une application continuelle. Quoi-

que les vertus de tempéramment ne soient pas les plus héroïques, ni les plus méritoires, cependant elles sont fort commodes, & fort à souhaiter dans le commerce de la vie civile. Une femme qui est naturellement prude & chaste, est fort avancée dans le chemin de la vertu. De même ceux qui sont nez obligeans, doux, complaisans, officieux, ont de grandes avances & de grandes dispositions pour acquérir ce point de perfection, en quoi consiste principalement le caractere d'honnéte homme. Faites de serieuses refléxions sur ces maximes, & tâchez de vous les rendre familieres par la pratique. Je suis, Monsieur, Votre, &c.

On peut acquérir toutes les vertus quand on veut s'en donner la peine.

MOnsieur, les vertus dont je vous ai parlé dans ma premiere Lettre ne sont pas toujours les effets ou les appanages d'un heureux tempéramment : mais enfin on peut se les donner & les acquérir par le secours de l'art & de l'habitude, mais surtout par le commerce des honnétes gens à qui l'on s'étudie de plaire. Les hommes les plus imparfaits & les plus impolis peuvent se défaire d'une certaine rudesse & d'une grossiereté née avec

eux. Socrate en parlant de lui-même avoüoit de bonne-foi, qu'il étoit né avec de très-mauvaises qualitez, & que s'il se fût livré à son tempéramment, le penchant naturel l'auroit entraîné dans toutes sortes de vices. Cependant ce même Socrate se guérit si bien de ses mauvaises inclinations par le secours de la Morale, & par l'étude de la Philosophie, qu'il fut déclaré par l'oracle, le plus homme de bien de toute la Gréce. Peu de Gens s'appliquent à se bien connoître, comme faisoit ce Philosophe : l'amour propre fait en eux deux mauvais effets ; il diminuë l'idée de leurs défauts, & les leur rend presque imperceptibles : en même tems il grossit dans leur imagination l'idée de leur mérite, & des bonnes qualitez naturelles qu'ils peuvent avoir. De sorte que ne se connoissant point tels qu'ils sont effectivement, & croyant avoir un mérite rare, ils n'ont garde de parvenir jamais au dégré de perfection, qui convient à un honnête homme. Cependant il n'est rien de plus beau ni de plus souhaitable que cette qualité : ce titre seul efface tous ceux que la fortune, les richesses, & la faveur peuvent donner. Je suis, Monsieur,

Votre, &c.

*Lettre à Monsieur ***. Des moyens pour acquérir l'estime & l'approbation des hommes.*

MOnsieur, la voye la plus courte & la plus infaillible pour se faire au goût des hommes, est de renoncer à ses propres inclinations pour se plier à celles des autres, & se conformer à leurs humeurs. Cette espéce de Philosophie ne s'acquiert qu'avec peine, & que par un grand désir de plaire. Mais il faut que chacun y mettre du sien : car on ne peut se passer les uns des autres dans le commerce de la vie civile. N'espérez pas de trouver des gens qui ayent toute les perfections, sans le mélange d'aucun défaut. Il n'y a point d'homme si parfait qui n'ait des inégalitez, des bizarreries, des foiblesses ; mais enfin on en devient le maître avec le tems par la patience & les efforts que l'on fait pour réprimer les saillies de ses passions. Si l'on ne peut être parfait en tout, il faut du moins s'appliquer sérieusement à cacher si bien ses foiblesses, que personne n'en souffre, & que même on ne s'en apperçoive pas. On consulte, on écoute avec docilité les personnes éclairées pour profiter de leurs avis. Un homme attentif à son devoir se tient sur ses gardes, & craint que le Public

puiſſe entamer ſa conduite par quelque endroit que ce puiſſe être. N'oubliez rien de ce qui peut vous mettre à couvert de tout ce qui ſeroit capable de flêtrir votre réputation. Mais ſi l'on vous blâme injuſtement, tenez-vous en repos; car les perſonnes raiſonnables vous rendront toujours juſtice. Je ſuis, Monſieur,

Votre, &c.

---

*Lettre à Monſieur *** ſur la Politeſſe.*

MOnſieur, il ne faut pas s'étonner ſi l'on voit ſi peu de gens polis dans le monde, quoique la plûpart des François ſe piquent de politeſſe, & que ce ſoit même par-là qu'ils ſe diſtinguent. Je ne parle pas ſimplement d'une politeſſe extérieure qui ſe borne à certains égards, & à quelques devoirs que l'on ſe rend réciproquement; je parle d'une politeſſe intérieure qui regle les mouvemens de l'ame. Celle-ci eſt plus rare qu'on ne penſe; car elle eſt comme un précis de toutes les vertus morales: c'eſt un aſſemblage de diſcrétion, de civilité, de complaiſance, d'une continuelle attention pour rendre à chacun les devoirs qu'il a droit d'exiger. La véritable politeſſe rend agréable tout ce que l'on fait & tout ce que l'on dit. Au contraire, toutes les actions des

personnes impolies, ont je ne sçai quoi qui déplaît ; leurs paroles sont désobligeantes ou mal assaisonnées. La véritable politesse est une suite d'un esprit bien fait qui se possede, & qui est le maître de ses sentimens & de ses paroles : rien ne contribuë davantage aux charmes & à la douceur de la société civile. Elle nous apprend à supporter les foiblesses & les contre-tems des personnes avec qui nous vivons, leurs bizarreries & leurs caprices ; à entrer avec adresse dans leurs sentimens pour les ramener à la raison. C'est une marque de politesse que de refuser les honneurs que l'on veut vous faire, au préjudice des autres qui pourroient en avoir de la jalousie, & s'en formaliser. En cela néanmoins comme en toute autre chose, il faut éviter une trop grande affectation. On se rend incommode à disputer long-tems à une porte pour sçavoir qui passera le premier. Mettez-vous sans façon à la place que l'on vous présente, & qui vous est dûë par votre naissance, votre âge & vos emplois. Il est rare de trouver ensemble toutes les qualitez qui entrent dans le caractere de politesse. Il ne suffit pas d'avoir du mérite, il contribuë quelquefois à faire moins estimer les gens quand ils s'en font trop accroire, & que l'on remarque en eux une vanité

ridicule : au lieu que la politesse rend le mérite agréable, & le fait aimer. Je suis, Monsieur, Votre, &c.

---

*Lettre à Monsieur *** sur la fausse Politesse.*

MOnsieur, on y est tous les jours trompé, on croit être en société avec des personnes véritablement polies, qui n'ont que les déhors & l'écorce de la politesse ; elle n'est que superficielle & empruntée. Ces sortes de gens ne se soutiennent pas dans un commerce de longue haleine ; pour peu qu'on les pratique, on connoît aisément l'hypocrisie de cette fausse politesse. Ils sont doux & complaisans, pourvû qu'on leur applaudisse & qu'on les flatte sans cesse, qu'on leur accorde tout ce qu'ils désirent, & qu'on ait pour eux des ménagemens continuels ; on les prendroit pour des modéles de politesse. Mais si l'on vient à les blesser ou à les contredire en quelque chose, au moindre chagrin qu'on leur donne, pour une révérence que l'on aura oublié de leur faire, ils se plaignent, ils grondent, ils s'impatientent, ils en viennent jusqu'aux injures, & disent cent impertinences. Ces inégalitez bizarres les font regarder avec mépris. De quoi sert

d'affecter de faire le doucereux, d'offrir à tous venans de leur rendre de bons offices, de fatiguer le monde par de stériles embrassades qui n'ont jamais aucun effet? C'est se tromper, que de se croire véritablement poli quand on n'a que cette politesse extérieure & superficielle. La plûpart des hommes se contentent de sauver les apparences : toute leur politesse consiste en mines, dans un sourire gracieux, un panchement de tête affecté; mais les occasions qui se présentent, les contradictions ou l'intérêt font bientôt connoître le faux de cette politesse hypocrite. On se persuade quelquefois que l'on a effectivement un grand fonds d'une véritable politesse, parce que l'on vit avec des gens pleins d'égards & de complaisance, qui vous ménagent en toutes choses, & qui vous accordent tout ce que vous désirez, qui vous respectent & vous comblent de civilitez. Pour connoître véritablement si votre politesse est fausse ou sincere, attendez que vous pratiquiez des gens grossiers, mal polis, bizarres; & de mauvaise humeur : si vous n'avez point de mauvais procédez avec de tels gens, si vous ne leur dites point de paroles désobligeantes, si vous ne leur rendez point la pareille, si vous ne leur parlez pas sur leur ton peu gracieux, votre politesse

est

est veritable : mais si vous vous échapez, si vous les traités avec hauteur & fierté, vous n'avez qu'une fausse politesse. Je suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*Lettre gracieuse à Madame de ***.*

EST-il possible, MADAME, que vous ne puissiez endurer les loüanges qu'on vous donne, & que vous n'ayez pû vous y accoûtumer depuis le tems que vous en recevez de toutes parts? Vous êtes à plaindre d'être de cet humeur-là; & si vous ne changés, vous n'avez qu'à vous préparer à bien souffrir. Pour moi, Madame, je vous admire trop pour ne pas vous déplaire en cela autant que personne. Je vous demande pardon par avance de tous les chagrins que je pourrai vous donner, quand je n'aurai pas la force de renfermer dans mon cœur les sentimens de vénération que j'aurai pour vous toute ma vie, étant,

MADAME, Votre, &c.

---

*Autre sur le même sujet à Monsieur de ***.*

NE vous plaignez point, Monsieur, du bien que je dis de vous; au lieu

de vous empêcher de vous bien connoître, c'est votre modestie qui pourroit faire cet effet-là. Elle cache une partie de vos bonnes qualités, & c'est moi qui les publie. Si les loüanges que je vous donne vous font rentrer en vous-même, comme vous dites, ne vous donnent-elles pas sujet d'être content? Je n'en ose dire davantage, de peur de vous chagriner, & de m'attirer des reproches. Il vaut mieux que je finisse en vous assurant que l'on ne peut-être plus absolument à vous que je suis.

---

*Lettre de consolation & de reconnoissance à Madame de ***.*

JE n'aurois jamais crû, MADAME, qu'une de vos Lettres me pût affliger, quelque méchante nouvelle qu'elle me donnât. La seule vûë de votre écriture me paroissoit un remède à tous les maux que j'y pouvois voir; mais je vous avouë, que ce n'est qu'avec une extrême douleur, que j'ai appris la perte que nous avons faite. Notre amie étoit estimable de toute maniere; elle étoit belle, tendre & généreuse, pleine d'esprit, & elle avoit un discernement si juste, qu'elle vous mettoit au-dessus de toutes les choses du monde.

Elle a eû même en mourant la seule bonne qualité qui lui avoit manqué durant sa vie, c'est-à-dire, qu'elle a souffert avec courage une chose dont le seul nom l'avoit toujours fait trembler. Elle a accompagné cette fermeté d'ame d'une piété si chrétienne, qu'il me semble que nous ne la devons pas regretter. C'est l'aimer d'une affection trop intéressée, que d'être triste quand elle nous quitte pour être mieux, & qu'elle va joüir dans l'autre monde d'un repos qu'elle n'a jamais trouvé en celui-ci. Je tâcherai de profiter de l'exhortation que vous me faites de suivre un si bon exemple, & ce ne sera pas la premiere fois que vous m'aurez fait devenir homme de bien. Les déplaisirs que j'ai eû jusqu'à présent, ne seconderont pas mal vos remontrances; car je m'imagine que peu de choses contribuënt mieux à nous faire mourir sans répugnance, que de n'avoir point de plaisir à vivre. Ce n'est pas que je fusse bien aise de finir trop promptement ma carriere; puisque vous devez revenir bientôt, jugez s'il m'est aisé de renoncer à l'avantage de vous revoir, & de vous protester à quel point je suis, &c.

*Lettre de Littérature à Monsieur de ***.*

MONSIEUR,

JE lis avec le plus grand plaisir du monde les belles choses que vous m'écrivez. Mais le chagrin me prend un moment après, quand je me vois si éloigné d'une conversation charmante que vos Lettres me représentent. J'ai admiré la Traduction que vous m'avez envoyée. Vous avez amené où vous avez voulu les Graces qui étoient dans l'original, encore qu'elles semblassent ne le point quitter. Elle sont devenuës Françoises avec tous les agrémens que lui prêtoit le Latin, & je suis persuadé que si Horace revenoit au monde, il ne vous remercieroit pas de bon cœur de l'honneur que vous avez fait à son Ode. Il auroit un secret dépit de se voir surpassé en plusieurs endroits. Cela soit dit, s'il vous plaît, sans offenser votre modestie, ni l'amour que vous avez pour un si charmant Poëte. Je vous avoüerai même, si vous ne vous fâchez pas, que je ne suis point de votre sentiment, quand vous preferez avec tant de hauteur l'endroit où Horace parle de la mort, à *la* belle imitation que Malherbe nous en a laissée. Ce n'est pas que je ne demeure

d'accord avec vous, que le *Mors pulsat* d'Horace ne soit admirable, en ce qu'il anime la mort, la fait agir, & semble nous la faire voir. Son *æquo pede* montre en peu de mots la générale égalité du destin des hommes, qui est de mourir, & il n'y a pas d'opposition plus juste que son *Pauperum tabernas, Regumque turres.* Mais je demeure dans ma premiere opinion, que si la pensée de Malherbe est moins vive, parce qu'elle est moins figurée, & qu'elle ne fait pas agir la mort, il me semble que son expression est plus magnifique que celle d'Horace. On y trouve même quelque opposition entre la cabane d'un pauvre, & le Louvre qui est le Palais de nos Rois. Je souhaiterois seulement pour l'honneur du Poëte François, qu'il eût voulu changer le premier vers pour le rendre digne d'être à la tête des autres. Je ne sçaurois m'empêcher de vous les écrire, tant je crains que l'Original Latin ne vous ait fait négliger l'imitation Françoise.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Une infinité de gens moralisent sur la mort, en vers ou en prose, bien ou mal. Mainard même ne se soûtient point partout, quand il traite cette matiere dans sa belle Ode : *Alcipe, revient dans nos bois.* Je vous en allois citer quelques endroits, mais je me suis souvenu que Costar en a fait une espéce de Dissertation dans ses Lettres. Il vaut mieux que je vous renvoye à cet Auteur, que de prendre la peine de m'étendre sur une matiere que je ne traiterois pas si bien que lui. Je suis, &c.

---

*Avanture sur les Placets des Amans & des Filoux. A Monsieur de ***.*

MONSIEUR,

JE ne puis vous envoyer les Vers que vous me demandez, je ne les trouve, ni dans ma mémoire, ni dans mon portefeüille ; contentez-vous, s'il vous plaît, de la petite avanture dont ils furent suivis, & que vous me priez de vous raconter. Monsieur de *** fit un Placet galant, comme pour être présenté au Roi par les Amans contre les Filoux. Les premiers se plaignoient de ce que les autres les empêchoient de sortir la nuit, & de profiter d'un tems si commode pour leurs rendez-

vous. Mademoiselle de S..... répondit à ce Placet, & les Filoux se défendirent agréablement par son secours. Ils se mocquerent des Amans timides, & dirent que puisqu'ils avoient peur, ils n'étoient pas dignes de ces rendez-vous dont ils parloient si haut. Ils ajoûterent même que leur crainte étoit mal fondée, & que leurs bourses n'étoient pas assez pleines pour attirer les voleurs ; que les présens de leurs Maîtresses qu'on leur pourroit prendre, ne consistoient qu'en quelques petits bracelets de cheveux : qu'ils étoient bien differens des Amans qui vivoient sous le Regne de Henri le Grand, d'*amoureuse mémoire* : Que l'on trouvoit sur eux les portraits de leurs Belles dans des boëtes d'or enrichies de diamans. Si on venoit à les leur voler, ils les rachetoient le lendemain plus qu'elles ne valoient, & ne manquoient jamais de payer le secret qu'il leur importoit que l'on gardât pour les portraits. Ces Placets plûrent extrêmement, on trouva que les Vers en étoient jolis, & tout le monde en voulut avoir des copies ; mais peu de gens sçavent la suite, dont j'ai promis de vous faire part. Je vous dirai donc que quatre ou cinq mois après, que l'on ne songeoit plus à parler du démêlé des Amans & des Filoux, on vint le jour de l'an sur les dix

heures du matin, heurter assez rudement à la porte de Mademoiselle de Scu.... Le petit du Buisson que vous connoissez, courut ouvrir, & pensa mourir de peur. Il vit un homme terrible par sa mine, par sa moustache, & surtout par la ceinture de sa culotte garnie de pistolets, de poignards & de bayonnettes, qu'il laissa voir en entrant, & qu'il avoit cachées de son manteau dans les ruës. Le petit Laquais s'enfuit aussi vîte qu'une grande frayeur le peut permettre; & ayant rencontré la Demoiselle qui est à notre illustre amie: Ah! Mademoiselle Crois.... s'écria-t'il en tremblant, nous sommes perdus; il y a dans la cour un grand diable d'homme qui nous va tous tuer. Crois... entre dans la chambre de sa Maîtresse, & rapporte ce qu'on venoit de lui dire. Mademoiselle de Scu.... tâche de la rassurer. Ne voyez-vous pas, lui dit-elle, que c'est un Cavalier qui ne sçait où donner de la tête, & qui vient dans une ruë détournée, & chez une fille, croyant recevoir une aumône plus considérable qu'ailleurs? Portez-lui ces deux pistoles, & dites-lui que je serois plus libérale si ma fortune étoit en meilleur état. La Demoiselle enhardie par ce présent qu'elle avoit à faire, aborda l'homme terrible; mais ce ne fut qu'avec une grande révé-

rence. Monsieur, lui dit-elle, voilà ce que Mademoiselle vous envoye : elle vous prie de l'excuser si elle n'a pas l'honneur de vous voir. Dites à Mademoiselle votre Maîtresse, lui répondit-il en s'humanisant, & en refusant l'argent, que je viens pour donner, & non pas pour recevoir. Présentez lui cela de ma part, ajoûta-t'il, en lui mettant une petite corbeille entre les mains. Il n'eût pas plûtôt achevé ces mots, qu'il sortit, & la Demoiselle prit cette avanture pour un enchantement. Elle la raconta à sa Maîtresse, qui n'en fut pas moins surprise, surtout lorsqu'elle ouvrit la corbeille. Elle y trouva une bourse de point d'Espagne d'or, d'un travail admirable. Il y avoit dans cette bourse un bracelet de pierreries avec un petit Madrigal, où l'homme terrible parloit à peu près de cette sorte : « Illustre Sapho, » je viens de la part de mes Camarades » les Filoux, pour vous donner vos étren» nes, & vous offrir la plus jolie bourse » que nous ayons volée depuis que vous » eûtes la générosité de défendre notre » cause. » Mademoiselle de Sc.... connut par le tour des Vers, & par cette libéralité faite d'une maniere si ingénieuse, que le présent lui venoit d'une personne de grande qualité, & d'un esprit fort galant, qui a pour elle toute l'estime & toute

l'amitié qu'elle mérite. Je voudrois bien que vous en eussiez autant pour moi. Je sçai que je ne le mérite pas ; mais sçachez que je suis plus que personne au monde,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*A Monsieur de ***, l'Auteur lui rend compte d'un voyage, & lui fait la description d'un Bal ridicule.*

VOus l'aviez bien prévû, Monsieur. J'ai passé les Landes tout seul pendant un mauvais tems, c'est-à-dire, que j'ai fait un voyage fort triste & fort pénible : mais enfin j'arrivai hier en cette Ville. Après les embrassades & les comment vous portez-vous, on me fit mettre à table, & cela fort à propos ; car je vous jure que dans les Landes j'avois pensé mourir de faim. Pendant le repas, on m'apprit que Monsieur le Marquis de P.... étoit en Ville, & que le soir il devoit y avoir un Bal de conséquence. De sorte que je résolus de donner l'aprèsdîné à la visite, & l'après-soupé au Bal. Je fus reçû chez Monsieur le M... avec toute la bonté que je pouvois espérer ; & même il fut si civil, qu'il me mena voir tout ce qu'il y avoit de plus considérable en Ville. Au retour nous soupâmes ; après le souper

nous allâmes voir ce Bal d'importance, où tout étoit plus que très-provincial, à l'exception de la maison de Monsieur le Marquis. Tous ceux qui la composent sont fort bien faits, dansent en perfection, & ne sentent aucunement les gens de Village : mais tout le reste peut passer pour franc-campagnard. J'y vis quantité de jeune gens, dont les habits témoignoient fort leur antiquité, par le peu de rapport qu'ils avoient avec la mode, force chausses étroites, sur lesquelles il paroissoit quelques rubans couleur de feu, redressez avec le fer, & semez en divers lieux, sans aucune proportion d'éloignement ; force chapeaux de toutes sortes de modes, sinon de celle qui court, & tous portez de la maniere qui déplaît tant à votre Héroïne ; force colets d'Hollande, quelques-uns à passemens, mais tous remplis & rehaussez. Je vis même des Galans qui s'étoient parez de leurs habits d'Esté, parce qu'ils étoient accompagnez d'un misérable pourpoint de taffetas ou de brocard. La Sale étoit sans tapisserie, & quoiqu'assez grande, elle n'étoit éclairée que par douze chandelles qu'on avoit plantées dans quelques bâtons croisez, qui faisoient là le personnage de douze chandeliers. Pour des violons, je vous jure, Monsieur, qu'il ne s'est jamais rien

entendu de si pitoyable. Quiconque eût eû l'oreille un peu fine, eût souffert comme un damné. Si l'ami Baptiste les eût entendus, sur l'heure même il eût pris la poste, pour fuir cent lieux loin d'une si misérable harmonie. De Citrons doux, d'Oranges de la Chine, ni de collation, je n'en vis point paroître, & je crois qu'elle ne fit mal à l'estomach de personne. Pour les femmes de qualité (j'entens les femmes à tabis ou à tafetas, & non pas les Dame à carosse,) j'en vis fort peu de belles; mais j'en remarquai beaucoup dont la phisionomie étoit assez friponne, & sur le visage desquelles il paroissoit un certain air d'enjouëment, qui ne déplaisoit pas. Vous serez étonné si je vous dis que les Servantes furent les objets qui attacherent le plus mes yeux; mais il faut que vous sçachiez qu'elles sont ici fort jolies, propres, éveillées & souples comme des Basques. Pour les jeunes gens du sexe masculin, il y en a fort peu de bien faits, mais il y en a beaucoup qui croyent l'être, & qui à force de faire les beaux, font merveilleusement bien les ridicules. Au reste on m'a dit que les honnêtes femmes vivoient ici chastement. Pour les autres, elles sont suspects à ceux qui sont gens à soupçon. Voilà, ce me semble, Monsieur, s'être acquitté fort exactement.

de ſa promeſſe ; mais je ne croirai jamais m'être acquitté de mon devoir, que je ne vous aye témoigné par mes ſervices que je ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Billet écrit un jour de Médecine.

JE ne puis ſatisfaire l'impatience que j'ai de vous voir. Ce qui m'eſt le plus cruel en cela, c'eſt que je ne puis honnêtement vous en dire la raiſon. J'oſe ſeulement vous aſſurer que c'eſt une raiſon impérieuſe & abſoluë, à laquelle il faut obéïr ; & ſi je manquois de le faire, elle feroit chez moi le plus vilain déſordre du monde. Je lui obéis donc, & lui obéis même ſi ſouvent, que je ſuis contraint de vous écrire ce Billet à beaucoup de repriſes. Mais j'eſpére que l'empire de cette importune ne durera pas plus de deux heures. De ſorte qu'après-dîné, j'aurai l'honneur de vous aller voir, & de vous aſſurer que je ſuis, &c.

A Madame de C.... ſur ce qu'elle demeure trop long-tems à la campagne.

EST-il poſſible, MADAME, que la campagne vous retienne encore long-

tems ? Eſt-il poſſible que la Ville ne vous voye jamais qu'aux Fétes de Noël, & qu'elle ne vous paroiſſe agréable, que quand elle éſt pleine de bouë ? Ne craignez-vous point que l'opiniâtreté que vous avez d'attendre l'Hyver pour revenir, ne vous faſſe reprocher que vous nous amenez le mauvais tems ? Pour moi, quelque ennemi que je ſois de la pluye, puiſque je vois qu'il n'y a qu'elle qui vous puiſſe ramener avant Noël, je vais la demander au Ciel avec autant de zéle que les Laboureurs qui perdent leurs fruits par trop de ſécheréſſe. En vérité vous êtes admirable, d'avoir trouvé le ſecret de nous faire ſouhaiter le mauvais tems, & à moi ſurtout qui en étois l'ennemi irréconciliable. Cependant je le déſire tous les jours avec ardeur ; car à dire vrai, il n'eſt rien de ſi agréable que l'Hyver que j'eſpére paſſer cette année, quand je me promets d'aller cauſer auprès de votre feu, & d'aller voir de quel bois vous vous chauffez. Quand nous aurons les pieds chauds, je m'imagine que nous dirons de belles choſes. J'ai tant d'impatience de voir ce tems venu, que je voudroits de tout mon cœur que le Ciel versât durant dix ou douze jours un petit déluge, ou que les Fêtes de Noël fuſſent dès la ſemaine prochaine.

A Monsieur de T. L'Auteur le console de n'avoir pas réussi auprès d'une Dame un peu trop intéressée.

SUr ma foi, Monsieur, vous avez eû raison. Il n'est pas gracieux d'acheter le plaisir si cher. Quand on a donné son cœur à une Philis, elle ne doit pas demander la bourse. C'est renverser l'ordre établi dans le monde. En matiere de services rendus, le serviteur doit être payé, & non pas la Maîtresse. Je vous avois toujours bien dit que ce n'étoit pas pour vos beaux yeux, que cette Belle vous témoignoit tant de douceur. Une autre fois vous me croirez, & ne vous engagerez pas à vous voir si honteusement refusé. Consolez-vous cependant, vous n'êtes pas le premier à qui cette disgrace est arrivée. La plûpart des femmes ont toujours mieux aimé qu'on leur comptât de l'argent que des fleurettes ; & je crois qu'il seroit plus juste de dire, point d'argent, point de Philis, que point d'argent point de Suisse. C'est une maudite coûtume qui a pris racine depuis long-tems. Pour vous le prouver & vous consoler tout ensemble, je veux vous faire une historiette, que ma mémoire vient de me fournir, & qui me semble être tout-à-fait à propos.

Vous vous souvenez, Monsieur, ou vous devez vous souvenir de ce beau parleur de Grece, à l'éloquence duquel rien n'étoit impossible : de ce Démosthene qui en donnoit à garder au peuple & à la Noblesse, comme il lui plaisoit, & qui avec son beau-caquet faisoit plus enrager le Roi de Macédoine, que tous les Capitaines de son Pays avec leur bravoure. Au même tems que ce grand harangueur florissoit à Athènes, une certaine Laïs florissoit à Corinthe, & la beauté de celle-ci n'étoit pas moins en crédit, que la Rhétorique de celui-là. Il n'y avoit point de cœur à l'épreuve des charmes de Laïs, non plus qu'à l'épreuve de l'éloquence de Démosthene ; & tous deux avoient cela de commun, qu'ils travailloient pour le public, quoique d'une maniere différente. Je ne sçai pas comment Démosthene en étoit récompensé ; mais pour Laïs elle avoit coûtume de faire bien payer les faveurs qu'elle accordoit. Elles étoient taxées, mais taxées à un si haut prix, qu'elle donna lieu au proverbe de ce tems-là, & fit dire au peuple : *Qu'il n'étoit pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.* Démosthene à qui la renommée avoit appris la beauté & les attraits de cette fameuse Courtisane, crut que le proverbe n'étoit pas fait pour lui, & que Laïs

Laïs ne pourroit résister aux charmes de ses paroles. Persuadé de cette opinion, il écrit des Poulets à Laïs; Laïs qui ne cherchoit que pratique, lui fait réponse. Il quitte Athènes, & court à Corinthe. Je n'ai pas bien sçû sur quelle voiture; mais il y a apparence, qu'amoureux comme il étoit, il prit la poste, si poste y avoit en ce tems-là. Tant y a, qu'étant arrivé, il se fait promptement poudrer & musquer, il prend du linge blanc; & se croïant plus beau qu'Adonis, il va voir celle qu'il croit plus belle que Vénus. Il la trouve encore plus charmante qu'il ne se l'étoit imaginée; il s'empresse auprès d'elle, il déploye ses lieux communs; il étale tous les rafinemens de son éloquence, il lui compte fleurettes, il lui dit cent jolies choses; mais tout cela aux oreilles de Laïs n'étoit pas dire d'or. Quand il fut question de terminer l'affaire, on lui demanda dix mille dragmes, qui sont de notre monnoye, ma foi je ne sçai combien, mais je m'imagine que c'étoit une grande somme. Cette proposition étourdit si fort le pauvre Démosthene, qu'il en demeura quelque tems confus & interdit. Enfin il répondit en se retirant: A Dieu ne plaise que j'achette si cher un répentir. On a furieusement philosophé sur ce mot de répentir. Quoiqu'il

en soit, notre Harangueur amoureux, revint tout confus de son voyage. A son retour il déclama de toute sa force contre les vices du sexe; mais il ne les changea pas. N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous voilà en quelque façon satisfait, & que l'avanture de Démosthene vous console un peu de la vôtre.

Aux deux Nanons; pour réponse à une Lettre intitulée, le Génie des Tigresses, envoyé à l'Homme téméraire.

QUoique votre Génie soit un messager qui m'a apporté de mauvaises nouvelles, je n'ai pas laissé de le bien recevoir. S'il vous est fidéle, il vous aura sans doute appris le bon accueïl que je lui ai fait, & vous aura dit, que quoiqu'il me soit venu déclarer la guerre de votre part, j'ai observé exactement le droit des gens, & l'ai reçû avec autant d'amitié & de courtoisie, que s'il étoit venu faire ma bonne fortune. En vérité, aimables Nanons, il faut être autant préoccupé que je suis, pour faire des caresses à un Messager qui n'a rien de doux que la façon de s'exprimer, & qui ne se vante de rien moins que de déchirer le cœur des gens. Malgré toute sa cruauté, je l'ai trouvé agréable, & je n'ai pas appréhendé d'exposer ma vie, pour avoir le plaisir de

joüer avec ce jeune Tigre. Je sçavois bien qu'il avoit été nourri à votre école, & qu'ainsi il n'y avoit pas un cœur exempt de sa dent. Mais quelques menaces qu'il m'ait faites de la part des Tigresses qui l'ont envoyé, j'ai résolu de m'apprivoiser avec lui, comme avec elles; quand mon cœur devroit être déchiré à belles dents, ainsi qu'il m'en a averti. Si cela arrive, du moins aurai-je la consolation de périr d'une belle maniere, & l'histoire de mon cœur me sera glorieuse, puisqu'il aura servi de repas aux plus belles gueules du monde (c'est le mot dont je me dois servir, puisque je parle à des Tigresses.) Déchirez-le donc, inhumaines Nanons, j'y consens; mais surtout en le dévorant, prenez garde qu'il ne vous brûle; il est si plein de feu, que cet accident vous pourroit arriver; & même il est assez difficile qu'en le mettant dans la gueule, vous n'avaliez quelque étincelle de sa flamme. Au reste, c'est un feu dont l'ardeur n'est pas commune. Une seule étincelle seroit capable de fondre toute votre glace, & de faire un embrasement de vos deux cœurs. Si ce malheur arrive, jugez si je serai vangé avantageusement, & si je n'aurai pas beaucoup de gloire à me vanter, que c'est de mon feu que les Nanons sont embrasées.

Lettre de civilité au commencement de l'année.

MONSIEUR,

JE ne sçaurois voir l'année se renouveller, sans vous renouveller l'assurance de mes respects & de mes services. Si je ne craignois point de vous être importun, vous auriez de moi plus souvent de semblables assurances : mais ne pouvant être votre serviteur utilement, je me contente de l'être dans mon cœur, & d'y faire des vœux pour votre prospérité, & pour celle de votre famille. Ce sont des vœux qui partent de la passion que j'ai de vous assurer, que je suis plus que personne du monde,

MONSIEUR, Votre, &c.

*A Madame ***. L'Auteur tâche de l'appaiser, & lui fait une historiette.*

MAle-peste, que vous êtes en colere, & que vous sçavez bien gronder, quand vous vous en mêlés ! Hé quoi, Madame, est-ce un si grand mal de vous avoir dit que mon esprit me quittoit pour vous aller voir, & pour vous suivre dans tous les recoins de votre enclos ? Pour

moi je ne vois pas que cela vous puisse si fort offenser. Si vous n'en croyez rien, pourquoi vous en mettre en colere ? Et s'il est vrai que ce diable d'esprit vous aille inquiéter, prenez-vous-en à lui, & non pas à moi qui n'en suis pas le maître ; car aussi-bien depuis qu'il a pris le chemin de chez vous, il revient si peu chez moi, que je n'ai pas le tems de le corriger de ses emportemens. Au reste, cette avanture n'est pas sans exemple, ni si nouvelle que vous vous l'imaginez. Si vous aviez lû Pline, il vous auroit appris que l'ame d'un certain Hermotime quittoit son corps quand il lui prenoit fantaisie, afin d'aller plus commodément par tout où il lui plaisoit ; & puis quand la fantaisie lui reprenoit, elle revenoit dans sa demeure naturelle, & faisoit dire à Hermotime tout ce qu'elle avoit vû de beau & de remarquable pendant son absence. Cette façon de voyager étoit commode, on faisoit beaucoup de chemin sans se lasser, & sans étre exposé aux incommodités ordinaires qu'on souffre dans les voyages. Mais, Madame, la différence qu'il y a entre Hermotime & moi, c'est que pendant l'absence de l'ame, le corps d'Hermotime étoit froid & sans mouvement, & pour le mien il ne laisse pas de rire, de boire, de manger & de danser, pendant

que mon esprit est occupé auprès de vous. Et en cela vous voyez que le miracle que vous faites ; est bien plus considérable que le prodige que Pline rapporte.

---

*A Madame de ***. L'Auteur lui témoigne la joye qu'il a de l'amitié avec laquelle ils commencent à vivre ensemble, & la supplie d'empêcher que l'Amour ne s'y mêle.*

MADAME,

POurvû que l'Amour ne vienne point troubler notre amitié, il y a apparence, que nous nous aimerons long-tems. J'y vois toutes les dispositions nécessaires. Vous m'avez assuré que vous aviez trouvé en moi cet esprit commode, que vous cherchiez depuis si long-tems ; & moi je puis vous jurer ; ou que je me trompe fort, ou que vous êtes aussi la personne que je cherchois dans le monde. Vous êtes bien faite autant qu'on le peut-être : vous avez l'ame bonne & généreuse, & l'esprit le plus éclairé que j'aye connu parmi les personnes de votre sexe. Voilà justement ce qui peut affermir notre amitié. Les Belles surprennent bien quelquefois mes sens ; mais quand je n'y trouve point d'esprit, la surprise ne dure pas long-tems, & je reviens bientôt à moi.

même. Les ſpirituelles & les ſçavantes ne manquent gueres auſſi de me gagner d'abord : mais quand je reconnois que les vertus intellectuelles ne ſont pas accompagnées des vertus morales ; je m'en éloigne incontinent, & les eſtime très-dangéreuſes. Mais ayant trouvé en vous une perſonne bien faite, bonne & ſpirituelle tout enſemble, vous m'avez attaché d'une maniere à me tenir tout le tems de ma vie. Nous allons faire la plus belle amitié du monde, votre vertu va réformer mes mœurs, & votre ſcience m'inſtruire de cent choſes que j'ignore. En vérité, je vous regarde préſentement comme mon Maître ; & puiſque vous le voulez bien, je n'aurai plus aucun doute ſur lequel je ne vous conſulte, ni ne ferai plus aucun ouvrage d'eſprit, que je ne l'expoſe à votre critique. Dieu veüille, Madame, que l'amour ne ſe mêle point de la partie, & ne vienne point troubler notre tranquillité. C'eſt un petit démon que j'appréhende. Il ne ſouffre gueres que deux perſonnes de notre âge s'aiment long-tems, ſans qu'il entre dans leur commerce. L'Amitié & lui ſont en bonne intelligence. C'eſt une Sœur ſous le maſque de laquelle il ſe cache aſſez ſouvent, pour entrer en des lieux où jamais il ne ſeroit reçû, s'il n'étoit déguiſé. Prenons

garde à ses ruses, Madame, évitons ses fourberies : mais hélas! cette précaution n'est nécessaire que pour moi. Il ne sçait point le chemin de votre cœur ; pour le mien, il y a été si souvent, qu'il en connoît les plus secrettes avenues. Ce petit Lutin y entre de tous côtés. Il n'y a point de porte fermée pour lui ; & quand je les lui fermerois toutes, elles sont si foibles, qu'il les romproit au premier effort. De grace, Madame, apprenez-moi à lui résister, & faites en sorte, s'il vous plaît, d'être toujours mon Maître, & de ne devenir jamais ma Maîtresse.

A Monsieur des A.... Rélation du passage de Dieppe en Angleterre.

QU'il fait bon, Monsieur, ne voir la Mer qu'en peinture, ou de dessus le rivage! & qu'on est fou de se commettre à la merci de cet impitoyable élément. Mais enfin la folie en est faite & passée. Nous voici à Douvres, où nous avons débarqué plus abattus & plus harassez, que si nous relevions d'une fiévre continuë. Quoique nous n'ayons été que vingt-trois heures sur la Mer, elles nous ont duré plus de vingt-trois ans. Tous ceux de notre petit Vaisseau n'ont pas moins souffert que moi. Comme il y avoit differen-

tes personnes & d'âges differens, on y entendoit des hoquets de toutes sortes de tons, de Supérius, de Taille & de Basse, & tout cela faisoit une Musique que j'eusse trouvée fort plaisante, si je n'y eusse point tenu ma partie. Monsieur L. B. fut le plus fin; comme il avoit sans doute prévû qu'il ne fait pas bon porter son cœur sur la Mer, il avoit laissé le sien à Dieppe entre les mains d'une fort belle personne, (& c'est une histoire que je promets de vous faire à Paris.) De sorte qu'il fut le seul à qui le cœur ne fit aucun mal. Pour moi, hélas je sentis bien que j'avois porté le mien dans ce voyage. Jamais Philis, ni Caliste, quelque plainte que j'en aye fait, ne l'avoient agité si cruellement que Madame Thetis. C'est une Maîtresse qu'on n'a garde de tromper. Quelque rusé que puisse être un Galant, elle le contraint bientôt à faire voir tout ce qu'il a sur le cœur. Quand vous pensez lui résister, c'est alors qu'elle vous persécute. Comme elle trouva M. L. B. sans cœur, elle s'en prit à sa tête, & lui fit mille maux, voyant qu'il ne lui rendoit pas les devoirs accoutumez. Mais graces au Ciel, nous voici hors de l'empire de cette cruelle. Vous pensez peut-être, Monsieur, que pour nous délasser, nous allons nous coucher pour trois jours,

comme il feroit très à propos de le faire ; mais vraiment vous vous êtes bien trompé. A l'heure que je vous écris, on nous prépare des chevaux de poste, & nous allons courre jusqu'à Londres pour nous remettre de notre fatigue. Et cela sur des chevaux sellez à l'Angloise, sur lesquels on est à son aise à peu près comme sur le cheval de bois d'une garnison. Si j'arrive à Londres sans être brisé, vous aurez encore de mes nouvelles, & j'aurai soin de vous envoyer de tous les lieux commodes, la Gazette de notre voyage.

---

*A Monsieur de***. Relation d'un voyage d'Angleterre.*

SI l'on parloit François à Londres, on croiroit être dans une Ville de France. L'un & l'autre sexe y est habillé comme à Paris, & l'on y vit à peu près de même. Depuis que nous y sommes, nous avons vû tout ce qu'il y a de plus remarquable, Wittehall, Sommerset, Saint James, Westminster, Saint Paul, Temple-barre, les deux Bourses, & bien d'autres bâtimens dont nous vous ferons les descriptions à notre retour. Ce que nous avons vû ici de même qu'à Paris, ç'a été un grand nombre de fort belles femmes, qui sont toutes très-bien partagées d'embon-

point. Nous sommes allez à Hampton-cour, où est la Cour présentement, & qui est le Versailles d'Angleterre. Nous y avons vû Leurs Majestés. La Reine est petite & brune, cependant jolie; & sa phisionomie marque qu'elle a beaucoup de douceur & de bonté. Elle a amenée avec elle quatre ou cinq Portugaises, qui sont bien les plus laides Guenons qui ayent jamais porté le nom de femmes. Quand on les voit parmi les filles Angloises qui la servent, on diroit que le Paradis & l'Enfer se sont assemblés, & que les Anges & les diables sont en même compagnie. Mais ce n'est pas tout ce que la Reine a amené de ridicule. Elle a une Musique Portugaise, soutenuë d'un certain concert de Harpes, qui est bien la plus pitoyable harmonie qu'on ait jamais entenduë. Pendant une Messe où nous y fûmes exposés, mes oreilles qui pourtant ne sont pas autrement délicates, souffrirent plus qu'elles n'avoient jamais souffert. Pour Hamptoncour, c'est une maison assez magnifique, mais elle n'approche point de notre Saint Germain, ni de notre Versailles, non plus que Wittehal de notre Louvre, ni le Saint James de notre Luxembourg. Au reste, quand on me montre ici le triste lieu où le feu Roi eut la tête coupée, je fais mille impréca-

tions contre cette maudite Nation, & je prens bien du plaisir à voir sur les Portes & sur les Tours de Londres, tant de têtes, de bras & de cuisses criminelles. La tête de Cromwel d'exécrable mémoire, est fort à mon gré placée sur la Salle de Westminster. Je souhaite que la justice qu'on a faite de ce parricide, & d'un grand nombre de ses partisans, donne de la terreur à tout le reste des rebelles. Cependant comme nous avons vû presque tout ce qu'il y a à voir, nous commençons à penser à notre départ. Notre bourse se vuide furieusement; car les Schelins s'en vont ici *dru & menu.* On ne feroit pas faire un pas à un Anglois, si le Schelin ne marche le premier. Pour moi, je n'entens point leur langage; mais il m'est avis qu'ils ne disent autre chose que *Schelin, Schelin & Schelin* éternellement. Enfin pour toutes sortes de raisons nous voudrions bien partir; mais nous ne sçavons comment nous y résoudre. La mer nous a si maltraités en venant, que nous ne voulons de notre vie nous exposer à ses rigueurs. Ainsi, Monsieur, s'il vous prend envie de nous revoir, faites faire promptement un Pont de Douvres à Calais; car sans cela, je ne vois pas comment nous pourrons nous en retourner.

*A Monsieur de ***. Relation d'un voyage de Flandres.*

ENfin, Monsieur, nous voici à Anvers, & près de passer en Hollande. Le voyage de Flandres est sans mentir un voyage tout-à-fait digne de la curiosité d'un honnête-homme. Les Villes y sont en grande quantité, & toutes incomparablement plus belles que nos Villes de France. J'aurois continué à vous en faire les Relations, si Monsieur L. B. ne s'étoit emparé de ma commission : mais il s'en acquitte avec tant de soin & d'exactitude, qu'on ne peut rien ajoûter à ce qu'il vous écrit. Ses Lettres vous feront voir toutes choses aussi clairement que si vous les voyez vous même, & vous donneront le plaisir de notre voyage, sans que vous sortiez de Paris. Mais j'ai peur qu'à notre retour, il ne vous fasse payer votre part de notre dépense : car il n'y a point d'apparence que vous en soyez quitte pour rien, puisque vous avez le même plaisir que nous, sans avoir la même peine. Vous avez vû, graces à ses Relations, tout ce qu'il y a de plus beau, & tout ce qu'il y a de plus remarquable en Flandres, étant peut-être fort à votre aise dans un fauteüil, pendant que nous courons

la poste en quelque maudit chariot, qui nous rouë le corps de la maniere du monde la plus cruelle. Sans compter que nous sommes obligés de faire d'étranges repas; de manger tout à la sauce de beure, beurre à l'entrée & beure au dessert. Ajoûtés à cela, qu'en force lieux on entend à peu près notre langage, comme si nous parlions Hébreu, & que quand je demande de l'eau à une servante, elle me va querir du vinaigre. Ce n'est pas que nous n'aïons un interprête, mais si l'interprête vous abandonne un moment, autant vaudroit-il que vous fussiez sourd & muet. Et puis, Monsieur, pensez la honte qu'on a de demander certaines nécessités par interprête. Voilà une partie des incommodités que nous souffrons. Cependant Monsieur L. B. tout délicat qu'il étoit, est présentement habitué à cette fatigue. Lui qui ne fût pas allé à cheval de Paris à Drancy, & qui n'auroit pas fait un pas, s'il n'eût été en Carosse, est le plus content du monde, quand il est dans une charette, entre quelque Moine & quelque grosse Flamande, assis sur une botte de paille, où il déploye ce qu'il sçait d'Allemand, pour tâcher de baragoüiner & de se faire entendre dans une si illustre compagnie. N'auriez-vous pas, Monsieur, bien du plaisir de le voir en

ce bel équipage? Au reste, cette santé foible & délicate qu'il avoit à Paris, devient forte & robuste dans la fatigue, & je vous assure que présentement il n'a point d'autre mal, que celui de ne point dormir. Mais, Monsieur, c'est un mal dont il me fait bien souffrir ma part. Quand il ne dort pas, il voudroit que tout le monde veillât, & le sommeil qu'il souhaiteroit tant pour lui, le chagrine furieusement quand il assoupit les autres. Vous en sçavez des nouvelles, Monsieur, vous qui avez si souvent voyagé avec lui, & qui sans doute lui avez fait les mêmes plaintes. Ce n'est pas qu'il ne fasse un éxercice assez lassant pour l'exciter au sommeil; car nous ne passons par aucune Ville considérable, dont il ne fasse le tour sur les remparts; & celà le plus souvent de son pied mignon : car on ne trouve pas par tout des Carosses. Ce n'est pas tout, il monte au sommet de toutes les Tours, & à la pointe de tous les Clochers, qui sont en ce Pays ci d'une hauteur prodigieuse. Cinq cens marches de pierre ou de bois, & au haut de ces cinq cens marches, quatre ou cinq méchantes échelles de trente ou quarante échellons chacune, ne l'épouvantent non plus que si toute sa vie il avoit fait le métier de couvreur. J'ai beau lui dire, qu'à moins d'avoir appris à

danser sur la corde, pour se tenir ferme en certains lieux où il passe, il joue à se casser le cou ; & que pour mourir dans un endroit si élevé, on n'en arrive pas plûtôt en Paradis : toutes mes remontrances sont inutiles ; & qui pis est, il m'oblige de le suivre, moi qui pour tous les biens du monde ne voudrois pas qu'on m'accusât d'être mort en l'air, de peur de deshonorer ma famille, & qui d'ailleurs ne suis pas curieux comme lui, de voir les fortifications, le plan, la situation & le païsage qui environne les Villes. Cependant voilà ses divertissemens de tous les jours, & pour cela il n'en dort pas mieux. Ne croyez pas, Monsieur, que c'est l'inquiétude qui l'en empêche ; je vous jure qu'il vit ici comme s'il n'étoit point de Paris au monde, ou qu'à Paris il n'eût ni affaires, ni maison. Tout cela est tellement sorti de son esprit, que la seule chose dont nous parlons toujours, c'est de votre amitié : vous faites seul la moitié de tous nos entretiens ; il ne parle que de vous, il vous allégue à tout propos, & c'est ce qui me console, quand il m'empêche de dormir, ou plûtôt c'est ce qui m'oblige à lui sçavoir bon gré, quand il interrompt mon sommeil, puisque c'est toujours avec votre nom qu'il l'interrompt. Enfin les Ostendois ne prennent

pas plus de plaisir à parler de la malheureuse entreprise du Maréchal d'Aumont, qu'il en prend à parler de vous & de votre amitié; & cela, Monsieur, c'est tout vous dire, car ses Relations vous auront appris, qu'un François n'est pas deux jours à Ostende, qu'on ne lui fasse vingt fois l'histoire de la fourbe qu'ils firent aux François en cette rencontre. Pour moi j'avois impatience d'en sortir, pour n'en avoir pas la tête rompuë. C'est une chose qui m'étourdit à Ostende aussi bien que le carillon des horloges dans toutes les autres Villes de Flandres. C'est une Musique qui en vérité plaît les premieres fois, & qui surprend agréablement ceux qui ne sont pas accoûtumez à entendre des cloches qui sonnent des Courantes & des Bourées, & qui marquent un ait presque aussi distinctement qu'un Clavessin ou une Epinette: de sorte que le Maître Horlogeur, pourroit faire danser le Bal dans toutes les maisons de la Ville, sans qu'on y eût besoin de Violons, ni d'autres instrumens. Tout de bon la chose est fort plaisante; mais on s'en lasse bientôt; & comme ce carillon sonne à chaque quart d'heure, malheur à qui loge auprès des horloges, & sur tout malheur à ceux qui comme Monsieur I. B. n'ont pas de disposition à dormir: mais graces à Dieu,

nous partirons demain pour un pays où les cloches ne sont pas en si grand nombre qu'en Flandres. Avant que d'en sortir, il faut que je vous avoüe qu'Anvers est la plus belle Ville que l'on puisse voir. La magnificence des Eglises, la netteté des ruës, la propreté des maisons particulieres, est toute autre qu'en nos Villes de France. Joignez à cela qu'il n'est point de maisons où l'on ne voye quantité de fort bons tableaux. Tout le monde en est ici curieux ; & Monsieur L. B. qui s'y connoît parfaitement, dit qu'il n'a jamais rien vû de si beau, que les Galeries du sieur ** Portugais, & du Chanoine **. Au reste les Flamans sont fort bonnes gens, les femmes belles & libres ; & pour cela je ne les crois pas galantes, quelque chose qu'on puisse dire à Bruxelles des conquêtes que les François y firent parmi ce beau sexe, pendant que la Fronde y étoit refugiée. On n'en sçauroit donner une preuve plus forte, que certaines societés de Religieuses, qu'ils appellent ici Beguinages : on y voit jusqu'à onze cens filles logées ensemble, qui ne font point de vœu, qui vont par la Ville quand il leur plaît, qui reçoivent dans leurs chambres des visites des hommes, & qui sont libres autant qu'on le peut-être, sans que parmi elles on sçache que jusqu'ici il soit

arrivé la moindre galanterie, ni le moindre désordre scandaleux. Après cela, Monsieur, il faut conclure que les Flamandes n'ont point de penchant vers l'amour : car si nous avions en France de pareilles maisons, où les filles pussent disposer de leurs volontés, où il n'y eût point de surveillant, point de parent, point de mari incommode, je suis certain qu'on y pousseroit la galanterie bien loin, & que les Françoises ne seroient pas si froides que les Flamandes, &c.

---

*A Monsieur de ***. Relation d'un voyage d'Hollande.*

LA persécution de Monsieur L. B. augmente tous les jours. Quand on voyage en sa compagnie, il faut renoncer au sommeil; parce qu'il dort mal, & que je dort mieux que lui, il conclud que je dors trop, & que tant dormir me pourroit être nuisible. Depuis qu'en passant à Delft, nous y avons vû outre le fameux tombeau des Princes d'Orange, celui de l'Amiral Tromp, dont l'Epitaphe commence par *Hic jacet qui vivus nunquam jacuit*, il me propose tous les jours un si bel exemple, & voudroit presque, pour avoir après ma mort une semblable Epitaphe, que je ne me couchasse

de toute ma vie. Je vous prie, Monsieur, la premiere fois que vous lui écrirés, demandez-lui quartier pour votre serviteur, & remontrez-lui qu'il faut que les personnes comme moi, où il y a plus de corps que d'esprit, dorment la moitié plus que les autres. Vous pouvez ajoûter à cette raison, que du moins doit-il me laisser vivre en liberté, pendant que nous serons en Hollande, puisque c'est le plus beau privilége du pays. Au reste, Monsieur, c'est un privilége dont ces gros Messieurs font bien du bruit. On diroit à les entendre parler de nous & de nos Monarchies, que nous sommes des esclaves qu'on fait marcher à coup de bâtons, & que pour eux ils sont des Maîtres capables de commander à tout le monde. Ils parlent des Rois presque aussi fierement que faisoient les anciens Bourgeois de Rome. Ils crient sans cesse contre notre Gouvernement, contre la vénalité de nos Charges & de nos Magistratures, ils raisonnent contre les désordres qui en procédent, & disent que dans leur pays on ne les accorde qu'à la vertu & au mérite. S'ils disent vrai, il faut que ceux d'entre eux, qui ont le plus de graisse & d'embonpoint, ayent le plus de vertu & de mérite : car je remarque qu'il suffit d'avoir un gros ventre pour être Conseiller

ou Bourguemeftre. Et par cette raifon, fi Monfieur L. B. veut refter dans ces Provinces, je crois qu'il pourra prétendre aux Charges; car quoiqu'il ne dorme que peu, le beure, le fromage & la bierre, dont il fe repaît préfentement avec autant de plaifir qu'un Hollandois naturel, lui compofent peu à peu un ventre que vous admirerez à fon retour. Je m'imagine pourtant qu'il ne demeurera pas ici dans l'efpérance de cet honneur: car comme vous fçavez qu'il eft bon Catholique, la difficulté qu'on a d'aller à la Meffe, lui donneroit trop de peine, En vérité, Monfieur, c'eft une chofe dont je ne puis me confoler, qu'on fouffre les Juifs à Amfterdam, & qu'on n'y fouffre pas les Catholiques. A Paris les maifons de débauche ne craignent pas tant le Commiffaire du quartier, qu'à Amfterdam, celles où l'on célébre la Sainte Meffe. Cependant j'ai remarqué que la politique eft ici la plus forte ennemie qu'ait notre Religion. Les Hollandois ne haïffent pas tant Rome que Madrid, & je crois qu'ils aimeroient mieux obéïr au Pape qu'au Roi d'Efpagne. Cela eft fi vrai, que dans une compagnie où nous étions dernierement, quelqu'un ayant dit par galanterie, qu'un Miniftre avoit depuis peu obtenu permiffion de prêcher à Madrid;

que l'Inquisition y alloit être supprimée ; & que le Roi Catholique étoit sur le point de se faire Huguenot ; un vieux Hollandois répondit brusquement & de l'abondance du cœur : que si l'Espagne se rendoit Huguenote, la Hollande seroit contrainte de se rendre Catholique. Après cela, Monsieur, jugez s'ils sont fort attachés à leur Religion, & s'ils haïssent si fort la nôtre. On peut dire qu'ils ne haïssent rien que la domination Espagnole, & qu'ils n'aiment rien que l'argent : à cela près, ce sont les meilleures gens du monde. Pour les femmes, elles sont presque toutes blondes, blanches & belles ; & surtout les filles d'un quartier, qu'ils appellent Nord Holland ; elles ont toutes les cheveux d'un blond si agréable, & le teint si blanc & si potelé, que la plus laide d'entre elles passeroit pour une fort belle fille à Paris. Il est vrai que la plûpart ne sont que de belles images, & qu'elles n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut pour discerner le vin de la bierre, & le beure du fromage. De sorte, Monsieur, que vous concevez bien qu'il ne faut pas leur jurer long-tems qu'on les aime, pour le leur faire croire tout de bon. Quoiqu'elles n'ayent point d'inclination à la galanterie, on ne laisse pas de les rendre galantes. Elles sont par stupidité,

ce que les filles font à Paris par esprit. En matiere de galanterie, rien n'est si opposé à Paris qu'Amsterdam. Ici il n'y a que les filles qui s'en mêlent : d'abord qu'elles sont mariées, elles y renoncent si bien, que tout l'argent qui est ici dans la Maison de la Ville, ne leur feroit pas tromper leur mari. Je vous puis dire aussi qu'elles se prévalent bien de cette vertu. Elles commandent aux hommes en véritables Maîtresses, & ils leur sont si soumis, que jusqu'à cette heure, il ne s'est pas entendu dire qu'en Hollande un mari ait donné un soufflet à sa femme. Si cet emportement arrivoit à quelqu'un, quand même il auroit raison, on l'envoyeroit scier du brézil pour trois ou quatre années : car ici il n'est permis à personne de se faire soi-même justice. Un Maître ou une Maîtresse, qui auroit frappé un valet ou une servante, seroient appellés en jugement, & condamnés à payer l'année entiére des gages du serviteur, quand même il n'auroit servi que quinze jours. Après cela, Monsieur, jugés de l'insolence des Valets, & si vous voudriez vous faire servir par des Hollandois. Si cette coutume n'est pas à suivre, ils en ont d'autres qui ne sont pas à rejetter. Ils ont en matiere d'afflictions les meilleures manieres du monde. N'en déplaise aux



Stoïques qui ont tant prêché la constance & la fermeté, les Hollandois ont la pratique de ce qu'ils n'avoient que par théorie. Jamais gens n'ont reçû les disgraces avec si peu d'émotion. Quelque accident qui leur arrive, ils se consolent sur ce qu'il leur pouvoit arriver pis. Si quelque chûte leur fait casser un bras ou une jambe, ils se trouvent heureux de n'avoir pas la tête cassée. Si la tempête a brisé quelques-uns de leurs Navires, ils se consolent sur ce qu'elle n'a pas brisé le reste. Si le feu a brûlé leur maison, ils sont contens de n'avoir pas été brûlés eux-mêmes. Voilà, Monsieur, des consolations à la Hollandoise, dont l'usage n'est gueres commun en France. Je vous assure que j'aurois bien à vous entretenir, si je voulois vous écrire toutes les bonnes maximes qui sont ici établies pour le repos de la vie. Il faudroit vous faire de grands discours sur les bons sentimens qu'ils ont de l'honneur & de l'amour, & vous expliquer bien au long le mépris qu'ils font de ces deux chimeres, & combien ils se mocquent de nous, qui en faisons nos tyrans. Au reste, si les Hollandois n'ont pas tant d'esprit ni d'invention que nous, du moins se peuvent-ils vanter d'avoir plus de soin de leur profit & plus d'inclination au travail; car il n'est rien de

de plus admirable, que de voir dans un Pays qui ne produit presque rien, une si grande abondance de toutes choses. C'est un effet de leur commerce & de leur bonne Police. Les limites d'une Lettre sont trop bornées pour vous dire cent choses remarquables, comme les richesses du magasin des Indes, la magnificence de la Maison de Ville d'Amsterdam, la propreté & l'embelissement des maisons particulieres, qui sont toutes bâties de même symétrie, la beauté & l'abondance des canaux qui sont au milieu des rües, tous bordés de grands arbres plantés régulierement, & qui sont en si grande quantité, qu'on ne sçait si les Villes sont en des Forêts, ou s'il y a des Forêts dans les Villes. Ajoûtez à cela l'invention & la facilité qu'ils ont à bâtir des Navires & des Maisons; le soin qu'ils prennent à entretenir les digues, & les merveilleuses correspondances que leur commerce leur donne dans tout le reste du monde. Enfin, Monsieur, il faudroit vous faire un volume de cette petite République. Mais il ne faut pas vous ennuyer avec nos relations, vous êtes en danger d'en avoir bien d'autres, car Monsieur L. B. est presque résolu pendant qu'il est en train de voyager, d'aller voir la Suéde, le Dannemarc, la Pologne, & tous les au-

tres pays du Nord. Je crois pourtant que nous allons prendre le chemin de Liége par Bosleduc ; & que quand nous y serons, nous déterminerons du reste. Ainsi, Monsieur, vous voyez que malgré le Proverbe, je sortirai de Hollande sans y avoir fait ma fortune. Ce n'est pas que je n'y aye examiné sérieusement ce que je pourrois entreprendre pour y réussir ; mais rien ne m'y a paru propre pour moi, & je n'ai point trouvé de métier qui m'ait chatoüillé l'imagination plus agréablement que celui de certains Maîtres qui apprennent la Langue Françoise à des filles de quinze ou seize ans, avec lesquelles ils ont toute la familiarité imaginable, & qu'ils persuadent de tout ce qu'ils veulent, pourvû qu'ils leur disent que c'est la mode & la coutume en France. Si j'eusse sçû un peu de Hollandois, voilà justement le métier qui m'étoit propre, pour devenir riche agréablement : mais ne sçachant que la langue de ma Nourrice, & quelque méchant reste de Latin de Collége, je suis obligé de quitter la Hollande sans y avoir fait fortune. Cependant je vous jure que je n'en ai point de chagrin, & que j'aurois regret de la trouver ailleurs qu'en votre amitié.

*A Madame de ***, pour la remercier d'une bourse en broderie.*

MADAME,

J'Ai reçû de vous ce que je demandois à la Fortune depuis long-tems. Vous m'avez donné une bourse qui regorge l'or & l'argent de tous côtés. Sans mentir je ne connois point d'ambition qui n'en fût satisfaite ; & je m'imagine que Crœsus le plus riche & le plus libéral de tous les hommes, ne faisoit point de présens plus beaux ni plus magnifiques. Enfin, Madame, graces à votre bourse, voilà mon avarice assouvie ; me voilà riche pour le reste de mes jours. Il me semble vous voir rire ici de mon remerciment, & vous entendre dire, que je ne suis pas assez dupe, pour avoir de tels sentimens d'une bourse vuide, où l'or & l'argent ne sont qu'en broderie. Mais tout de bon, Madame, vous me devez croire ; la bourse de Fortunatus ne m'auroit pas tant satisfait que la vôtre, & je vous jure que tout l'or & l'argent d'Espagne n'ont point pour moi les charmes de celui qui brille en votre ouvrage. Mon avarice n'a pas le même objet que celle des autres hommes. J'aime les richesses : mais ce sont

les richesses de l'esprit, sur lesquelles la Fortune n'a jamais eû de pouvoir. Votre Bourse est destinée à enfermer un trésor de cette nature, c'est-à-dire, Madame, dix ou douze Billets que j'ai de vous, qui valent plus, selon moi, que tout ce qui sort du Perou. C'est l'usage où j'employerai votre beau présent, & c'est-là où je croirai avoir toutes mes perles & tous mes diamans. Mais, Madame, à quoi pensez-vous de me demander pour le payement de votre ouvrage, les Vers que la maladie & la guérison d'Iris m'ont fait faire? Cela s'appelle demander du cuivre pour de l'or: cependant puisque vous le voulez, & que je ne vous puis payer d'autre chose, vous aurez du moins cette satisfaction. Je crois vous avoir dit qu'elle étoit cette Iris, & combien l'Amour eût perdu si elle fût morte de sa maladie. Je suis, &c.

---

*A Madame de ***. L'Auteur raille deux Pédans qu'il avoit trouvez chez elle.*

Il est vrai, Madame, que je fus hier un peu licencieux dans ma conversation, & que je me laissai trop emporter au plaisir de la raillerie. Mais quoi, ne peut-on pas rire quelquefois quand on trouve des sujets ridicules? Ne sçavez-vous

pas que j'ai condamné souvent en votre compagnie l'humeur d'Heraclite, qui s'affligeoit de toutes les choses du monde ; & que j'ai toujours loüé hautement celle de Démocrite, qui étoit un rieur de profession, & qui partout trouvoit sujet de se divertir ? Puisque vous m'avez avoüé vous-même que la conversation des deux Moines qui vous allerent voir, étoit une riche matiere de divertissement, pourquoi vouliez-vous que je laissasse la matiere inutile, & que je ne tirasse pas du plaisir de deux Pédants si capables d'en donner à un honnête homme ? En conscience vous avez tort de vous scandaliser. La Sagesse ne cesse pas d'être Sagesse pour être quelquefois moins sérieuse. J'ai lû en quelque endroit, que Socrate avec toute sa gravité, se plaisoit quelquefois à entendre les boufonneries d'Aristophane. C'est être trop sage, Madame, que de vouloir être plus sage qu'un homme qui a été reconnu pour le plus sage de toute la Gréce. Il ne falloit pas me quereller si fort, ni me reprocher si aigrement la qualité de railleur, & de ceux qui furent raillez. Seneque que vous alléguez toujours, pour lequel vous avez tant d'estime, & qui faisoit plus le prude que moi, n'a-t'il pas raillé adroitement l'Empereur Claude, qui étoit plus grand

Seigneur que vos deux Docteurs ? L'exemple d'un si grand homme ne peut pas être une petite raison. Après avoir vû rire Séneque d'un Prince de cette importance, vous me pardonnerés sans doute d'avoir un peu ri des deux personnes les plus ridicules du monde. Et d'ailleurs le risible étant presque aussi naturel à l'homme que le raisonnable, au défaut de l'un ne peut-on pas se servir de l'autre ? puisqu'au sentiment de vos Docteurs, je ne sçavois pas raisonner, & que consequemment j'étois une bête ; du moins falloit-il leur faire voir que je sçavois fort bien rire ; & leur prouver par-là mon humanité.

Lettre contre un grand parleur.

O Dieu, Madame, l'incommode homme, que ce bel esprit que vous m'aviez tant vanté ! Avoüez qu'on vous avoit bien trompée, quand on vous en avoit dit tant de merveilles. Jamais personne n'a eû un si étrange flux de paroles : quand on dit un mot en sa compagnie, il s'imagine qu'on entreprend sur ses droits, & qu'il n'y a que lui seul au monde à qui il soit permis de parler. Il a tout vû, il a tout fait, il sçait tout ; & si nous l'en croyons, il lui est arrivé plus d'avantures

qu'à tous les Héros de Romans qui ont été faits depuis Théagene & Chariclée. Plût à Dieu qu'un certain Docteur que vous connoissez fût avec ce galant homme pour trois heures seulement, je veux mourir, s'ils ne se battoient à qui auroit le Bureau. Etant si grand parleur, je ne m'étonne pas qu'il lui échape tant de sotises & de mensonges. Pendant deux heures que nous fûmes ensemble, eussiez-vous pû compter le nombre des unes & des autres? Mais surtout en matiere de Livres de quoi ne se vante-t'il point, cet homme qui a lû l'histoire de Tacite en deux jours, & celle de Tite-Live en quatre nuits? Il a raison de dire, qu'il dévore les Livres, c'est sans doute ce qui l'empéche de les digérer, & ce qui fait que son esprit en retire si peu de nourriture. Il est vrai qu'il cite à tous momens, & que dans sa tête, il y a une étrange confusion d'histoires de toutes sortes de Pays & de toutes sortes de Regnes: mais mon Dieu, que toute sa science est éloignée de la maniere dont il faut sçavoir; & qu'il lui seroit bien plus avantageux d'être un honnête ignorant, qu'un sçavant si incommode! Vous remarquâtes, Madame, la peine qu'il se donnoit à faire de méchantes allusions, & à dire de basses équivoque. Il n'en laisse échaper

aucune, il eſt continuellement en ſentinelle, pour ſurprendre une pointe au paſſage; & lorſqu'il en vient à bout, vous avez pris garde de quelle maniere il rit, & combien on le chagrine, quand on ne rit pas auſſi fort que lui. Quand j'euſſe eu envie de devenir ſçavant, voilà juſtement l'homme qu'il me falloit pour m'en dégouter, & pour me faire aimer mon ignorance. Je vous avouë que ſa converſation me donna tant d'ennui, que la douceur de la vôtre ne fut pas capable de ſoulager mon chagrin. Pardonnez moi ſi je vous le dis, il vous laiſſa parler ſi peu, que cet aveu ne doit pas vous offenſer.

Lettre de remerciment à une Dame.

EN vérité, Madame, vous n'êtes point intéreſſée. C'eſt avoir l'ame bien généreuſe, de ne me demander que des Chanſons pour le riche tableau que vous m'avez donné. Vous avez trop bonne opinion de ma petite Muſe. Croyez-vous que ſes ouvrages ſoient dignes de payer les vôtres? Non, non, Madame, le travail de vos mains eſt plus précieux que celui des miennes, & je fais conſcience de vous voir tant perdre à cet échange. Mais enfin vous le voulez, & à cela je n'ai point de replique. Il eſt vrai qu'il court par-

par la Ville plusieurs chansons de ma façon : mais je ne sçai si je pourrai vous les envoyer toutes. Ma mémoire ne garde guere de semblables ouvrages : comme je les fais assez facilement, je vous puis assurer que je les oublie de même. Au reste, je voudrois bien que ceux ausquels je suis comptable, fussent aussi faciles que vous. Si je les pouvois païer en chansons, je m'imagine que ma fortune seroit bientôt faite.

Apologie d'un esprit badin. Lettre enjoüée.

MADAME,

L... a de l'esprit infiniment, j'en suis d'accord. Il est vrai que son esprit est si subtil, qu'il s'évapore souvent ; je l'avouë aussi. Quand il auroit moins de ce qui éleve, & qu'il auroit davantage de ce qui affermit, il n'en vaudroit que mieux ; je le confesse encore. Mais quelque éventé qu'il puisse être, n'est il pas plus agréable que le mélancolique S.... La sotte retenuë de celui ci est bien moins supportable que l'emportement de celui là. Le brillant est toujours beau dans un esprit, quand même il ne seroit pas toujours reglé. Je veux bien croire que quelquefois on peut avoir de l'esprit par excès. Peut-

être même que d'en avoir trop, est plus près de la folie, que d'en avoir fort peu. Mais pour moi j'aime mieux les vices qui pêchent en excès, que ceux qui pêchent en défaut. Ils semblent avoir quelque chose de plus relevé. La témérité est toujours plus noble que la poltronnerie, & la prodigalité que l'avarice. Quand un homme n'est pas courageux, ni libéral de la belle maniere, j'aime bien mieux qu'il soit téméraire & prodigue, que poltron & avare. Et n'est-il pas vrai, Madame, que le Comte de B. qui mange son bien avec tant d'honneur, est à votre gré plus honnête-homme que le Président D.... qui le conserve si vilainement? Et le Chevalier D. qui se bat quelquefois si mal à propos, n'est-il pas mieux venu parmi les gens de qualité, que C. qui se laisse battre avec tant de lâcheté? Je crois qu'il en est de même de l'esprit. Il est plus avantageux de l'avoir vif, quoique mal conduit, que tout à fait pésant & bien reglé. Vous dites fort agréablement, qu'il vaudroit autant entreprendre de fixer le Mercure, que de vouloir arrêter la vivacité de celui dont nous parlons: mais pour cela, Madame, croyez-vous qu'il en soit moins estimable? Ne sçavez-vous pas que le mouvement est naturel à notre espris aussi bien que la légereté; & que plus

il possede ces deux qualités, & plus il est ce qu'il doit être? Enfin j'aime les emportemens & la vivacité de L. Vous avez beau dire qu'il s'éleve quelquefois si haut, que les meilleurs yeux le perdent de vûë; j'estime plus les animaux qui s'élevent en l'air, que ceux qui rampent sur la terre. Parmi ceux-ci, on trouve souvent du venin, & parmi les autres il ne s'en trouve presque jamais. Si cet esprit semble, ainsi que vous le dites, un fleuve, ou bien un torrent, il ressemble à celui du Nil, qui ne se déborde jamais sans engraisser toutes les terres de son voisinage. Avoüez, Madame, que dans ses débordemens il pousse cent choses excellentes, dont on peut faire du profit: & que du moins il vous fait bien rire quand il s'abandonne tout à fait au torrent de sa veine poëtique. Hé bien, Madame, n'est-ce pas là soutenir comme il faut le parti de L.... Ne dites donc plus que je suis vindicatif, puisqu'après avoir reçû de lui tant de railleries basses ou spirituelles; je soutiens son esprit contre vous, qui avez reçu de lui tant de loüanges bonnes ou mauvaises.

*Au Révérend Pere***.*
L'Auteur le remercie de lui avoir traduit en Latin deux petits complimens François.

MON REVEREND PERE,

JE reçûs hier de votre part les deux petits Discours que vous avez habillez à la Romaine. Sans mentir, vous étes un admirable Tailleur; vous leur avez fait des robes si riches & si magnifiques, que l'éclat m'en a surpris, & m'a presque empêché de les reconnoître. Je n'eusse jamais crû qu'un ouvrage qui sortoit de mes mains, si grossier & si mal limé, pût devenir si beau & si poli entre les vôtres. Mais je suis bien détrompé, je commence à connoître que la Rhétorique est une Coquette qui entend si parfaitement l'usage du fard, qu'elle embelliroit les choses du monde les plus laides; car enfin je vous avois envoyé deux petits complimens François d'un stile rampant, & d'un caractere foible: & vous m'avez renvoyé ces complimens Latin, mais en Latin beau, net, poli, fort, tel enfin qu'on le parloit à Rome sous l'Empire d'Auguste, & avant que les Goths & les autres Barbares fussent allez en corrompre la pureté. De sorte que mes discours, ou plûtôt les

vôtres, pourroient présentement être prononcés devant le Sénat de ce tems-là, & en présence de Ciceron même, sans crainte d'en recevoir de la honte. Jugez donc, mon Revérend Pere, de quel air je les débiterai Jeudi & Vendredi aux disputes des jeunes Freres. Ce sera, je vous assure, d'un ton de commandement & comme un Orateur persuadé de la beauté de sa Harangue. Mais, mon Revérend Pere, l'éloquence de votre Latin ne me fait pas oublier celle de votre François. Celui de votre Lettre ne céde point à celui de Balzac, comme votre Latin ne céde point à celui de Ciceron. *Latinè ita scribis, ut vix meliùs Cicero; Gallicè tam feliciter, ut multo minùs Balzacius.* Pardonnez-moi ces trois mots de Latin, ils m'ont échapé sans y penser. Il faut sans doute que je les aie lûs quelque part; car sérieusement je ne parle Latin qu'en lisant mes Heures; & comme je ne suis gueres dévot, il s'ensuit que je ne parle Latin que fort rarement. Mais qu'importe? ce n'est pas mon métier. Si je ne sçai que fort peu de Latin, je vous proteste que je suis en bon François, c'est-à-dire, très-sincérement,

MON REVEREND PERE, Votre, &c.

*A Madame ***, pour la remercier d'un panier de pommes de Reinette.*

MADAME,

JE ne m'étonne plus de ce qu'Adam se rendit à la tentation de la pomme qui lui fut présentée par sa femme. On a beau dire qu'il fit là un tour de Normand, & que jamais friand ne paya si cher sa friandise : pour moi je crois que j'en eusse fait autant, si Eve la lui présenta aussi agréablement que vous m'avez envoyé votre panier de Reinettes. Sans mentir, Madame, outre le soin particulier que la nature semble avoir pris de donner à ce beau fruit une beauté égale à sa bonté, votre Lettre l'a encore tellement embelli à mes yeux, & rendu si agréable à mon goût, que je renoncerois plûtôt à tous les plaisirs de la vie, qu'à ceux de me rassasier de vos délicieuses pommes. La pomme qui causa la ruine de Troye, & celles qui étoient si soigneusement gardées au jardin des Hespérides, ne valoient pas un pepin des vôtres. N'en déplaise à Pâris, qui fit tant de càs de la premiere, ni à Hercule qui se donna tant de peine pour dérober les autres ; celui-là fit à Vénus, & celui-ci à Eurysthée, un présent qui

n'approche point du vôtre. Si Esaü avoit donné son droit d'aînesse pour un panier de pomme, comme il le donna pour une écuelle de lentilles, il ne passeroit pas dans mon esprit pour un sot, & je croirois même qu'il auroit trompé son cadet, tant j'ai présentement d'estime pour les pommes. Voilà, Madame, vous faire un remerciment tiré de la sainte Ecriture, aussi bien que de la Fable. Après cela ne dites plus que ma lecture m'est inutile, & que jamais mes Lettres ne sont sçavantes. Si je me mets une fois à vous entretenir de science, de fable & d'histoire, je citerai si souvent, je raisonnerai si fort, que je vous réduirai à me demander quartier. Pour vous dire le vrai, il ne me seroit pas impossible de le faire. Mais ce n'est pas mon humeur, & je crois que ce ne doit pas être celle d'un galant homme. C'est à faire aux Pédans d'en user ainsi. En matiere de Lettres, c'est l'esprit qui doit agir, & non pas la science. Et surtout je ne sçaurois souffrir ces gens qui citent toujours, qui alléguent éternellement, qui ne sont sçavans qu'à cause que les autres l'ont été; qui parlent & qui écrivent, parce que devant eux l'on a écrit: ces étaleurs de lieux communs, ces perroquets d'esprits & d'éloquence plaisent à la vérité; mais c'est à ceux qui ne sont pas

trop habiles. Ils sont semblables à ces Peintres qui ne sçavent que copier, & dont les tableaux ne laissent pas de plaire à ceux qui sont ignorans au métier, & qui ne se connoissent pas en originaux. Je m'étonne, Madame, que vous qui avez tant d'esprit, & qui sçavez si bien connoître, ayez en cela les mêmes sentimens que ceux qui n'en ont gueres. Comme il n'est pas de mon métier d'être sçavant, je vous avouë que je n'affecte gueres de le paroître. Mais si vous voulez qu'entre nous je vous en donne des marques, en peu de tems je vous ferai confesser qu'il y a en moi pour le moins le commencement d'un demi Docteur. Je suis, &c.

---

*Lettre à Madame de ***, contenant diverses petites nouvelles.*

MADAME,

VOus serez sans doute surprise, que je vous écrive d'Angleterre, puisque je ne vous avois point mandé que je dusse faire ce voyage : mais il a été entrepris & exécuté avec tant de précipitation, que vous ne devez point me sçavoir mauvais gré de ne vous en avoir pas avertie. J'avois pourtant quelque regret de me mettre sur la mer, sans me recom-

mander à votre dévotion : mais je fis réfléxion, que l'Amour m'ayant destiné à mourir par le feu, il n'y avoit pas apparence que je pusse périr dans l'eau, & qu'ainsi vos vœux ni vos prieres ne m'étoient pas nécessaires en cette rencontre. C'est ce qui me fit embarquer hardiment. Je ne vous sçaurois dire, Madame, quand je fus sur la mer, combien je moralisai, & combien je la trouvai comparable à vous & à votre belle voisine. Je la comparai à vous pendant huit ou neuf heures qu'elle fut calme, & qu'elle n'occupa mon esprit qu'à considerer avec admiration combien elle est vaste & profonde, combien elle est pleine de trésors & de merveilles : & je la comparai à votre belle voisine pendant douze ou quinze heures qu'elle demeura couroucée, & qu'elle agita mon pauvre cœur avec toute la violence imaginable. Mes moralités & mes comparaisons cesserent, quand nous cessâmes de voguer. En mettant pied à terre, je mis aussi hors de mon esprit & vous & votre voisine. Je crus qu'étant dans un pays étranger, je ne devois plus penser qu'aux belles étrangeres qu'on y voit, & que mon amour couroit hazard de se noier, si je lui laissoit repasser la mer sans ma conduite. Mais ayant reçû à Londres la Lettre que vous m'écriviez à Paris,

vous m'avez fait penser à vous malgré moi ; & ce que vous m'avez mandé de votre belle voisine, a fait malgré le péril retourner mon amour en France avec plus de précipitation qu'il n'en étoit sorti. Est-il possible, Madame, qu'elle ait du chagrin de mon absence, & qu'elle souhaite si impatiemment mon retour ? Cette nouvelle m'a donné toute la joye dont je suis capable ; mais pourquoi ne me laissiez-vous pas goûter un peu cette joïe ? Falloit-il ajoûter ensuite qu'elle souhaite mon retour, afin que je puisse voir les soins & les assiduités qu'a présentement pour elle Monsieur de . . . ? Dois-je croire qu'elle vous ait priée de me donner une nouvelle si fâcheuse ? S'imagine-t'elle que sa conquête seroit imparfaite, si elle n'avoit le plaisir de triompher en ma présence ? Quoi donc, cette cruelle persécutera les gens jusques hors du Royaume, & je ne serai pas à couvert de ses rigueurs, dans un lieu où je serois à couvert de la colere du Roi, quand même je l'aurois offensé ? Est-il possible qu'il n'y ait point de pays qui soit exempt de sa tyrannie, & qu'en quelque lieu qu'on fuie, on ne puisse pas fuir son esclavage ? Assurez-là, je vous supplie, qu'il n'est pas nécessaire que je retourne à . . . pour avoir l'affliction de me voir un Rival de cette impor-

tance ; & que sa satisfaction doit être entiere, puisque sans être le témoin de mon malheur, j'en ai un déplaisir si grand, que peut-être il m'obligera de me précipiter dans la mer, quand nous retournerons en France. Peut-être aussi que je n'en ferai rien ; car si je pense à la tristesse que vous en auriez, & à la joye qu'elle en recevroit, j'aimerai mieux vous exempter de cette tristesse, que de lui donner cette joye. Sans doute que j'y trouverai mieux mon compte, & que pour cette fois il y aura plus de plaisir à satisfaire l'Amitié que l'Amour. Ne lui dites pourtant pas que je suis presque résolu à n'en pas mourir ; car je crois qu'elle en mourroit elle-même de dépit. Dites-lui, s'il vous plaît, que mon nouveau Rival me donne toute la jalousie, & toute l'affliction qu'elle souhaite, & qu'il n'y a point d'apparence que j'en échappe. Dites à Madame de .... que j'ai ici pensé à elle, & qu'y trouvant des Bas fort propres & de très-belles Jarretieres, j'en ai fait provision pour les lui porter à mon retour ; & quand une fois elle en sera parée, elle se pourra vanter d'avoir la jambe la plus mignone de la Province, quelque chose qu'en puisse dire le Président de... Dites aussi à Mademoiselle D.... que je lui suis toujours fidéle à conserver le secret qu'elle

me confia ; que je n'ai pas parlé à un seul Anglois depuis que je suis à Londres, & qu'il n'y a pas ici un Chevalier qui porte sur le cœur plus fortement gravé que moi *Honni soit qui mal y pense.* Après cela, Madame, dites-vous un peu à vous-même ce que je vous suis, & prenez bien garde de ne rien diminuer à cette vérité.

Si vous me faites l'honneur de m'écrire à Paris, & de vous servir de l'adresse que je vous ai donnée, vos Lettres viendront me trouver en Hollande. Beaucoup de gens y vont chercher fortune ; mais pour moi je croirai l'y avoir trouvée, si j'y trouve quelqu'une de vos Lettres. Je suis, &c.

---

*A Madame de ***, sur les loüanges sinceres.*

MADAME,

NE croyez point que ceci soit une exagération ; je vous exprime mes véritables sentimens, quand je compare vos Vers aux choses du monde les plus précieuses. Il me semble que ma sincérité vous est assez connuë, pour ne plus douter de mes paroles, & que je vous ai fait voir assez clairement qu'il ne me seroit pas possible de loüer de méchans Vers, quand ils seroient dans les ouvrages d'Ho-

mere, dans ceux de Virgile ou de Corneille. La maniere avec laquelle je vous parlai une fois de quelques légeres taches, que j'apperçûs en des Stances que vous aviez faites, vous doit bien persuader de cette vérité. Si votre Idylle n'étoit à mon goût aussi excellent qu'il peut être, je vous le dirois présentement avec la même liberté. Peut-être que cette liberté vous parut un peu étrange, & que vous conclutes de mon procédé, que je ne sçavois gueres le monde, puisque j'avois si peu de complaisance pour une personne qui mérite celle de tous les honnêtes gens. Peut-être même que cette liberté a été la cause de l'interruption de notre commerce : mais sans mentir, Madame, c'est une mauvaise habitude que j'ai prise depuis long-tems ; & que je ne puis plus surmonter. Il m'est impossible de loüer ce qui ne me semble pas digne de loüange, & je ne suis pas le premier qui ait été sujet à cette foiblesse. Dès le tems que Denis le Tyran regnoit à Syracuse, il avoit à sa Cour un Poëte qui étoit encore moins complaisant que moi. Ce Prince, comme vous sçavez, se picquoit de faire des Vers ; & quoiqu'il les fit fort mal, il les récitoit publiquement, & en rompoit la tête à tous ses Courtisans, qui étoient obligés de les loüer aveuglément, à moins

que de vouloir s'exposer à la colere de l'homme du monde le plus cruel. Toutefois un certain Poëte nommé Philoxene, ayant été un jour du nombre de ses Auditeurs, malgré les applaudissemens publics, ne pût s'empêcher de dire tout haut, que les Vers qu'il venoit d'entendre, étoient insupportables, & qu'il n'y avoit ni esprit, ni invention, ni éloquence. Le Prince n'entendit point raillerie, il reçût cette liberté comme un outrage, & condamna sur l'heure Philoxene à aller travailler aux Carrieres pour le reste de ses jours. Et cela, Madame, n'étoit pas moins que de le condamner aux Galeres à perpétuité. Philoxene n'en témoigna pas le moindre chagrin ; il y alla gayement, & jura qu'il trouvoit plus doux de tirer des pierres à la sueur de son corps le reste de sa vie, que d'être contraint de loüer de méchans Vers. Pendant son absence, Denis le regretta : car comme il étoit idolâtre de ses propres ouvrages, & que Philoxene passoit pour le plus excellent Poëte de la Sicile, il souhaitoit avec passion d'en être approuvé, se persuadant que l'approbation d'un Poëte si estimé, mettroit sa Poësie en réputation. C'est ce qui l'obligea d'envoyer dix fois des Commissaires aux Carrieres, avec ordre d'en retirer Philoxene, pour-

vû qu'il promît de venir à la Cour, loüer les Vers qui seroient récités par le Prince ; & dix fois Philoxene tout accablé de la fatigue qu'il souffroit, leur jura qu'il ne retourneroit jamais à la Cour, si Denis ne s'engageoit par un traité solemnel à ne point déclamer ses Vers en sa présence. Enfin on fut contraint de le lui promettre pour le faire revenir. A son retour il alla saluer le Prince ; & le Prince, suivant sa mauvaise coutume, lui eût à peine donné le tems de faire ses premiers complimens, qu'il lui récita une longue suite de vers, dont il lui demanda son sentiment, d'une maniere à faire connoître qu'il vouloit être approuvé. Mais cet homme le moins complaisant de tous les hommes, sans lui répondre un seul mot, se tourna froidement vers les Gardes qui l'avoient amené des Carrieres, & leur dit : *Heu ! Viri adducite me rursus in lapidicinam* ; c'est-à-dire, ou autant vaut : *Pour Dieu, mes amis ; faites-moi la grace de me ramener aux Galeres.* Mais, Madame, ne suis-je pas plaisant de vous interpréter le Latin, à vous qui l'entendez mieux que moi ? Et ne suis-je pas encore plus plaisant de vous faire une histoire dans une Lettre ? Cependant je ne me répens pas de l'avoir écrite ; j'aime mieux que ma Lettre soit un peu trop longue, que

d'avoir manqué à vous faire connoître qu'il y a eu des gens au monde bien moins complaisans que moi, puisqu'ils ne pouvoient se résoudre à loüer les méchans Vers d'un Prince, & qu'ils aimoient mieux aller aux Galeres, que de déguiser quelquefois leurs sentimens. Pour moi je ne serois pas si opiniâtre; un moindre supplice m'étonneroit: car si je sçavois que ma liberté vous eût choquée, je loüerois aveuglément tout ce qui viendroit de votre esprit: mais je vous crois si raisonnable, que vous ne voulez être loüée ni blâmée qu'avec raison, & que vous condamnez aussi-bien que moi ces flateurs éternels, qui ne loüent jamais que par complaisance, &c.

---

*A Madame de ***, pour la remercier d'une boëtes de Conserves envoyées à l'Auteur le jour de sa Fête.*

MADAME,

IL faut avoüer qu'il croît d'agréables fleurs dans votre parterre; elles sont bien differentes de toutes celles qui naissent ailleurs. Jusqu'ici les fleurs les plus rares & les plus précieuses, n'ont donné du plaisir qu'à la vûë & à l'odorat. Mais depuis que vous avez pris le soin de les cultiver,

cultiver, vous les avez renduës capables de contenter le goût, qui est selon moi, celui de tous les sens qu'il est le plus doux de satisfaire. La nature vous est bien obligée d'enrichir ainsi ses présens, & de leur donner une vertu qu'ils ne pouvoient pas recevoir d'elle. Les fleurs qui sont les plus beaux ouvrages de ses mains, ont encore besoin de passer par les vôtres, pour arriver à leur perfection. Elle peut faire des violettes & des roses, mais elle a besoin de vous pour en faire des Conserves; elle peut nous faire des présens qui nous enrichiront pendant un jour ou deux; mais vous lui êtes nécessaire pour rendre durable une libéralité si passagere: car enfin, Madame, de votre grace, le Printems sera chez moi pendant l'Hyver, & je pourrai sentir & manger les fleurs dans le tems que toute la nature en sera privée. Si vous m'aviez donné un bouquet ordinaire, je n'en aurois eû le plaisir qu'un matin: mais vous avez trouvé le secret de me rendre heureux toute l'année. Cette libéralité est digne de vous; mais sçavez-vous en quelle dépense elle vous engage? Il vous en coûtera plus que vous ne pensez: car puisque je vois le soin que vous avez de m'envoyer de si beaux bouquets le jour de ma Fête, je vais faire imprimer un Almanach pour

l'année prochaine, où je ferai mettre cinq ou six fois la Fête de Saint René, afin de recevoir de vous cinq ou six beaux présens. Il est vrai que je vous ménace là d'une chose que vous ne craindrez gueres: car de l'humeur que vous êtes, vous prenez le plus grand plaisir du monde à donner: mais comme je ne me plais pas moins à recevoir, je vous proteste que je ne vous laisserai point manquer de ce plaisir, & que vous avez trouvé en moi un homme fort propre à votre humeur. Cependant je trouve à propos de vous dire à quel usage j'emploirai vos Conserves: il est juste que vous sçachiez de quelle maniere on mangera votre bien. Je m'en servirai comme d'un préservatif admirable contre les mauvaises halaines qui sont ici, comme vous sçavez en grand nombre, & dont j'ai toujours été l'ennemi irréconciliable. Voilà le bien utile que j'en recevrai, & voici quel sera le délectable. Comme elles sont d'une odeur très-excellente, j'en porterai toujours dans ma bouche, principalement quand j'approcherai des Philis & des Calistes: alors l'envie de sçavoir d'où procédera ma bonne odeur, les obligera peut-être à la venir sentir jusques sur le bord de mes levres. Ce n'est pas tout, en m'en servant ainsi, toutes mes conversations seront parfu-

mées; si bien que je charmerai le nés de tous ceux dont mon éloquence n'aura pas charmé les oreilles. Après cela, Madame, jugés quels avantages je tirerai de votre présent, & combien je vous suis obligé de vos précieuses Conserves. Je suis, &c.

---

*Lettre familiere à Madame de ***.*

MADAME,

ETant un peu Poëte, & passant dans le monde pour un demi bel esprit, il ne m'en coûteroit gueres si je voulois vous donner vos Etrennes. Des Stances, une Ode, une Sonnet, pourroient m'acquitter de cette dette; & pour peu que dans mes Vers je vous fisse présent de mon cœur & de ma liberté, je me pourrois vanter d'en avoir usé en Poëte libéral, & en bel esprit magnifique. Mais je renonce aujourd'hui au privilége que donnent ces deux qualités, pour vous faire un présent un peu moins spirituel, mais beaucoup plus solide; car aussi bien de vous donner mon cœur, ce seroit ne vous pas donner grand chose. Je l'ai donné à tant de personnes qui valoient moins que vous, que je ne le crois plus digne de vous être offert. D'ailleurs quand je

vous en aurois fait présent, je ne voudrois pas vous jurer que vous en disposassiez long-tems.

C'est un cœur ennemi de toute servitude ;
La plus douce Maîtresse est pour lui la plus rude,
Et jamais il ne vit deux jours sous même loi.
Ce n'est pas que sans violence
Il ne se donne en apparence,
Et ne jure aussi-tôt de conserver sa foi ;
Il en fait la grimace & feint de la constance :
Mais au fond il s'en rit, & n'est jamais qu'à soi.

Vous pouvez conclure de-là, qu'il est à un sot Maître, & qu'il lui seroit bien plus avantageux de se donner tout de bon, que de vivre toujours dans une liberté qui approche un peu du libertinage. Peut-être même que dans un lieu où il y a des personnes aussi agréables que vous, c'est être ennemi de son bonheur, que d'être ennemi de la servitude. Mais, Madame, j'ai à vous répondre qu'on n'est pas esclave quand on le veut : on peut bien se donner, mais on peut bien aussi n'être pas reçû, & offrir ses services inutilement. C'est ce qui oblige mon cœur à faire ainsi le fanfaron, & à déguiser sous une liberté apparente le chagrin secret qu'il a du ne pouvoir pas être reçû parmi

vos esclaves. Si vous vouliez l'accepter, il renonceroit bientôt à son inconstance & à toutes ses maximes: il disputeroit la fermeté aux rochers mêmes, & deviendroit aussi constant que jusqu'ici il a été volage. Je suis, &c.

Lettre contenant quelques actions héroïques & remarquable.

LES Dames sont capables, comme les hommes, des sentimens & des actions les plus héroïques. *Julius Sabinus* ayant été pris à la tête des révoltés, qui faisoient la guerre à l'Empereur Vespasien, fut mis en prison, & condamné à perdre la tête; il se sauva & se cacha dans une caverne. Eponine son épouse fut avertie par deux affranchis du lieu où il s'étoit retiré; elle s'enferma avec son mari dans une caverne; elle en eut plusieurs enfans pendant neuf ans qu'elle y demeura: ils furent enfin découverts, pris & menez à Rome. Eponine ne pouvoit se consoler du malheur de son mari; elle se prosterna aux pieds de l'Empereur avec les enfans qu'elle avoit eûs dans la caverne; *Voilà*, lui dit-elle, *ô Empereur, ce que j'ai nourri moi-même, afin d'avoir plus de gens qui puissent vous prier d'avoir pitié de nos malheurs.* Vespasien demeura inéxorable.

il fit mourir Sabinus, & ne fut nullement attendri des larmes & de la douleur d'Eponine. Les vertus des femmes sont plus douces pour l'ordinaire, & moins farouches que celles des hommes; il faut qu'elles se sentent toujours un peu de la délicatesse de leur sexe. Les Romains ont trop loüé ce que fit *Porcie* fille de Caton d'Utique, & femme de Brutus, laquelle ayant appris que son mari avoit été défait aux champs Philippiques, avala des charbons ardens pour se faire mourir; il y a dans cela, je ne sçai quoi de féroce, qui ne convient pas à une femme. Cette action tient plus de la fureur & du désespoir, que d'un véritable courage. Cependant les Romains ont fait de grands éloges de la générosité de Porcie; quelques-uns même l'ont mise au-dessus de son pere, qui se contenta de se poignarder après la victoire de César. Les femmes ne sont pas toujours assez maîtresses de leurs sentimens, & elles se livrent trop à leurs passions. La Comtesse *Marie*, fille de Philippe-Auguste, apprenant que Baudouin son époux avoit conquis l'Empire de Constantinople, s'abandonna tellement à la joye que lui causa cette nouvelle, & cette avanture fit une telle impression sur son esprit & sur son corps, qu'elle en mourut sur le champ. Un hom-

me d'un mérite fort borné, fut préferé pour commander l'armée, à l'un des plus grands Capitaine de la Gréce, qui ne parut point touché de cet affront, puisqu'il prit parti dans les troupes comme simple soldat, & servit sous son Compétiteur, lequel manquant d'adresse, d'expérience & de courage, engagea l'armée mal à propos. On étoit sur le point de périr par l'imprudence du Chef: l'extrémité du danger où l'on étoit, fit qu'on eut recours à l'autre, dont on connoissoit la valeur & le mérite, il sauva l'armée & le Général, sans témoigner aucun chagrin de l'injustice qu'on lui avoit faite. Les femmes sont naturellement portées à l'épargne & à l'avarice; & c'est un grande tache pour celles qui sont nées dans un rang élevé. L'Impératrice, femme de Théophile, n'étant pas contente de posséder les richesses de l'Empire d'Orient, envoyoit partout acheter de riches marchandises pour les revendre à Constantinople, & pour y gagner. L'Empereur voyant un jour entrer dans le port de Constantinople un Vaisseau richement chargé, & ayant appris qu'il appartenoit à sa femme, il y fit mettre le feu sur le champ pour le brûler avec toutes les marchandises qui y étoient. L'Impératrice en conçut un extrême dépit, qui fut encore

augmenté par la réprimande que lui fit son époux, lui reprochant avec un air chagrin : *Que Dieu l'ayant fait Empereur, elle le vouloit faire Marchand.* Je vous l'ai déja dit, Madame, que chacun en lisant l'histoire, fait des remarques à sa façon, & selon son goût. Les Politiques, ceux qui aiment la Morale, les autres qui sont plus touchés des grands événemens, grossissent leurs recueils, de ce qui leur fait plus de plaisir ; vous en userez de même, Madame : & ainsi je crois qu'il n'est pas nécessaire que je vous cite d'autres exemples. Je ne vous fais point d'excuse sur la longueur de ma Lettre ; le repos de la campagne, où vous êtes maintenant, vous fera trouver assez de loisir pour la lire, quand elle seroit encore plus longue. Je me contente donc de vous dire, que je serai toute ma vie avec beaucoup de soumission & de respect,

MADAME, Votre, &c.

Lettre de reproches de la Donna Salpetria, au Marquis de la petite Maisonniere.

CE n'est point moi qui ai chargé de Lettres le Valet de pied de Monsieur .... je n'eûs pas le tems d'écrire à personne., & je crois que vous n'auriez pas

voulu que je perdisse la Messe pour vous écrire. Je suis fort mécontente que vous m'ayez comparée à la Maréchale.... dans la Lettre que vous écrivez à Monsieur ..... cela est bien vilain de ne point entendre raillerie; puisque cela est, je ne plaisanterai plus avec vous, & je vous parlerai toujours sérieusement : ce n'est point moi qui vous ai donné des épithétes; & vous sçavez bien celui qui vous a appellé le Marquis de la petite Maisonniere : nous serons tout à fait broüillés, si vous ne m'envoyez les Vers que vous avez faits pour moi; c'est une mauvaise raison de dire, que c'est parce qu'ils sont Latins, que vous ne me les voulez pas faire voir : cela n'y fait rien, puisque je les ferai expliquer par Monsieur .... ou par quelque autre connoisseur. Adieu, Monsieur le Chanoine Régulier, je crains que vous ne vous cassiez la tête, en faisant la culbute, & que l'on ne rebarboüille votre portrait.

Lettre à un Ami indisposé.

MONSIEUR,

JE vous laissai avant hier dans un état qui me donne de l'inquiétude, je vous supplie, de me faire sçavoir si

vous avez été obligé de vous faire saigner; & comment va votre fluxion : mais ce dont je vous prie instamment, c'est d'avoir soin de votre santé, & de vous moins appliquer au travail. Car ce même zéle qui vous porte avec tant de chaleur à faire de si bonnes œuvres, vous empêchera enfin de les pouvoir continuer, si vous ne le reglés suivant vos forces. Je m'érige ici en faiseur de remontrances assez contre mon naturel ; mais c'est que je prens un très-grand intérêt en tout ce qui vous touche, & qu'on ne peut être plus que je le suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

---

*Lettre sur les disgraces, à Madame ***.*

MADAME,

J'Ai eu tant de peur pour vous, que je viens d'avoir de la joye d'apprendre que vous n'étiés que malade. Il y avoit si long-tems que je n'avois eu de vos nouvelles & j'ai tant de confiance en votre amitié, que j'appréhendois que vous ne fussiez morte ; mais puisque ce n'est que de la bile qui vous tourmente, j'espére que vous vous en deferez comme j'ai fait de la mienne. Il n'est pas concevable combien j'ai de santé, je crois que Dieu me remplace en cela le bien qu'il m'ôte d'ailleurs. L'espérance & la crainte où j'é-

toit toujours à la Cour m'échaufoient si fort le sang, qu'il falloit souvent m'en tirer, c'est-à-dire, donner une moitié de ma vie pour sauver l'autre, aujourd'hui la mauvaise fortune me donne une tranquillité admirable, vous ne sçauriez comprendre, Madame, combien une dose d'adversité est quelquefois salutaire. Je vous avoüe que ce breuvage est un peu amer, & que même il faut avoir la tête bonne, pour que ses vapeurs ne la fassent pas tourner; mais avec un peu de peine au commencement, on s'y accoutume à la fin, & ce remede fait des effets merveilleux. Vous autres gens du monde me traiterés de Charlatan, & je suis assuré que vous prendriez plûtôt du vin émétique que le breuvage que je vous propose; aussi peu de gens s'en sont-ils jamais servis que par force.

J'ai du déplaisir aussi bien que vous du traitement que reçoit notre ami, & j'aimerois mieux que ce fût un autre homme de mérite que lui, qui ne fût pas de mes amis qui aidât à me consoler par l'éxemple de la mauvaise fortune, de tout ce que l'on m'a fait depuis trois ans. Au reste, je vous prie de ne montrer les Lettres que je vous écris, qu'à Monsieur *** vous sçavez que les personnes qui sont en l'état où je suis, ne sçauroient parler

de maniere qu'on n'y trouve à rédire ; s'ils ſont gais, ils aigriſſent leurs ennemis ; s'ils ſont chagrins, ils ſont craindre leur reſſentiment : pour moi on ne me trouveroit pas aſſez abattu ; & quoique j'aye de la fermeté de reſte, je ſerai bien aiſe qu'on ne me donne pas de nouveaux ſujets de l'exercer. Je ſuis,

MADAME, Votre, &c.

---

*Lettre ſur l'eſpérance, à Monſieur * * *.*

MONSIEUR,

J'Ai l'honneur de vous repréſenter que l'eſpérance en elle-même n'a rien que d'aimable & de bon. Elle éleve le cœur des honnêtes-gens ; elle fortifie les foibles, & ne peut nuire qu'aux ridicules, qui ne s'en ſervent jamais qu'en ſe trompant eux-mêmes dans la vanité de leurs deſſeins. L'eſpérance eſt enfin le dernier bien des miſérables. Elle a toujours préparé les chemins de la gloire ; & tout les héros n'ont peut-être jamais vû leurs victoires, aller plus loin que leur eſpoir. Il eſt permis de méſurer ſon eſpérance à ſon courage ; il eſt beau de la ſoutenir malgré les difficultés ; mais il n'eſt pas moins glorieux d'en ſouffrir la ruine entiere avec le même cœur qui avoit oſé la concevoir.

Laiſſez-nous donc eſpérer, puiſqu'auſſi bien ne ſçauriez-vous nous en empêcher. Inſtruiſez-nous ſi vous voulez à regler nos ſouhaits & nos déſirs; mais permettez-nous de nous conſoler de nos mauvais ſuccès, par la ſatisfaction d'avoir eu des eſpérances bien fondées; & ſongez que ſouvent la perte d'un bien long-tems attendu, n'eſt la douleur que d'un jour; au lieu que la joye de l'avoir eſperé a fait le bonheur de pluſieurs années, & la douceur de mille agréables momens, ne parlés donc plus contre cette eſpérance ſi aimable & ſi chere. Qu'elle ſoit ſéche ou non, le mérite en eſt égal; & quoique vous en puiſſiez dire, une eſpérance maigre vaudra toujours mieux, qu'un gras déſeſpoir. Cette injure qu'on lui donna hier au milieu des plus illuſtres maigreurs de France, n'a rien fait contre ſa réputation; & le déſeſpoir tout gros qu'on nous le repréſente, n'a fait nulle impreſſion ſur mon cœur. Je ne ſçai ſi Judas étoit maigre ou replet. L'Ecriture qui parle de ſon déſeſpoir, ne dit rien de ſon embonpoint. Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'il ſe pendit faute d'un peu d'eſpérance. Cet exemple n'eſt pas beau, ainſi malgré tous vos raiſonnemens, j'eſpérerai toute ma vie & ne me pendrai jamais.

Lettre sur le caractere & l'esprit d'un excellent homme, &c.

MONSIEUR,

J'Ai un Livre à vous envoyer de la part du P***, que vous ne connoissez point; c'est une des premieres têtes de ***, & qui a beaucoup de crédit. Vous jugez bien que les amis qu'il a, lui donnent mille autres amis distinguez. Je lui ai montré une fois une de vos Lettres; une marque qu'il a du bon goût, c'est qu'il en a été charmé. Enfin il meurt d'envie d'être en commerce avec vous. Ainsi, Monsieur, je suis d'avis que vous receviez gracieusement sont présent; & que vous lui fassiez l'honneur de lui écrire. Permettez-moi de faire son portrait, le voici au naturel. Il a une physionomie qui découvre une partie de sa bonté & de sa douceur. Dans ses manieres & dans son procédé, il n'y a rien d'affecté, il se contente de garder les bienséances & d'avoir la sagesse qui convient à un homme de son âge & de sa profession. Il est non-seulement bon, il a une grande piété; sa dévotion lui fait faire mille bonnes choses pour lui; mais à l'égard du prochain, elle ne le rend point un persécuteur de

ceux qui ont des défauts : car il eſt telle-
ment perſuadé que le retour du mal au
bien, doit venir de la grace de Dieu, qu'il
aime mieux prier pour les pécheurs, que
de s'amuſer à leur faire des remontran-
ces, quand il voit qu'elles ne ſerviroient
qu'à leur aigrir l'eſprit. L'on ne voit donc
de ſa dévotion qu'autant qu'il en faut
voir pour en être fort édifié, & pour con-
noître qu'un extrêmement honnête-hom-
me, peut-être extrêmement dévot. Il a
une qualité dans l'eſprit, qui à mon gré,
eſt la marque de l'avoir véritablement
grand, c'eſt qu'il le hauſſe & qu'il le baiſ-
ſe, tant qu'il lui plaît. Il eſt, à ce que di-
ſent tous les connoiſſeurs, un des plus
ſçavans hommes de ſon ſiécle, dont la
ſcience eſt ſi bien digérée, qu'il ne pa-
roît dans ſa converſation ordinaire, que
du bon ſens & de la raiſon. On a ce me
ſemble, beaucoup d'obligation à un hom-
me qui ſçait dire mille belles choſes, d'en
vouloir bien dire de communes, pour s'ac-
commoder à la portée de ceux à qui il
parle. Perſonne ne ſçait plus préciſément
que lui, parler à chacun de ce qu'il ſçait
le mieux & de ce qui lui plaît davantage.
Cela eſt admirable à un Religieux, de
ſçavoir ſi bien une choſe, qui à mon avis
eſt la plus grand ſcience du monde, il eſt
aimé & recherché de ce qu'il y a de grand

dans le Royaume. Cependant on ne lui voit nulle entêtement pour les personnes de grande qualité & de grand esprit, ni aucun mépris pour les personnes de mérite au-dessous de cela. Il a la plus grande droiture & la plus grande équité qu'on puisse avoir; ni grandeur, ni faveur, ni rang; ni esprit, rien ne le peut séduire, ni l'éblouir. C'est le meilleur homme qui vive; bienfaisant; officieux à tout le monde; mais pour les amis particuliers, sans aucun ménagement; ne voyant point de conséquences, & n'ayant point d'égards qui l'empêchent d'employer tout son crédit pour eux. Sçavez-vous bien, Monsieur, qu'outre l'estime qu'il a pour vous, il a souhaité d'être de vos amis, pour dans la suite du tems avoir lieu de vous servir; & qu'au travers de tout ce que vos ennemis content, il a pénétré que vous aviés de la bonté. Cependant c'est sur le prétexte de votre esprit, qu'il vous envoye son Livre, & qu'il vous supplie de le corriger, parce qu'il le fait réimprimer avec d'autres; & ce qu'il y a de vrai & d'extraordinaire, c'est que je vous réponds que vos corrections, s'il en mérite, l'obligeront plus que vos loüanges (chose peu ordinaire à un Auteur) il a fait depuis peu un Livre de ***, il vous l'envoyera si-tôt qu'il aura sçû votre sentiment de celui-ci. Cependant si

vous ne recevez bien l'ami que je veux vous donner & le Livre qu'il vous envoye, je ferai fort mécontent : je vous plains, Monsieur, d'avoir tant à lire ; mais songez aussi que j'ai beaucoup écrit, & je vous assure que si je n'étoit fort votre servante, vous ne m'y attrapériez plus, &c.

LETTRES DE COMMERCE pour faire offre de services.

M. *** à Roüen.

Paris, le 19 Juin 17

MONSIEUR,

L'Incluse que Monsieur .... de Londres m'a adressée pour vous, me procure l'occasion de vous offrir mes services en cette Ville, tant pour le commerce de Banque, que pour celui de Marchandises. Si je vous suis utile dans l'un ou dans l'autre, honorez-moi de vos commandemens, & ils seront exécutés avec ponctualité. Faites-moi, la grace de me croire parfaitement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Pour donner des ordres ou commissions.

M. de *** d'Amsterdam,

Paris le 20 Août 17

MONSIEUR,

JE vois par la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 de ce mois, que le prix du poivre blanc hausse de jour en jour, parce que la Compagnie en a très-peu pour la vente prochaine : si cela continuë sans apparence de baisser, je vous prie de m'en acheter seulement dix balles & les charger incessamment pour Saint Valery, à l'adresse de *** vous pouvez faire assurer les trois quarts de la valeur & prendre votre remboursement de tout sur moi à deux usances. Menagés, s'il vous plaît, mes intérêts en tout comme les vôtres, & me croyez sans réserve,

MONSIEUR, Votre, &c.

Avis d'un envoi de Marchandises.

M. *** à Hambourg,

Paris le 25 Août 17

MONSIEUR,

LE 15 de ce mois, fut le jour de ma derniere Lettre à laquelle je me remets. J'ai fait partir hier votre ballot de 300 livres de saffran, à l'adresse de M.... ci-joint. Vous en ferez la facture montant à L. 4250. 10. dont vous avez débit, & pour mon remboursement, je vous ai tiré ce jour 1760. Rx. de Banques payables à deux usance à l'ordre de Monsieur, de .... à 30 pour cent de bénéfice, pour lesquels je vous ai crédité de L. 3676. Je vous recommande l'honneur de ma Lettre, & suis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Commission réciproques.

M. *** à Amsterdam,

Paris le 11 Septembre 17

MONSIEUR,

J'Ai reçû avec la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois, la facture des quatre ba-

rils de vermillon, montant à fl. 4350. courant, dont je vous ai crédité. J'ai accepté votre traité pour mon compte de 3680. à l'ordinaire de M. les freres.... & l'ai annoté de conformité; ci-joint le compte de la vente de vos 400 paquets de Vanille, le net provenu desquels monte à L. 4800, dont vous avez crédit, & débet de pareille somme pour 800. à 81 d. que je vous remets en Lettre de R.... à deux usances sur .... freres. La rareté de la vanille continuë, si vous y trouvez votre compte, vous pouvez m'en envoyer incessamment par Gouverne. Je suis parfaitement,

MONSIEUR, Votre, &c.

Avis en tirant sur quelqu'un pour le compte d'un autre.

M. .... d'Anvers,

Paris le 15 Septembre 17

MONSIEUR,

PAr ordre & pour compte de M. de .... de Hambourg, je vous ai ce jour tiré 1000 l. à l'ordre de .... 800 à l'ordre de ... à 78 d. à deux usances. Je vous recommande l'honneur de mes Lettres; & si vous n'avez pas encore les or-

dres néceſſaires dudit Sieur de .... vous pouvez les accepter pour mon compte, juſqu'à ſon approbation : il me reſte encore un apoint de 1250, pour l'ordinaire prochain. Je vous baiſe les mains, & ſuis,

MONSIEUR, Votre, &c.

Remettant à quelqu'un pour compte d'un autre.

M..... à Londres.

Paris le 16 Septembre 17

MONSIEUR,

JE vous remets ci joint pour compte de Meſſieurs .... freres, d'Amſterdam 1000. à 46 d. Lettre de .... de ce jour à deux uſances ſur .... de laquelle il vous plaira procurer les néceſſaires, & en donner avis auſdits Sieurs, & à moi de la réception. J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR, Votre, &c.

Sur des Traitez & Remises.

M. . . . . d'Anvers.

Paris le 20 Septembre 17

MONSIEUR,

SUivant votre Lettre du 11 de ce mois, j'ai accepté L. 6000. que Messieurs . . . . m'ont tiré pour votre compte, & continuerai jusqu'à L. 15000. Je ferai de même au L. 10000. que M. . . . . me doit tirer. Si M. . . . de Hambourg vous tire L. 6000. pour M. C. je vous prie d'y faire honneur, & prendre à l'échéance votre remboursement sur M. de . . . . de Londres ou sur moi qui suis.

MONSIEUR, Votre, &c.

En envoyant copie d'une précédente.

NOus sommes aujourd'hui au 22 Septembre 17. . . . . ci-dessus est copie de ma derniere, à laquelle je me remets. Depuis j'ai reçû votre Lettre du . . . . du passé, qui me marque le départ du Navire le Lion d'or : Dieu veüille l'amener à bon port. Le Sieur François partira dans deux jours, ci-joint le connoisse-

ment de dix balles ſoyes ardaſſes. Par ma premiere vous en aurez la facture & le compte de l'aſſurance. Je vous ſaluë & ſuis, &c.

Recommandation.

M. . . . . à Amſterdam.

Paris le 28 Septembre 17

MONSIEUR,

CEtte Lettre vous ſera renduë par M. . . . . qui va faire des emplettes dans vos quartiers ; comme il eſt de mes amis, je prens la liberté de vous le recommander, & de vous prier de lui rendre tous les ſervices poſſibles, & je vous en ſerai ſenſiblement obligé. Je vous prie auſſi de lui donner ſur ſon reçû ce qui lui ſera néceſſaire, & je vous en tiendrai compte. En pareille occaſion & en toute autre, je vous témoignerai ma reconnoiſſance, & que je ſuis plus que je ne puis vous l'exprimer,

MONSIEUR, Votre, &c.

Fin des Lettres.

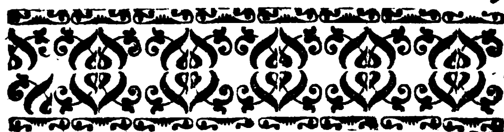
LES

LES COMPLIMENS DE LA LANGUE FRANÇOISE,

AVEC

LES MAXIMES ET CONSEILS

POUR PLAIRE ET SE CONDUIRE DANS LE MONDE.



LES COMPLIMENS DE LA LANGUE FRANÇOISE.

Pour rendre visite à une personne qu'on ne connoît que de réputation, & pour faire connoissance avec elle.

A. VOus serez surpris, Monsieur, d'une visite comme la mienne, puisque je n'ai point l'avantage d'être connu de vous; mais j'ai mieux aimé passer par-dessus les formalités ordinaires, que de perdre un moment l'honneur de votre connoissance. J'espére, Monsieur, que vous me pardonnerez ma témérité en faveur de la vénération parfaite que j'ai pour votre mérite.

B. Je crains bien, Monsieur, que la renommée ne m'ait rendu un mauvais office auprès de vous. L'examen est dan-

géreux pour moi auprès d'un aussi bon connoisseur que vous ; mais quelque risque que j'y coure, je serai toujours trop dédommagé par le plaisir d'une société comme la vôtre, pour ne vous la demander pas avec empressement.

A. Monsieur, c'est à moi de tout craindre, & il faut être aussi hardi que je le suis, pour demander une amitié, dont tout l'avantage sera de mon côté.

B. Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous maintenir dans de pareils sentimens, parce que je serois sûr de la vôtre pour toujours.

A. Si le cœur peut me tenir lieu de mérite auprès de vous, je n'ai rien à désirer.

B. On ne peut, Monsieur, être plus sensible que je le suis à l'honneur que vous me faites ; & je ne manquerai point d'aller incessamment chez vous pour vous en remercier.

A. Vous ne sçauriez, Monsieur, me faire plus de plaisir, & je vous assure que je ne négligerai rien pour rendre notre société durable.

B. J'y contribuerai aussi autant qu'il me sera possible.

Pour faire connoissance avec une personne que l'on rencontre dans une compagnie.

A. MOnsieur, le hazard me procure aujourd'hui un bonheur qui m'est d'autant plus sensible, qu'il y a très-long-tems que j'avois une extrême envie de vous connoître.

B. C'est à moi, Monsieur, à me loüer seul de l'heureuse rencontre qu'il m'a procurée ; mais je ne sçais à quoi je suis redevable de toutes les honnêtetés dont vous me comblés ; je souhaiterois que mon amitié pût m'en acquitter dignement.

A. C'est un bien que j'estime au-dessus de toutes choses. Vous m'avez prévenu, Monsieur, dans le moment que j'allois vous la demander. Accordez-la moi, je vous en supplie. J'ai de quoi vous répondre sur ce sujet ; mais en fait de mérite, ne comptez sur moi que pour un admirateur du vôtre.

B. Si j'avois de quoi me faire admirer, je vous assûre, Monsieur, que nous serions but à but. Mais je tâcherai de remplacer ce qui me manque du côté du mérite, par mon empressement à vous rendre tous les services qui dépendront de moi.

A. La grace que vous me faites de me permettre de vous aller voir, & de m'accorder votre amitié, suffit, Monsieur, pour me mettre dans l'impossibilité de vous faire connoître à quel point j'en suis reconnoissant.

B. C'est une justice que je vous rends ; & dont vous ne devez me tenir aucun compte. Je voudrois, Monsieur, avoir un mérite qui m'assurât de la vôtre, comme vous êtes sûr de la mienne. J'irai vous prier de me faire naître des occasions de vous en convaincre.

A. Je suis trop intéressé à le croire ; pour vouloir en douter ; mais je n'en serai bien persuadé, qu'autant, Monsieur, que vous me ferai l'honneur de me venir voir, & que vous voudrez bien me souffrir chez vous.

B. Votre conversation me fait trop de plaisir pour n'en pas profiter autant qu'il me sera possible ; ainsi, Monsieur, vous ne sçauriez me faire l'honneur de me venir voir trop souvent ; & je vous ai trop d'obligation pour n'aller pas vous en témoigner ma reconnoissance aussi souvent que vous voudrez bien me le permettre.

A Je voudrois, Monsieur, pouvoir ne vous quitter jamais.

VISITE.

A. MOnsieur, votre connoissance m'est si précieuse, que je ne sçaurois la cultiver avec trop de soin : & vous m'avez comblé de tant d'honnêtetés, que je ne puis en témoigner une reconnoissance assez vive. Je n'ai que des offres de services à vous faire : je viens vous supplier de les accepter, & de me faire naître des occasions où je puisse vous convaincre que j'y serai sensible tant que je vivrai.

B. Je ne sçaurois trop faire, Monsieur, pour rendre justice à votre mérite ; & si j'étois le maître d'exécuter, comme de souhaiter, vous connoîtriez la considération parfaite que j'ai pour vous, & que rien ne m'est plus cher que votre amitié.

A. Je vois bien, Monsieur, que vous avez résolu de me vaincre par toutes les choses obligeantes que vous me dites. Je vous céde sur ce point ; mais pour les sentimens, permettez-moi de vous dire, que personne n'oseroit me les disputer. Dites-moi, s'il vous plaît, comment vous vous êtes porté depuis que je n'ai eû l'honneur de vous voir.

B. Fort bien, Monsieur, graces au Ciel.

A. J'en ſuis ravi, pour moi j'ai été un peu incommodé, je ne ſuis pas même encore bien rétabli; mais je retrouverois toutes mes forces, s'il s'agiſſoit de vous rendre quelque ſervice.

B. Je vous ſuis infiniment obligé, Monſieur. Vous ne ſçauriez m'en rendre un plus grand, que celui de ménager votre ſanté.

Pour inviter à dîner.

A. MOnſieur, vous me ferez, s'il vous plaît, l'honneur de dîner avec moi.

B. Il m'eſt impoſſible de profiter de cet honneur-là: je ne ſuis venu que pour ſçavoir l'état de votre ſanté: je ſuis charmé qu'elle ſoit bonne. Vous me permettrez, Monſieur, de prendre congé de vous.

A. Je ne ſuis point du tout content de viſites ſi courtes, je vous vois trop rarement, pour ne point prolonger le plaiſir que j'en reſſens; vous reſterez, s'il vous plaît, afin que nous puiſſions cauſer plus long-tems.

B. Je vous aſſure, Monſieur, que j'accepterois l'honneur que vous me faites, ſi je n'avois des affaires indiſpenſables. Cependant je les quitterois volontiers, ſi

je

je croyois vous être bon à quelque chose.

A. Je serois au désespoir de vous déranger. Vos intérêts me sont plus chers que mon plaisir : ainsi, Monsieur, je n'insisterai point davantage ; mais je ne vous laisse aller, qu'à condition que vous me donnerez un jour de la Semaine prochaine.

B. Cela m'est trop agréable, Monsieur, pour vous le refuser ; & je vous assure que j'aurai cet honneur-là incessamment.

Autre sur le même sujet, où l'invité demeure.

A. MOnsieur, puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer, vous ne m'échaperez pas cette fois-ci. Il y a trop long-tems que je n'ai eû l'honneur de vous voir ; il faut que nous dînions ensemble aujourd'hui.

B. Pour le dîner, il n'y a pas moyen, je vous prie, Monsieur, de m'en dispenser ; mais je serai chez vous tantôt, & vous pouvez disposer de moi le reste de la journée.

A. Vous avez beau vous excuser, Monsieur, vous viendrez, s'il vous plaît. Vous craignez peut-être la mauvaise chere ; mais je ferai de mon mieux.

B. Je sçai, Monsieur, qu'elle est toujours parfaitement bonne chez vous

A. Et bien, Monſieur, il n'y a donc pas moyen de vous en défendre, & vous me déſobligeriez fort, ſi vous ne m'accordiez cette grace.

B. Vous m'en preſſez ſi obligeamment, Monſieur, que je ſuis contraint de me rendre; mais je vous demande une demie-heure pour terminer une affaire qu'il faut que je faſſe ce matin.

A. Très-volontiers, Monſieur; mais donnez-moi donc votre parole.

B. Monſieur, vous pouvez compter ſur moi.

A. Voilà qui eſt fait, je vous attendrai.

Au retour.

B. MOnſieur, j'ai bien peur de vous avoir fait attendre.

A. Non, Monſieur, vous venez à la bonne heure, & je vous ſçai bon gré de m'avoir tenu parole.

B. Je voudrois bien, Monſieur, qu'il me fût auſſi aiſé de vous témoigner la reconnoiſſance que je vous dois.

A. Allons, Monſieur, mettons-nous à table. Voulez-vous laver?

B. Volontiers, Monſieur.

A. Prenez donc place, s'il vous plaît.

B. Je vais me mettre ici.

A. Monsieur, je ne vous y laisserai assurément point ; voilà une place qui vous est destinée.

B. J'obéis, puisque vous le voulez absolument.

A la fin du repas.

A. Monsieur, je suis honteux de vous avoir si mal regalé ; mais j'espére que vous me le pardonnerez : je vous ai traité en ami & sans façon.

B. Vous devriez, Monsieur, vous reprocher de m'avoir traité avec tant de cérémonie ; car on n'agit point comme vous le faites avec des amis.

A. Si vous me faisiez l'honneur d'y venir plus souvent, vous me prescririez ce qu'il faudroit que je fisse, & je le suivrois le plus exactement qu'il me seroit possible, afin de vous engager à ne me point abandonner si long-tems.

B. Il faut, s'il vous plaît, Monsieur, que je prenne ma revanche chez moi, & vous verrez que je vous traiterai bien plus familierement que vous n'avez fait, afin de vous engager à y venir plus souvent.

Lorsque l'invité demeure après le dîné.

A. A Quoi voulez-vous vous amuser, Monsieur ? Joüez-vous à l'Ombre ?

B. Monsieur, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

A. N'aimeriez-vous pas mieux que nous fussions chez M. N. où il y a toujours bonne compagnie ?

B. Je ne sçaurois y en trouver qui me soit plus agréable que la vôtre.

A. Vous me faites bien de la grace, Monsieur, mais je serai bien aise de vous mener chez cette Dame, parce que vous y verrez toute la belle jeunesse de la Ville, tant en Cavaliers qu'en Demoiselles.

B. Je vous serai fort obligé, si vous voulez bien m'y introduire.

Pour introduire un Cavalier dans une compagnie.

Le Cavalier connu.

MEssieurs, voilà un Gentilhomme de mes amis que je vous présente, je suis persuadé qu'il n'aura pas besoin d'autre recommandation que son propre mérite.

La Compagnie.

Monsieur, il suffit que Monsieur soit

de vos amis, pour nous obliger à l'estimer; votre discernement nous assure de son mérite.

L'Etranger.

Je suis persuadé, Monsieur, que je dois à Monsieur N. l'agréable réception que vous me faites. Je ne sçaurois assez l'en remercier, ni lui témoigner suffisamment combien je lui suis obligé de m'avoir procuré votre connoissance & celle de ces Demoiselles, qu'on ne peut voir sans les admirer. J'espére qu'elles voudront bien me faire la grace de m'admettre dans leur société.

Les Demoiselles.

Monsieur, quand on a autant de mérite & autant de politesse que vous en avez, on doit être sûr d'être toujours bien reçû.

L'Etranger.

En vérité, Mesdemoiselles, je ne sçai comment répondre à vos honnêtetés. J'aurois besoin pour cela d'un esprit aussi aisé que le vôtre. Ainsi je n'ai que des offres de services à vous faire. Je vous supplie de me procurer l'occasion de vous prouver combien j'y suis sensible; vous verrez alors que j'agirai avec plus d'activité que je ne parle.

Les Demoiselles.

Votre politesse, Monsieur, nous suffit pour nous faire juger de vous aussi

avantageusement que vous le méritez.

L'Etranger.

Si vous ne voulez pas Mesdemoiselles, me faire naître des occasions de vous témoigner à quel point je vous honore, je les chercherai avec tant d'empressement, que je serai peut-être assez heureux pour en trouver.

Un autre Cavalier.

Monsieur, nous allons faire une partie, voulez-vous en être ?

L'Etranger.

Très-volontiers, Monsieur, pourvû que ces Demoiselles en soient ; car je ne veux point quitter leur compagnie.

Une Demoiselle.

Monsieur, vous y perdrez peut-être plus que vous ne pensez.

L'Etranger.

Je ne sçaurois perdre, Mademoiselle, pourvû que je puisse mériter quelque part dans vos bonnes graces.

Une Demoiselle.

Monsieur, vous serez fort mal dédommagé par notre conversation, des faveurs que vous pourriez recevoir de la fortune.

L'Etranger.

Mesdemoiselles, je n'en sçaurois avoir de plus grande que de voir tant de beautés rassemblées. Je suis persuadé, que si Pâris étoit à ma place, il seroit plus em-

barassé qu'il ne l'a été avec les trois Déesses.

Une Demoiselle.

Monsieur, on ne sçauroit pousser plus loin la politesse & la galanterie.

L'Etranger.

Mesdemoiselles, c'est une justice que je vous rends, & si je ne me défiois de mes lumieres, je dirois ce que je pense de votre esprit. Je suis persuadé que lorsqu'il est de concert avec vos yeux, il n'y a point de Cavalier, qui puisse vous échaper.

Les Demoiselles.

En vérité, Monsieur, nous sommes bienheureuses d'avoir quelque connoissance de nous-mêmes; car notre amour propre pourroit fort bien se laisser séduire par des discours aussi flateurs que les vôtres; mais nous ne les recevons que comme un effet de votre politesse.

L'Etranger.

Mesdemoiselles, votre modestie est un surcroît de mérite, qui ne fait qu'augmenter mon admiration: & je vous assure que de quelque maniere que je sois auprès de vous, j'aurai toute ma vie une obligation infinie à M. N. de m'avoir procuré de si belles connoissances.

Déclaration d'amour.

MAdemoiſelle, le plus heureux jour de ma vie eſt celui où j'ai eû l'honneur de vous connoître.

En vérité, Monſieur, vous faites conſiſter votre bonheur en bien peu de choſes, car je ne connois rien en moi qui puiſſe vous être d'un ſi grand avantage.

J'y trouve tant de perfections, Mademoiſelle, que je ne ſçaurois me laſſer de les admirer; & j'en ſuis ſi pénetré, que je ne ſçaurois les trouver qu'en vous.

Apparemment, Monſieur, vous vous êtes fait une ſi grande habitude de dire des choſes obligeantes aux Dames, que je m'en reſſens aux dépens de votre diſcernement & de votre ſincérité.

Je vous aſſure, Mademoiſelle, que tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, eſt dicté par mon cœur, & que je n'aurois rien à ſouhaiter, ſi je pouvois me rendre digne de votre eſtime.

Vous pouvez, Monſieur, compter ſur tous les ſentimens que l'honneur me peut permettre pour un Cavalier. Je ne ſuis point aſſez injuſte pour refuſer à vos vertus la juſtice qui leur eſt dûë. Je ſerai charmée de vous voir réuſſir dans tout ce que vous entreprendrez.

Si vous parliez ſincérement, Mademoiſelle, je ſuis l'homme du monde le plus heureux ; car je n'ai rien en moi qui ne dépende de vous.

Monſieur, je ſuis ſi peu accoutumée à de pareils diſcours, que je ne les comprens pas. Je ne ſçai point ſi j'ai trop parlé ; mais je n'ai eû intention que de vous faire connoître l'eſtime que j'ai pour vos bonnes qualités.

Il eſt vrai, Mademoiſelle, qu'avant que de vous declarer mes ſéntimens, je devrois vous en avoir donné des preuves ; mais je ſuis ſi occupé de vos charmes, que je ne puis m'empêcher de vous dire que je ne puis penſer à d'autres qu'à vous.

Monſieur, je ne ſçaurois croire qu'une perſonne d'un mérite auſſi ſimple que le mien, ait pû fixer un Cavalier d'auſſi bon goût que vous.

Je ne ſçaurois, Mademoiſelle, donner de meilleure preuve de mon diſcernement, qu'en vous ſacrifiant toutes les penſées & toutes les actions de ma vie ; & je vous proteſte que ſi je ſuis aſſez malheureux, pour que vous n'acceptiez point mes vœux, ils n'en ſeront ni moins ardens, ni moins conſtans. Quelque choſe que vous faſſiez, vous n'aurez point d'amant plus fidéle que moi.

Monſieur, ce n'eſt point à moi à vous

répondre là-dessus : si vous êtes approuvé de ceux dont je dépens, je me soumettrai volontiers à leurs ordres.

Je ne sçaurois, Mademoiselle, vous exprimer les transports de joye où je suis. Je vais tout employer pour gagner Messieurs vos parens. Quand j'aurois à faire à des barbares, j'en viendrai à bout ; j'aurai tant de complaisance pour eux, qu'ils ne pourront me refuser. Ainsi, Mademoiselle, je compte mon bonheur pour certain, tant que vous voudrez bien m'être favorable.

Pour lier conversation avec une Demoiselle dans une compagnie.

MAdemoiselle, j'étois charmé de cette compagnie ; mais depuis que j'ai l'honneur de vous y voir, je la trouve infiniment plus agréable.

Je me connois assez, Monsieur, pour sçavoir que je n'ai aucune part à l'agrément que l'on reçoit parmi tant d'aimables personnes ; & c'est outrer la politesse que de placer vos loüanges sur celle qui les mérite le moins.

Mademoiselle, je ne me laisserai point surprendre par votre modestie ; & elle ne me fera point juger de vous autrement que tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître.

Monſieur, je ſerois charmée de m'entendre dire des choſes ſi flateuſes & ſi agréables, ſi je croyois les mériter; mais comme je ſçai qu'elles ne me ſont point dûës, je vous prie inſtamment de ne m'en point parler.

Puiſque vous doutez de ma ſincérité, Mademoſelle, je remets au tems à vous en convaincre.

Pour demander conſeil à un ami.

A. MOnſieur, vous m'avez toujours comblé de tant de bontés, que je ne ſçaurois avoir recours qu'à vous dans les occaſions où j'ai beſoin de conſeil.

B. Vous ne ſçauriez, Monſieur, me faire plus de plaiſir que de m'employer pour votre ſervice. Dans quelque occaſion que ce ſoit, vous me trouverez toujours la même ſincérité & la même ardeur.

A. Monſieur, je vous ai toujours de nouvelles obligations; je vous ſupplie de m'honorer de vos ordres, afin que je puiſſe m'en acquitter.

Remerciment.

A. MOnſieur, vous ne pouviez me rendre un plus grand ſervice que celui-ci; & quelque choſe que je faſſe,

je ne ſçaurois vous en témoigner une aſſez vive reconnoiſſance.

B. J'aurois lieu, Monſieur, de douter de votre amitié, ſi vous vous adreſſiez à d'autres qu'à moi en pareille occaſion; puiſque vous ſçavez que je n'ai point de plaiſir plus ſenſible que celui de rendre ſervice à mes amis. Ainſi vous devez juger que je voudrois vous donner des témoignages plus eſſentiels de mon amitié.

A. Monſieur, je n'ai point mérité tout ce que vous avez fait pour moi; & je ne ſerai point content que je n'aye trouvé des occaſions de vous en témoigner ma reconnoiſſance.

B. La maniere dont vous me remerciez, eſt infiniment au-deſſus du petit ſervice que vous prétendez que je vous ai rendu. Comptez toujours, Monſieur, ſur ce qui dépendra de moi.

Pour emprunter.

A. MOnſieur, je m'ennuiois de ne point ſçavoir de vos nouvelles, je ſuis venu m'en informer moi-même.

B. Je vous ſuis ſenſiblement obligé, Monſieur, de votre bon ſouvenir: ma ſanté eſt aſſez bonne, grace au Seigneur; & vous Monſieur, comment vous êtes-vous porté depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir?

A. Je me porterois à merveille, ſi j'avois des nouvelles de mes parens.

B. En êtes-vous en peine?

A. Je ſerois charmé de ſçavoir l'état où ils ſont; mais je ſerois encore plus joyeux s'ils étoient informez du mien; car je ſuis fort embaraſſé, faute de Lettres de change.

B. Ne ſçavez-vous pas, Monſieur, que vous pouvez diſpoſer de ma bourſe?

A. Monſieur, j'accepte l'offre obligeante que vous me faites, & je vous en aurai une obligation éternelle.

B. Monſieur, il faut être libre entre amis: combien vous faut-il?

A. Si vous voulez bien avoir la bonté de me prêter cent piſtoles, je vous les rendrai, je vous aſſure, auſſi-tôt que j'aurai reçû mes Lettres de change.

B. Que cela ne vous embaraſſe point.

A. Puiſque je ne ſçaurois reconnoître un ſi grand ſervice comme il le mérite, il faut que mon exactitude y ſupplée: ainſi, Monſieur, vous pouvez compter ſur ma parole.

Pour entrer en converſation avec des Dames.

MEſdames, je vous prie de m'excuſer ſi j'interromps votre converſation; elle eſt ſi agréable, & il y a tant à

y profiter, que vous me pardonnerez peut-être si je suis si vigilant à en rechercher toutes les occasions.

Je vous assure, Monsieur, que nous ne disions rien qui méritât attention; nous avions besoin de votre secours pour la rendre plus agréable.

La conversation doit être très-fertile, lorsque des Dames comme vous en font le sujet.

Monsieur, nous perdrions beaucoup si une personne aussi spirituelle que vous, n'avoit la bonté de s'y trouver pour la rendre tout à fait agréable.

Votre modestie ne m'éblouïra point du tout, Mesdames, & elle ne m'empêchera pas de rendre justice à votre mérite.

Monsieur, nous connoissons si peu d'avantage sur ce que l'on peut dire sur notre compte, que nous vous prions de nous épargner.

Mesdames, on ne sçauroit parler trop vivement, quand il s'agit de rendre témoignage de la vertu.

Si vous ne craignez rien pour votre sincérité, Monsieur, songez du moins que votre bon goût y est intéressé.

Mesdames, c'est justement ce qui m'engage le plus à vous rendre justice; & quelque chose que je fasse pour y réussir, il y aura toujours de la perte pour vous.

Il faut donc céder à votre politesse; car plus nous nous défendrions, plus il en couteroit à la vérité.

Je conviens, Mesdames, que plus je parlerai de votre mérite, plus la vérité aura à se plaindre, parce qu'il m'est impossible de la mettre dans tout son jour.

Félicitation sur le nouvel An.

A. MOnsieur, je suis charmé de vous voir commencer cette année en parfaite santé; je souhaite que le Seigneur vous la conserve, & qu'il vous comble de toutes sortes de bénédictions.

B. Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, je prie le Seigneur qu'il vous accorde autant de satisfaction que vous en méritez.

A. Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur, quoique vous borniez vos souhaits à peu de chose, si vous les mésurez à mon mérite.

B. Monsieur, vous en devez être content; car s'ils sont exaucez, il n'y aura point de bonheur qui ne vous arrive. Je vous prie d'accepter ce présent comme un gage de mon amitié.

A. Monsieur, votre amitié m'est trop chere, pour ne pas accepter le présent que vous me faites; mais je vous prie

d'être bien persuadé, que j'ai pour vous des sentimens tout à fait réciproques; & afin que vous puissiez vous en souvenir, permettez-moi de vous offrir cette bague.

B. Je vous assure, Monsieur, qu'elle me sera toujours très-chere, & que je la conserverai avec un grand soin.

Sur un bonheur arrivé à un ami.

A. MOnsieur, la joye que je ressens de votre bonheur, seroit imparfaite, si je ne la partageois avec vous.

B. Je m'attendois bien, Monsieur, que vous prendriez part à ma fortune, puisque vous n'avez jamais laissé échaper aucune occasion de me donner des preuves de votre amitié.

A. Je suis persuadé, Monsieur, que tous vos amis sont d'autant plus sensibles à ce qui vient de vous arriver, qu'ils le sonhaitoient il y a long-tems, comme une chose dûë à votre mérite.

B. La plus grande satisfaction que j'en reçoive, c'est que j'espére être plus en état qu'auparavant de servir mes amis, & particuliérement vous, Monsieur, que j'estime & que j'honore infiniment.

Sur un malheur arrivé à un ami.

A. MOnſieur, j'ai appris avec tout le déplaiſir poſſible le malheur qui vous eſt arrivé.

B. Monſieur, je vous en ſuis très-obligé.

A. Je ſouhaiterois, Monſieur, que ma douleur pût diminuer la vôtre, ou qu'il me fût permis de la partager, je le ferois de tout mon cœur, je vous aſſure.

B. J'en ſuis perſuadé, Monſieur, & je vous en témoignerai ma reconnoiſſance, ſi je puis trouver aſſez de tranquillité pour cela.

A. J'eſpére que le tems vous la rendra, pourvû que vous vouliez y contribuer de votre raiſon & de votre piété ordinaire; je vous en prie, & de diſpoſer de moi, comme du plus ſincere de vos amis.

Viſite à l'arrivée d'une perſonne.

A. MOnſieur, auſſi tôt que j'ai ſçû votre arrivée, j'ai été dans une impatience extrême de ſçavoir l'état de votre ſanté. Je viens m'en informer, & vous offrir mes ſervices.

B. Je vous ſuis infiniment obligé, Monſieur, de toutes vos honnêtetés; & vous pouvez compter que je n'aime & que je

n'estime personne plus véritablement que vous.

A. Monsieur, rien ne m'est plus précieux que les témoignages que vous m'en donnez. Je vous proteste que j'aurai une attention particuliere à remplir mes devoirs, afin de m'en rendre digne.

B. Vous ne sçauriez, Monsieur, me faire plus de plaisir, que de me venir voir souvent, & de me faire naître des occasions de vous être bon à quelque chose.

Pour saluer un Seigneur passant sur ses Terres.

A. MOnsieur, je me reprocherois toute ma vie, d'avoir passé si près de votre Château, sans m'acquitter des devoirs ausquels on est engagé par votre rang, votre naissance & votre mérite.

B. Monsieur, je suis charmé que le hazard m'ait procuré la satisfaction d'avoir chez moi une personne aussi polie que vous: faites-moi la grace d'y demeurer long-tems, afin que je puisse vous recevoir comme vous le méritez.

A. Monsieur, je n'aurois jamais osé me flatter d'une si agréable réception, n'aïant point l'honneur d'être connu de vous; c'est une faveur dont je me souviendrai toute ma vie.

Entretien avec ledit Seigneur.

A. MOnſieur, vous avez ici la plus charmante ſituation du monde, & le Château le mieux bâti & le plus commode que j'aye encore vû.

B. J'y ſerois aſſez bien, ſi j'avois ſouvent le plaiſir de recevoir mes amis, & particulierement des perſonnes de votre mérite.

A. Je ſuis perſuadé, Monſieur, que votre politeſſe vous doit attirer de fréquentes & nombreuſes compagnies.

B. Monſieur, je n'en reçois point qui me faſſe plus de plaiſir que la vôtre. Tout ce qui me fâche, c'eſt que vous ne ſoyez pas traité comme vous le méritez.

A. Et moi, Monſieur, je ſuis confus de toutes vos honnêtetés; peut-être que quelque jour je ſerai aſſez heureux pour trouver l'occaſion de vous en marquer ma reconnoiſſance.

B. Monſieur, il eſt tems que nous nous mettions à table; vous avez beſoin de vous rafraîchir.

Pour prendre congé du même Seigneur.

A. MOnſieur, votre ſéjour eſt ſi charmant, & vous avez des manie-

res si engageantes, que je ne penserois jamais à vous quitter, si mes affaires ne me pressoient absolument. Mais il est tems que je continuë mon voyage, & que je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait, & dont je me souviendrai tant que je vivrai.

B. Je voudrois bien, Monsieur, qu'il se trouvât ici quelque chose pour votre service pendant votre absence, je m'y employerois avec toute l'activité possible, afin de vous dédommager du peu de satisfaction que vous avez eu de moi.

A. Je ne sçaurois, Monsieur, assez vous en marquer ma reconnoissance. Je vous supplie de m'honorer de vos ordres, afin que je puisse m'acquitter de ce que je vous dois. Je ne puis le faire présentement que par des vœux sincéres & ardens pour la conversation de votre santé.

B. Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur, & je vous souhaite toutes sortes d'agrémens dans votre voyage.

Sur le bruit d'un mariage.

A. VOus voulez bien, Monsieur, que je vous félicite sur la nouvelle que j'ai apprise.

B. Je suis ravi, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous rencontrer ; mais je ne sçai

en vérité, de quoi vous me felicitez.

A. Je ne croyois pas, Monſieur, que vous vouluſſiez me faire myſtere d'une choſe que tout le monde ſçait.

B. Je vous en ferois moins qu'à perſonne. J'ai beau promener mon imagination, je ne ſçaurois deviner de quoi il eſt queſtion.

A. On dit que vous vous mariez dans ce pays-ci.

B. Voilà qui eſt, je vous aſſure, très-nouveau pour moi.

A. On m'en a cependant dit des particularités.

B. Que je les ſçache donc auſſi, s'il vous plaît, peut-être me mettront-elles dans le goût du mariage.

A. On vous marie avec Mademoiſelle N. à laquelle Monſieur ſon pere donne cent mille écus en or.

B. Je vous avoüe, Monſieur, qu'il y a long-tems que j'ai des vûës ſur cette Demoiſelle, & je ferai mon poſſible pour que cette affaire réuſſiſſe.

A. Je me doutois bien, que cette nouvelle ne s'étoit point répanduë ſans qu'il y eût quelque apparence. Je vous fais mon compliment, Monſieur, ſur votre bon choix; je n'en ſuis point ſurpris; car vous avez un diſcernement trop juſte pour vous tromper. Je vous aſſure que perſonne ne

prend plus de part que moi au bonheur dont vous joüirez ensemble.

B. Monsieur, je vous en suis infiniment obligé.

PROMENADE.

A. JE viens, Monsieur, vous demander si vous voulez venir faire un tour de promenade.

B. Très-volontiers, Monsieur. Où irons-nous ?

A. Où il vous plaira, Monsieur.

B. Voulez-vous que nous allions aux Tuilleries ? Comme il est de bonne heure, nous pourrons causer ensemble en attendant que les Dames soient descenduës du Cours.

A. Il faut avoüer que cette promenade est bien charmante.

B. Je m'imagine que je suis dans un paradis terrestre.

A. Rien ne délasse plus agréablement l'esprit qu'une belle promenade, surtout quand on a passé la journée à l'étude.

B. Je ne laisse pas de la trouver agréable, quoïque je ne me fatigue pas sur les Livres.

A. Je suis surpris, Monsieur, que vous négligiez la lecture ; car rien ne convient mieux & n'est plus utile à un homme de

condition. Je ne croirois pas avoir bien passé la journée, si je n'avois lû quelque Chapitre d'un bon Livre.

B. Et moi, Monsieur, je préfere les exercices à l'étude. Je voudrois bien sçavoir quelle satisfaction on peut prendre d'avoir toujours le nez dans un Livre.

A. Je vous l'apprendrai, quand vous m'aurez dit l'utilité que vous tirez de vos exercices.

B. Ils conservent ma santé, ils me rendent le corps souple & léger, & ils m'apprennent à me bien présenter dans une compagnie, ce qui est un grand point; car vous sçavez, Monsieur, que l'extérieur donne un grand avantage à la réputation.

A. J'en conviens: mais quand cette réputation n'est point soûtenuë par un esprit cultivé; en vérité, Monsieur, elle est de bien peu de durée. Et peut-on cultiver l'esprit sans l'étude & sans la lecture? L'esprit n'est-il pas la partie essentielle de l'homme? Cela étant, les plaisirs de l'esprit sont bien plus solides que ceux du corps.

B. Monsieur, il me faut du détail pour me convaincre.

A. J'y consens. L'étude nous préserve des railleries, ausquelles l'ignorance nous expose, pour peu qu'on soit répandu dans

le monde : elle nous apprend à modérer nos passions, & par-là nous rend capables d'entrer dans toutes les bonnes sociétés. Elle forme notre jugement, de maniere que nous pouvons nous garantir du mal & pratiquer la vertu.

B. C'est votre sentiment; mais on m'a toujours fait entendre que l'étude & le courage étoient incompatibles.

A. On vous a bien trompé, Monsieur. Que pensez-vous d'Aléxandre, de César, de Charlemagne, & d'une infinité d'autres que je pourois vous nummer? Avez-vous quelques reproches à leur faire du côté du courage? Je ne le crois pas. Cependant tous ces grands Capitaines se sont trouvez honorez du titre de Restaurateurs des sciences : ils les ont si heureusement alliées avec les armes, qu'ils n'avoient pas moins de connoissance dans les Loix, que d'expérience dans la guerre; & leur valeur auroit eû bien moins d'éclat, si elle n'avoit été secondée de leur éloquence.

B. Je commence à me repentir d'avoir mal employé ma jeunesse.

A. Monsieur, il est encore tems, pourvû que vous vous appliquiez sérieusement.

B. S'il me faut du Latin, je suis perdu; car rien ne m'est plus insupportable qu'un Pédant.

A.

A. Le Latin n'eſt pas abſolument néceſſaire; parce qu'il n'y a point de bons Auteurs, ſur quelque matiere & en quelque langue que ce ſoit, qui n'ayent été traduits en François par de très-ſçavans hommes.

B. Vous croyez, Monſieur que je pourrai venir à bout de lire une ſi grande quantité de Livres.

A. Non, Monſieur, il ne faut point que vous les liſiez tous; mais il faut en choiſir un petit nombre, auſquels vous donnerez toute votre attention; afin qu'ils vous deviennent familiers. Je ne vous demande point de ſpéculation, de peur de vous ennuier & de vous rebuter; mais vous auriez beſoin de Mathématique, de Politique, & principalement d'Hiſtoire, qui fournit beaucoup de matiere aux converſations, & qui fait briller l'eſprit, pour peu qu'on en ait.

B. Je vous ſçai bon gré, Monſieur, de m'avoir tenu tête, me voilà convaincu; je vais quitter toutes les compagnies qui m'ont empêché de profiter des ſalutaires conſeils qu'on m'a donnez, & qui me ſéduiſoient par leurs flatteries.

Sur une querelle.

C. MOnſieur, j'allois chez vous; pour vous demander des nouvelles de ce qui ſe paſſa hier.

S. Je ſuis ravi, Monſieur, de vous en avoir épargné la peine. Dites-moi, s'il vous plaît, de quoi vous voulez que je vous inſtruiſe.

C. On dit que Meſſieurs **, ont eû querelle enſemble, & qu'ils en ſont venus même juſqu'aux voyes de fait.

S. J'arrivai fort à propos pour les ſéparer.

C. Il eſt bien triſte de voir des amis ſe laiſſer emporter à de telles extrêmités, ſouvent pour des bagatelles.

S. Pluſieurs de leurs amis travaillent à les racommoder; mais je ſuis perſuadé que vous en viendrez mieux à bout que perſonne, parce qu'ils ont beaucoup de confiance en vous.

C. Je prens aſſez d'intérêt à tous les deux pour y faire tout ce qui dépendra de moi; c'eſt pour cela que je m'en informe à des perſonnes qui puiſſent m'en inſtruire ſans prévention, parce qu'on ne ſçauroit jamais juger ſainement ſur ce que diſent les Parties.

S. Monſieur N. eſt celui qui peut

le mieux vous éclaircir de l'affaire.

C. Je crois, Monſieur, que je ne ſçaurois prendre de meilleurs conſeils que les vôtres ; ainſi je vous prie de m'accompagner.

S. Je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous avez aſſez de prudence pour terminer cette affaire ſeul : cependant je vous y ſuivrai, ſi vous le jugez à propos.

C. Monſieur, nous avons appris avec chagrin le differend qui eſt arrivé entre vous & Monſieur N.

S. Meſſieurs, je ſuis fâché de la peine que prennent nos amis pour nous remettre bien enſemble, mais ils pourroient ſe l'épargner ; car nous le terminerons bien nous-mêmes.

C. Monſieur, il ne faut pas que vous pouſſiez cette affaire plus loin : tout le monde connoît aſſez votre bravoure ; ainſi je vous conſeille de la réſerver pour une meilleure occaſion. Il faut que vous nous permettiez de terminer vos differends ; nous le ferons de maniere que vous ſerez content.

S. Je connois votre équité, & je ſuis perſuadé de vos bonnes intentions : mais je vous demande en grace de nous laiſſer ce ſoin.

C. Il eſt fâcheux de rompre ſi facilement une ancienne amitié.

S. Je n'ai jamais eû cette intention, & je vous assure, Messieurs, que je n'y ai point contribué ; c'est ce qui me pique le plus.

C. Plus l'offense est grande, plus il y a de mérite à pardonner.

S. Je crois, Monsieur, que vous avez les meilleures raisons du monde à me dire ; mais je suis bien mortifié de n'en pouvoir profiter. J'ai d'autant plus de peine à pardonner, que j'évite avec soin de faire le moindre chagrin à qui que ce soit.

C. Vous devez, Monsieur, être assez convaincu de notre amitié, pour ne point craindre que nous fassions rien à votre désavantage. Ainsi il faudra bien que vous vous laissiez gagner : nous allons voir dans quelle disposition est M. . . .

S. Je vous remets donc, Messieurs, mes intérêts entre les mains, puisque vous le voulez absolument.

C. Monsieur, nous sommes assez de vos amis, pour oser nous flatter que vous voudrez bien vous en rapporter à nous pour terminer l'affaire que vous eûtes hier avec M. . . Elle n'est pas si mauvaise qu'on ne puisse l'accommoder.

D. Messieurs, si vous êtes véritablement de mes amis : vous ne me parlerez point d'accommodement avec un homme qui m'a fait une insulte, dont il faut que j'aie raison.

C. Monſieur, il faut toujours chercher à guérir le mal, & jamais à l'augmenter; & certainement la vengeance le rend incurable.

D. C'eſt raiſonner à merveilles; mais ces raiſonnemens ne s'accommodent point du tout avec le point d'honneur.

C. Croyez-vous, Monſieur, que nous vouluſſions riſquer votre honneur? Non; en vérité: mais ſongez qu'il eſt très-facile de prendre le faux pour le vrai, & qu'on s'y trompe ſouvent dans le monde.

D. Il n'eſt rien de ſi aiſé que de parler d'une affaire, quand on n'y eſt point intéreſſé: mais vous ne ſouffririez pas plus que moi la raillerie, quand elle eſt pouſſée juſqu'à un certain point.

C. Monſieur, il n'y a peut-être que du mal entendu ou de la promptitude: nous ne vous quitterons point que vous ne nous donniez votre parole pour un accommodement. Nous vous répondons de Monſieur N.

D. C'eſt donc que le courage lui manque: & bien je le révaillerai, & je le veux voir l'épée à la main.

C. Nous ſommes auſſi ſûrs du ſien que du vôtre: mais ne devez-vous pas le réſerver l'un & l'autre pour des occaſions plus favorables? Ne devriez-vous pas même être retenu par la défenſe des

Duels, & par la Religion? car enfin elle eſt pour les braves comme pour les autres.

D. Meſſieurs, il faut que j'aye autant de conſidération pour vous que j'en ai, pour prendre ſur moi de m'en rapporter à vous. Vous êtes ſi preſſans, que je ne ſçaurois vous rien refuſer.

C. Nous voilà contens; & je ſuis perſuadé que vous le ſerez à votre tour. Vous vous reprocheriez d'avoir rompu pour une petite promptitude une amitié ſi bien établie.

Pour prendre congé d'un ami en partant.

A. MOnſieur, je ſuis tout à fait mortifié d'être obligé de me ſéparer de vous: j'en ſerois inconſolable, ſi je n'avois l'eſpérance de vous revoir bientôt, & ſi je ne me flattois que vous me conſerverez une part dans votre amitié. Vous ne ſçauriez m'en aſſurer mieux qu'en m'honorant de vos ordres.

B. Monſieur, quoique votre abſence me ſoit extrêmement ſenſible, je m'en conſole, puiſque c'eſt pour le bien de vos affaires. Je vais faire des vœux continuels pour leur réuſſite, pour votre prompt retour, & pour la conſervation de votre ſanté.

Pour un Etranger qui prend congé d'un ami en s'en retournant dans son Pays.

A. MOnsieur, je viens de recevoir des ordres de mes parens de m'en retourner : j'en suis au désespoir, parce qu'il faut que je sacrifie à mon obéïssance, le plaisir que je ressentois tous les jours dans une aussi agréable compagnie que la vôtre. Je vous rends mille graces de toutes les bontés que vous avez eûës pour moi, dont je me souviendrai éternellement.

B. Il est bien triste pour nous de vous perdre presque dans le même moment que nous avons eû l'honneur de vous connoître. Que votre absence au moins ne fasse point de tort, s'il vous plaît, à l'amitié que nous avons contractée. Soyez sûr de moi, je vous en conjure, & honorez-moi de vos ordres, afin que je puisse vous donner des preuves de tout ce que je ressens pour vous.

A. Monsieur, vous n'avez point à douter de mes sentimens pour vous, puisqu'ils sont fondez sur votre mérite ; j'en suis si pénétré que jamais je ne l'oublierai.

Pour prendre congé d'une Demoiselle.

MAdemoiselle, rien ne m'a fait plus de plaisir dans ce Pays-ci, que l'honneur de votre connoissance. Mais mon bonheur ne sert qu'à augmenter ma peine présentement, puisque je suis obligé de partir sans pouvoir differer. Si je croyois mériter une place dans votre souvenir, je vous en demanderois une, en échange de celle que vous occupés dans mon cœur. Je vous proteste que je conserverai précieusement la mémoire de toutes les bontés dont vous m'avez comblé ; & que les sentimens de reconnoissance que j'en ai, sont à l'épreuve du tems & de l'absence.

Conversations entre un Cavalier & une Demoiselle.

Premiere Conversation

MAdemoiselle, votre mérite fait tant de bruit partout, que je n'ai pû retenir mon cœur plus long-tems.

Je n'aurois jamais crû, Monsieur, que la réputation m'eût renduë responsable d'un cœur comme le vôtre. Je suis persuadée qu'il n'aura point pris le change,

& qu'il ne se placera qu'où il trouvera véritablement du mérite. Je vous assure, Monsieur, que ce ne peut-être de moi que vous ayez entendu parler.

Il est vrai, Mademoiselle, que j'en ai douté ; parce que je ne croyois pas qu'on pût rassembler tant de belles qualités dans une seule personne. Cependant, Mademoiselle, je vous reconnois parfaitement au portrait qu'on m'a fait de vos charmes, excepté que le pinceau ne pouvoit atteindre à la perfection de l'original. Ainsi je suis très-content de mon cœur ; il ne pouvoit choisir une plus belle demeure.

Je vous assure, Monsieur, que je me connois trop bien, pour croire que vous me parliez sérieusement.

Mademoiselle, je ne vous demande point que vous me croyez présentement : c'est à ma persévérance à vous persuader ; j'espére qu'elle en viendra à bout. En attendant, Mademoiselle, je vous supplie d'avoir soin de ce cœur que vous m'avez enlevé sans m'en avertir.

En vérité, Monsieur, je n'ai jamais eû de pareils reproches à me faire : peut-être que si j'avois assez de mérite pour cela, je n'aurois pas été fâchée d'en faire l'épreuve sur vous ; mais je suis trop fiere

pour rien tenter que je ne puisse exécuter.

Mademoiselle, vous avez beau insulter votre beauté, je lui rendrai toujours justice ; & vous me paroissez une cruelle si endurcie à son égard, que je vois bien qu'il faut que je me charge de la réparation qui lui est dûë. Je ne sçaurois mieux faire pour cela, Mademoiselle, que de lui jurer une fidélité éternelle.

Monsieur, les sermens des Cavaliers leur coûtent trop peu pour être de quelque mérite ; il faut même qu'ils en soient bien persuadés, puisqu'ils les réïterent si souvent.

Je conviens, Mademoiselle, que la plûpart de nos sermens sont faits par habitude, parce que nous ne trouvons rien qui puisse nous fixer plûtôt d'un côté que de l'autre ; & voilà pourquoi nous traitons toutes les Dames également. Pour vous, Mademoiselle, vous n'en entendrez que de très-sinceres, parce qu'ils seront toujours fondés sur un mérite qui ne peut être comparé à un autre, & qui inspire de l'admiration & du respect. Je vous convaincrai de cette vérité.

Monsieur, je ne suis pas si facile à persuader que vous pensés.

J'en suis charmé, Mademoiselle ; plus mon entreprise est difficile, plus la réussi-

te en ſera glorieuſe, & plus vous ſerez obligée de me tenir compte des peines qu'elle m'aura coûtées.

Deuxième converſation.

J'Ai grand beſoin, Mademoiſelle, du plaiſir de vous voir pour me dédommager des maux que j'ai ſoufferts pendant votre abſence.

Je ſuis très-perſuadée, Monſieur, que l'une & l'autre vous ſont bien égales : & s'il y avoit quelque difference, il me ſemble que mon abſence vous devroit être plus avantageuſe que ma préſence.

Mademoiſelle, je ne ſuis point du tout de ce ſentiment-là.

Cependant, Monſieur, on dit que le plus grand plaiſir de la préſence eſt pour les yeux : & certainement les vôtres doivent être fort mal ſatisfaits dans les momens que vous paſſez avec moi ; au lieu que pendant l'abſence on peut laiſſer le champ libre à l'imagination, qui nous préſente ſouvent des images cent fois plus agréables que la réalité.

Je vous aſſure, Mademoiſelle, que je ſuis fort mal ſervi de ce côté-là : quelque eſſor que je donne à la mienne, elle ne me repréſente jamais rien qui ne ſoit au-deſſous de vous.

Mais, Monſieur, ſi vous aviez jugé ce

mal si grand, il ne tenoit qu'à vous de l'éviter ; ainsi vous ne devez vous en prendre qu'à vous.

C'est mon malheureux destin, Mademoiselle, que j'en dois accuser : il m'accabla hier par une infinité d'obstacles, qui me priverent du seul plaisir que je pusse goûter depuis que j'ai eû l'honneur de vous voir.

Troisiéme Conversation.

EST-il possible, Mademoiselle, que vous verrez mon amour sans me donner la moindre espérance ? Vous êtes obligée de le recevoir favorablement, puisque c'est vous qui l'avez fait naître : il y va même de votre réputation ; car si vous usiez de rigueur avec moi, j'y succomberois, & vous causeriez la destruction d'un amour qui doit sa naissance à vos beaux yeux. Ne passeriez vous pas alors pour la personne du monde la plus inconstante ?

Monsieur, cette qualité pourroit vous être attribuée avec plus de justice qu'à moi ; car si l'amour doit être fondé sur le mérite de la personne aimée, je n'ai nulle prétention sur le vôtre ; mais je crois que dans votre déclaration il en coûte plus à votre sincérité qu'à votre discernement.

Je ne ſçaurois cependant, Mademoiſelle, vous donner de meilleur garant de ma fidélité que vous-même. Et pour peu que vous daigniez vous rendre juſtice, vous ne pourrez m'accuſer de feindre, & vous conviendrez que vous n'avez rien à craindre de ma part.

Et bien, Monſieur, quand j'ajoûterai foi à tout ce que vous dites, que vous en reviendra-t'il ?

Que vous ſerez engagée à la reconnoiſſance.

Je ne m'en défends point, Monſieur, pourvû qu'elle n'aille point juſqu'à aimer; car ſur ce chapitre-là, je réſiſterois à l'amour même.

Voilà juſtement, Mademoiſelle, de quoi m'animer davantage. Les peines d'une pareille victoire ſeroient bien effacées par le plaiſir de la remporter.

Monſieur, il eſt bien difficile de vaincre une perſonne qui eſt toujours ſur ſes gardes; & vous devez compter que tous vos efforts ſeront inutiles.

Pour peu que j'aye d'eſpérance, mes peines me paroîtront douces.

Pourquoi vous en plaignez-vous donc, Monſieur ?

Je ne me plains point de mes peines, Mademoiſelle; mais je vous reproche votre opiniâtreté à ne pas convenir de la

justice que je rends à vos charmes.

Et bien, Monsieur, je vous promets une reconnoissance convenable à mon devoir.

Si vous me tenez parole, Mademoiselle, je serai l'homme du monde le plus heureux ; car je vous aimerai avec tant d'ardeur, de tendresse, de soumission, de respect, & de fidélité, que le devoir vous obligera tout au moins à m'estimer ; mais en conscience cela doit aller jusqu'à l'amour.

Quatrième Conversation.

MAdemoiselle, s'il étoit aussi facile d'agir que de parler, vous seriez comblée de tant de services, que vous ne pourriez jamais douter de ma tendresse.

Monsieur, quand on n'a rien à se reprocher du côté de la vérité, il ne faut point tant de protestations : elle est sans fard & doit s'exprimer simplement.

En vérité, Mademoiselle, je n'ai jamais sçû ce que c'est qu'artifice, & je m'en servirois moins pour vous que pour qui que ce soit. Je ne vous dis rien que tout le monde ne vous dise de même : & si j'avois besoin de caution, j'en trouverois autant que j'en voudrois ; parce qu'il n'y a personne qui ne pense qu'on ne sçauroit vous aimer, que ce ne soit pour toujours.

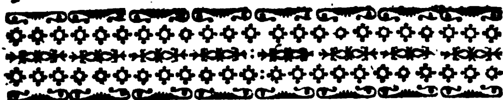
Vous promettez beaucoup, Monſieur, ne craignez-vous point qu'il n'arrive quelque accident qui vous arrête au milieu de vos projets? Je vous avertis au moins, que ſi vous avez parlé à la légere, vous vous en ſouviendrez: car vous pouvez compter que je conſerverai toujours aſſez de tranquillité pour vous rendre le change.

Pourriez-vous, Mademoiſelle, me ſoupçonner de vouloir vous tromper? Il n'y a point de ſerment que je ne fiſſe pour vous aſſurer de ma fidélité.

Et bien, Monſieur, je reçois vos proteſtations, en attendant que j'en aye des preuves.

Je me flatte, Mademoiſelle, que vous ſerez auſſi contente de moi, que je ſerai glorieux d'avoir mérité votre eſtime.

Fin des Complimens.



MAXIMES ET CONSEILS,

Pour plaire & se conduire dans le monde.

I

SI vous voulez être heureux & vous faire estimer dans le monde, craignez Dieu, soyez fidéle à votre Prince, & vivez en homme d'honneur & de probité.

II.

Si l'on fait trois pas pour vous obliger, faites-en six, pour marquer votre reconnoissance.

III.

Si vous n'avez pas de fortune, mérités d'en avoir. On fait voir claire à cette aveugle à force de bien faire, & de travailler avec honneur.

IV.

Ne reprenez point devant le monde ceux que vous croirez être en droit de corriger.

corriger. Ce feroit un contre tems, qui feroit penser que vous les haïriez plus que leurs foiblesses & leurs défauts.

V.

Vous ne pouvez apporter trop de circonspection dans vos paroles. Un mot échapé par imprudence ou par raillerie, & même souvent un bon mot dit avec esprit, coûte cher à celui qui a crû s'en faire honneur.

VI.

Faites-vous des amis autant que vous le pourrez; mais il y en a si peu de véritables, que vous ne devez pas compter sur eux. Vous trouverez en vous-même vos meilleurs amis, si vous remplissez vos devoirs à l'égard de Dieu, & à l'égard de ceux avec qui vous avez à vivre.

VII.

N'ayez de l'attachement & de l'amour pour le monde, qu'à proportion du tems que vous y devez être. Celui qui voyage, ne s'arrête pas dans la premiere belle Ville qu'il trouve sur sa route, il sçait qu'il doit passer outre & aller plus loin.

VIII.

En quelque état que vous soyez, faites plus connoître ce que vous êtes par vos actions, que par vos paroles. La droiture & la probité d'un homme soutiennent

mieux sa qualité, que tout ce qu'il peut dire à son avantage.

IX.

Si vous vous trouvez dans des emplois considérables, ne mettez auprès de vous que des gens d'expérience, & capables de rendre service au Prince & à l'Etat. Ne promettez rien que vous ne puissiez tenir, & ne prenez conseil que de ceux qui vous paroissent désintéressez & de bon sens.

X.

Fuyez l'oisiveté comme le plus dangéreux de tous les maux. Quand l'esprit n'est point occupé, il devient corps; quand il est occupé, le corps devient esprit. Dans l'occupation, l'homme se souvient de ce qu'il est; il s'oublie & s'abandonne à ses plaisirs comme une bête, quand il ne s'occupe pas.

XI.

Vous ferez connoître le fond de votre ame par vos paroles, & votre naissance par vos actions.

XII.

Si vous avez des amis, voyez-les souvent, mais ne les pressez jamais de demeurer avec vous, ce seroit vous exposer à les perdre.

XIII.

Travaillez, chacun dans votre profes-

ſion à vous faire un mérite. Le mérite eſt eſtimé de tout le monde, & il eſt d'un tel prix qu'on ne le peut acheter, quelque riche que l'on ſoit.

XIV.

Tenez pour certain qu'il n'y a point de plus mauvais métier que celui de n'en avoir pas, & qu'il n'y a point de plus ennuyeuſe vie, que celle qui ſe paſſe dans les plaiſirs ou dans les viſites continuelles. Etre toujours à tout le monde, & jamais à ſoi, c'eſt n'être libre qu'en apparence, & ſe rendre eſclave en effet.

XV.

Si vous êtes à la tête d'une Compagnie d'épée ou de robe, ſouvenez-vous qu'un Chef qui remplit dignement ſa place, doit ſervir d'exemple, & qu'il agit plus qu'il ne parle.

XVI.

Si la profeſſion que vous avez embraſſée, ne vous porte pas à l'étude, aimez au moins les gens de Lettres; & ſi vous n'êtes pas ſçavant, eſtimez ceux qui le ſont.

XVII.

Ayez pour tout le monde les mêmes égards que vous ſouhaitez que l'on ait pour vous.

XVIII.

Soyez d'un abord aiſé, & d'une con-

verſation douce, on ſe fera un plaiſir d'avoir commerce avec vous.

XIX.

Votre droiture & votre bonne foi vous feront avoir du crédit partout, & votre parole vous donnera plus de facilité dans les affaires qui vous ſurviendront ; que toutes les écritures des Notaires.

XX.

Quand vous aurez quelques chagrins domeſtiques, cachez-les ſous le voile du ſilence ; & s'il en eſt venu quelque choſe à la connoiſſance des autres, conſervez les dehors d'un air gai & honnête. C'eſt le moyen de faire croire que le bruit qui s'eſt répandu de ces chagrins eſt faux, ou que ces chagrins ne méritent pas que vous y faſſiez attention.

XXI.

Vous n'aurez pas de plus grand ennemi que vous-même, ſi vous vous abandonnés à vos paſſions.

XXII.

Recevez vos parens & vos amis avec un air riant & engageant ; les recevoir autrement, c'eſt ſe priver de la joye de les voir.

XXIII.

Ne donnez votre confiance qu'à ceux qui ſont diſtinguez par leur mérite, leur eſprit & leur probité : regardez les com-

me les ſeules étoiles, capables de vous éclairer dans les ténébres, que les affaires du monde répandront ſur les divers incidens de votre vie; conſidérez tous les autres comme des étoiles errantes, qui ont de l'éclat, mais qui tombent tout d'un coup.

XXIV.

La modeſtie dans vos meubles, dans vos équipages, & dans vos paroles, fera connoître que votre eſprit eſt reglé, & votre cœur ſans paſſions.

XXV.

La mauvaiſe conduite d'un homme conſiſte moins dans ce qu'il fait paroître, que dans ce qu'il cache. Profitez de cet avis, & ne vous fiez pas à de faux dehors. Tôt ou tard ils vous trahiroient, & vous feroient connoître pour ce que vous feriez.

XXVI.

La poſſeſſion des grands biens ne donne pas le repos qu'il y a de n'en point déſirer; & rien n'eſt ſi difficile à perſuader que le mépris des richeſſes, ſi l'on n'en tire les raiſons du fond de la Religion Chrétienne.

XXVII.

Ce n'eſt ni la naiſſance, ni les biens, ni les grands emplois qui vous rendront conſidérable dans le monde, c'eſt l'uſage que vous en ferez.

XXVIII.

Vous gagnerez vos ennemis à force de leur rendre ſervice, & de les obliger ; mais plus vous flatterez vos paſſions, moins vous vous en rendrez le maître.

XXIX.

Tout eſt fortuit dans la vie, même la naiſſance : il n'y a que la mort qui ſoit certaine, & cependant nous agiſſons comme ſi c'étoit la ſeule choſe incertaine.

XXX.

Vivez toujours comme ſi vous étiez vieux, afin que vous ne vous repentiez jamais d'avoir été jeune.

XXXI.

Le luxe & le jeu ſont deux grandes ſources de miſére. Pour peu que vous ayez d'habitude dans le monde, vous le connoîtrez mieux que je ne puis vous le dire.

XXXII.

Apprenez que c'eſt gagner que de ſçavoir perdre quelquefois, & que dans de certaines rencontres, lorſque vous relâcherez quelque choſe de vos intérêts, vous agirez en homme ſage & de bon ſens.

XXXIII.

Ne parlez à qui que ce ſoit du mauvais état de ſes affaires, ſi vous n'êtes dans la volonté & en pouvoir de le ſervir. C'eſt

imprudence d'en user autrement, & le chagriner sans qu'il vous en ait donné sujet.

XXXIV.

Se fâcher sans raison, c'est une marque que l'on n'a pas l'esprit bien fait, & que l'on ne sçait pas vivre. Ne vous faites donc point avec vos amis un faux point d'honneur en aucune occasion; ce seroit rompre avec eux mal-à-propos, & démentir dans un jour toutes les honnêtetés que vous avez eu pour eux pendant plusieurs années.

XXXV.

Quand vous serez en compagnie, n'y rapportés pas cent fadaises que vous avez entenduës, ou que vous avez lûës; ce seroit une marque que le jugement en vous ne va pas d'un pas égal avec la mémoire.

XXXVI.

Les disgraces en elles-mêmes sont peu de chose quand on les sçait souffrir: elles ne deviennent fâcheuses que par le chagrin que l'on en prend.

XXXVII.

Pour être content, il suffit d'avoir le nécessaire; le superflu est inutile & nuit souvent bien plus qu'il ne sert. Ce que je vous dit ici, ne sera peut-être pas de votre goût, mais qu'il ne vous fasse point de peine; j'entens ce nécessaire d'une ma-

niere à ne vous pas faire peur, c'est-à-dire, que je parle d'une nécessité conforme à ce que vous êtes, & au rang que vous tenez dans le monde. Tout ce que vous auriez au-delà pourroit vous inspirer des sentimens que je ne vous souhaite pas.

XXXVIII.

Le monde n'est dangéreux que quand on en aime les maximes. Lorsque ce qui s'y passe n'est point regardé d'un faux jour, c'est une leçon continuelle pour fuir le vice & embrasser la vertu.

XXXIX.

N'achetez pas les faveurs & les bienfaits des Princes, par des bassesses indignes de votre naissance & de votre éducation.

XL.

Le caractere des Grands Seigneurs est de faire honnêteté à tout le monde; ils se familiarisent souvent d'une maniere à surprendre. Plus ce caractere sera de votre goût, plus vous donnerez une bonne idée de ce que vous étes.

XLI.

La trop grande douceur tient de la stupidité ou de l'insensibilité, & la trop grande sévérité tient de la cruauté. Il faut que vous ayez de la douceur & de la sévérité selon les occasions; la prudence vous fera

connoître

connoître jusques où l'une & l'autre doivent aller, sans paroître extrêmes.

XLII.

Si vous ne prenez le soin & la peine de valoir quelque chose, vous ne vous distinguerez jamais.

XLIII.

Avoir du feu & de la vivacité sans jugement, c'est ressembler à un cheval qui n'a point de bouche; & qui emportant celui qui le monte, l'expose à toutes sortes de dangers. Corrigez ce feu, si vous en avez, & tâchez de passer plûtôt pour un homme fait avant le tems, que pour un jeune étourdi qui dit bien des choses, dont il ne voit pas les conséquences.

XLIV.

Les passions ont une injustice & un propre intérêt qui fait qu'il est dangéreux de les suivre, & qu'on s'en doit défier lors même qu'elles paroissent le plus raisonnables.

XLV.

Vous avez beau être remarqué par votre air & par votre bonne mine, vous avez beau être bien fait & avoir la taille fine & avantageuse; si l'esprit & les mœurs ne répondent pas à ces déhors, on vous comparera avec raison à un tableau de nul prix, que l'on a mis dans une riche bordure.

XLVI.

Ce n'eſt pas aſſez que vous ſoyez brave dans les occaſions, il faut de plus que vous ayez de la conduite. Une bonne téte rend plus de ſervice à l'Etat, que cent bras bien armés; & un Capitaine expérimenté, que mille ſoldats intrépides.

XLVII.

Si par vos ſoins & par vos peines vous avez amaſſé beaucoup de biens ſans vous en ſervir honnêtement, on dira que vous êtes une lampe qui eſt éteinte, parçe que l'on y a mis trop d'huile.

XLVIII.

Apprenez à ſouffrir avec patience vos diſgraces & vos afflictions.

XLIX.

Ne faites rien qui vous puiſſe décrier. La mauvaiſe réputation ſuit de près le déréglement; c'eſt une fumée qui fait connoître où il y a du feu.

L.

Si vous avez fait une bonne action, & qu'elle ſoit connuë, elle ne peut demeurer ſans récompenſe. Un jour viendra que l'on vous traitera en * Mardochée, & que la gloire du Prince l'obligera de penſer à vous.

LI.

Il faut que vous pardonniez mille pe-

* *Eſther*, *Cap.* 6.

tites choses à vos parens & à vos amis, si vous voulez bien vivre avec eux. Que dis-je, il faut que vous vous les pardonniez aussi; si vous voulez toujours être d'accord avec vous-même.

LII.

Un Empereur regrettoit les jours qu'il avoit passé sans avoir donné quelque marque de sa bonté ou de sa libéralité. Il ne faut pas être le Maître du monde pour avoir les mêmes sentimens; mais tenez tous les jours perdus, quand vous les aurez passez sans faire quelque bonne action.

LIII.

Ne vous attendez à recevoir des preuves d'honnêteté & de confiance de la part de vos amis, qu'autant que vous leur en donnerez.

LIV.

Tant que vous pourrez vivre de ce que vous aurez; & de ce que vos emplois vous procureront, ne vous donnez à aucun Prince, c'est une étrange sujétion, que d'en dépendre. Les Princes sont comme le feu, il n'en faut approcher que de loin.

LV.

Faites souvent reflexion sur ce que la rose qui a tant d'éclat & qui porte si loin sa douce odeur, est environnée d'épines. Cela vous apprendra qu'il n'y a point de

bien dans le monde, point de grandeur, point de plaisir sans peine.

LVI.

Moins vous prendrez de repos pour l'établissement de votre famille, plus vous lui en donnerez. Fuir le repos présent, c'est se le procurer pour l'avenir.

LVII.

Quand votre équipage, votre jeu & votre table diminuëront, vous remarquerez sans peine que le nombre de vos amis diminuëra aussi.

LVIII.

Il n'y a point d'emploi auquel vous ne puissiez prétendre; mais il n'y en a pas un, dans lequel vous puissiez réussir, si vous ne faites profession d'honneur & de probité.

LIX.

Faites un bon choix de ceux à qui vous pouvez faire du bien; car pour l'ordinaire les gens du monde aiment mieux les présent & les bienfaits, que ceux qui les leur font.

LX.

N'envisagez pas le plaisir d'un jour, comme un plaisir, quand il doit être suivi d'un répentir de plusieurs années.

LXI.

Si vous n'avez de mérite que par le nom que vous portés, & par la famille

dont vous êtes, vos Ancêtres vous feront honneur, mais vous ne leur en ferez pas.

LXII.

Donnez de si bonne grace ce que vous donnerez, que vous obligiez doublement; & refusez avec tant d'honnêteté ce que vous refuserez, qu'on ait lieu de se loüer de vous.

LXIII.

Ayez de la bonne foi pour tout le monde, mais que votre bonne foi ne soit pas garante de celle des autres. Ne vous y fiez qu'autant que votre prudence & la conduite de ceux avec qui vous aurez affaire, vous y engageront.

LXIV.

Vous ne devez point avoir d'autre passion, que celle de n'en avoir pas; & vous ne devez aimer de plaisir, que celui de renoncer aux plaisirs, & de les mépriser tous.

LXV.

Dites toujours la vérité, puisqu'on la respecte & qu'on la craint où elle n'est pas aimée.

LXVI.

Faites tout avec esprit, prudence & probité, tout vous reussira; & sans y penser, vous mettrez dans vos intérêts ce que le monde appelle la fortune & le destin; c'est-à-dire, que le mérite parlera

ſi haut en votre faveur, que l'on vous rendra juſtice, & que l'on reconnoîtra enfin ce que vous valez.

LXVII.

Les chagrins, les pertes & les afflictions ſont de tous les tems & de tous les Pays : ſouvenez-vous que perſonne n'en eſt exempt.

LXVIII.

Ayez ſoin de vos affaires vous-même, ſi vous voulez qu'elles réuſſiſſent.

LXIX.

Plus vous ſerez heureux dans ce monde, plus vous ſerez en danger de vous y perdre.

LXX.

Votre langue & votre cœur ne doivent point vous partager, tout doit être d'accord en vous. Faites que vos paroles & vos actions ſoient de parfaite intelligence ; & que ce que vous direz, ſoit ſoûtenu par ce que vous ferez.

LXXI.

Si vous n'avez pas de fortune, qu'importe, on ne laiſſe pas de vivre avec honneur ſans avoir de fortune : & il vaut quelquefois mieux mériter d'en avoir, que d'en avoir en effet.

LXXII.

Plus vous ferez figure dans le monde, plus vos fautes ſeront remárquées. Un

homme de qualité n'en fait point de considérable sans se perdre ; plus son rang l'éleve, moins on oublie ce qui le dèshonore.

LXXIII.

Vous êtes né maître de vos yeux & de votre langue. Que la corruption de vos mœurs ne les rende pas maîtres de vous.

LXXIV.

Si vous avez quelque bonne qualité, n'en faites pas l'éloge vous-même, vous n'en seriez pas crû sur votre parole.

LXXV.

Ne faites rien pour vos amis contre votre honneur & votre conscience; parce que vous devez vous aimer plus que vos amis.

LXXVI.

Vous devez craindre jusqu'aux moindres commencemens d'une habitude criminelle ; le désordre est une pelotte de neigne qui grossit toujours.

LXXVII.

Si vous ne voulez pas vous faire d'affaires avec vos parens & vos amis, ne leur vendez ni chevaux, ni meubles, & n'en achetez point d'eux.

LXXVIII.

L'amour que vous pouvez prendre pour le vin ou pour le jeu, ne vous semblera d'abord qu'une fourmi que vous pouvez aisément écraser ; mais dans la

ſuite cet amour vous paroîtra un éléphant ſi grand & ſi fort, que vous n'oſerez le combattre. Que dis je? Vous vous flatterez ſi bien ſur cette paſſion, & vous vous déguiſerez ſi bien à vous-même l'attachement que vous aurez pour elle, que vous vous perſuaderez que vous entreprendriez en vain d'en pouvoir triompher.

LXXIX.

Si vous déſirez le repos d'eſprit & la paix du cœur, cherchez-les où on les trouve; le monde n'en connoît que le nom.

LXXX.

La véritable gloire ſuit de près la ſcience, les bonnes mœurs & la vertu. C'eſt la ſeule que je vous ſouhaite, & la ſeule qui mérite que vous penſiez ſerieuſement à trouver les moyens de l'acquérir.

LXXXI.

La difference qu'il y a entre un honnête homme qui vit à ſon aiſe, & un honnête homme qui a peine à ſubſiſter, eſt que l'un donne facilement, & que l'autre ne demande pas de même.

LXXXII.

Quand on ne parle jamais d'un homme, c'eſt une marque qu'il n'a ni mérite ni vertu. Ceux qui ne ſe diſtinguent pas par leurs belles qualités, n'ont point de

jaloux ni d'envieux ; si vous en avez, ne vous en chagrinez pas, c'est un bon signe.

LXXXIII.

Vous vivrez doucement du bien que vous avez, si vous n'en souhaitez point davantage. Ce bien est un ruisseau dont les eaux sont pures, & coulent agréablement, il changera de nature si à force d'augmenter ses eaux, vous en faites un torrent.

LXXXIV.

Ne commencez jamais à parler sans sçavoir ce que vous voulez dire, & pourquoi vous le voulez dire. Les paroles sont des fléches qui ne doivent être tirées, que vers le but qu'on s'est proposé.

LXXXV.

Si vous êtes avare, vain où colere, vous ferez de votre maison une affreuse solitude ; & pour peu que vous viviez dans le désordre, les gens raisonnables se défendront votre compagnie, & vous ne verrez plus que des libertins.

LXXXVI.

Pensez souvent à ce que vous avez été, & à ce que vous serez. Deux ou trois sérieuses refléxions de cette nature vous seront plus utiles, que mille autres faites sur d'autres matieres.

LXXXVII.

N'être content ni de ce que l'on est, ni

de ce que l'on a ; c'est porter son insolence, jusqu'à se plaindre de Dieu & de sa providence.

LXXXVIII.

Les richesses vous sont données pour vous faire doucement passer la vie ; mais la vie ne vous est pas donnée pour en amasser.

LXXXIX.

Faites que l'honnêteté soit toujours de vos plaisirs ; c'est le moyen de les bien goûter, & de n'en pas craindre les suites.

XC.

Recouvrez dans un âge avancé ce que vous avez perdu dans votre jeunesse, & si vous vous êtes égaré dans tout le cours de votre vie, prenez un bon guide à la fin de vos jours.

XCI.

Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit point passer pour grande, lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.

XCII.

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir. Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paroître ce que nous ne sommes pas.

XCIII.

Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intéret & la vanité qui les causent.

XCIV.

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soûtenoient que par la force de leur ambition, & non par celle de leur ame; & qu'à une grande vanité près, les Héros sont faits comme les autres hommes.

XCV.

Quoique la plûpart des amitiés qui se trouvent dans le monde, ne méritent point le nom d'amitié, on peut cependant en user selon les besoins, comme d'un commerce qui n'a point de fonds certain, & sur lequel on est ordinairement trompé.

XCVI.

L'amour du prochain est de tous les sentimens le plus sage & le plus habile: il est aussi nécessaire dans la société civile pour le bonheur de notre vie, que dans le Christianisme pour la félicité éternelle.

XCVII.

C'est une espéce de bonheur de connoître jusqu'à quel point on doit être malheureux, & rien ne sert tant au bonheur de la vie, que de connoître les choses

comme elles sont; mais cette connoissance ne s'acquert que par de fréquentes refléxions sur tout ce qui se passe dans le monde.

XCVIII.

On s'instruit aussi-bien par les défauts des autres que par leurs vertus. L'exemple de l'imperfection sert presque autant à se rendre parfait, que celui de l'habileté & de la perfection.

XCIX.

Toute dévotion est fausse, qui n'est point fondée sur l'humilité chrétienne, & sur la charité envers le prochain : ce n'est souvent qu'un orgüeil de Philosophe chagrin, qui croit en méprisant le monde, se venger des mépris & des mécontentemens qu'il en a reçus.

C.

Il y a du mérite sans élévation; mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

FIN.



TABLE.

De l'Instruction pour écrire & dresser toutes sortes de Lettres.

TABLE

Des Lettres contenuës dans le nouveau Secretaire du Cabinet.

Lettre

LETTRES DE COMMERCE.

LES COMPLIMENS

DE LA LANGUE FRANÇOISE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier les *Nouveaux Secretaires de la Cour & du Cabinet*, ou *Lettres familieres sur toutes sortes de sujets, avec des Réponses ;* dont l'impression m'a paru utile au Public. Fait à Paris, ce 10 Décembre 1737.

Signé, SIMON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil & Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé Théodore le Gras, Libraire à Paris, ancien Adjoint en sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public *les Secretaires de la Cour & du Cabinet, l'Histoire Poëtique & l'Académie des Jeux*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Présentes. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & au-

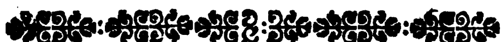
tant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes, faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction ou changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles: que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie & notamment à celui du dix Avril mil ſept cens vingt-cinq; & qu'avant que de les expoſer en vente les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, une dans celle de notre Château du Louvre,

& une dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copie collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro; Charte Normande & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingtiéme jour de Décembre, l'an de grace mil sept cens trente sept, & de notre regne le vingt-troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 565. fol. 528. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 23 Décembre 1737.

LANGLOIS, *Sindic.*



CATALOGUE

Des Livres qui ſe vendent à Paris chez THEODORE LEGRAS, Libraire, au troiſiéme Pilier de la Grand'Salle du Palais, à l'L Couronnée.

Livres d'Hiſtoires, de Voyages, de Belles Lettres, & autres, &c.

NOuvelle Deſcription de la France, &c. 8 vol. *in*-12. avec figures.

Deſcription de Paris, de Verſailles, de Marly, de Meudon, de Saint Cloud, de Fontainebleau, &c. 5 vol. *in*-12 avec fig.

Nouveau Voyage de France, avec un Itineraire & des Cartes faites exprès, &c. 2 vol. *in*-12.

Hiſtoire générale d'Eſpagne, depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à préſent, &c. avec fig. 9 vol. *in*-12.

Nouveaux Elémens de l'Hiſtoire de France, depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à Loüis XV. avec la Vie des Reines, 1. vol. *in*-12.

Les Mémoires & Avantures d'un homme de qualité qui s'eſt retiré du monde, 8. vol. *in*-12.

Les Géographie univerſelle, hiſtorique & chronologique, ancienne & moderne, par *M. Noblot*. 6. vol. *in*-12.

Les Vies des Hommes illuſtres de la France, depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à préſent, 6. vol. *in*-12.

La Bibliothéque des Gens de Cour, contenant les bons mots de Henri IV. de Loüis XIV. de plu-

ſieurs Princes & Seigneurs de la Cour, &c. par M. *Gayot de Pitaval*, 5. vol. *in*-12.

Le Nouveau Secretaire de la Cour, contenant des Lettres familieres ſur toutes ſortes de ſujets, avec des Réponſes, &c. 1. vol. *in*-12.

Le Nouveau Secretaire du Cabinet, contenant des Lettres ſur differens ſujets, les Complimens de la Langue Françoiſe, les maximes & conſeils pour plaire & ſe conduire dans le monde, 1. vol. *in*-12.

Hiſtoire Général de Portugal.

Oeuvres de Moliere, 8. vol.

de Racine, 2. vol.

Les Oeuvres de Saint Evremont, 7. vol. *in*-12.

Le nouveau Télémaque de M. l'Archevèque de Cambrai, 2. vol. *in*-12.

Métamorphoſes d'Ovide, traduites par du Ryer, *in*-12. 4. vol. fig.

Oeuvres de Sarazin, 2. vol.

Oeuvres de Boileau, 4. vol.

Fables choiſies en Vers, par la Fontaine, en un vol. ſans figures.

Dom Guichotte, 6. vol.

Hipolyte Comte de Duglas, 2. vol. *in*-12.

Les Avantures de Rozelli, 2. vol. *in* 12.

Académie univerſelle des Jeux, contenant les Regles des Jeux du Trictrac, des Echecs, du Quadrille, du Quintille, de l'Hombre à trois, du Piquet, du Reverſis & de tous les autres Jeux, vol. *in*-12.

Les Lettres hiſtoriques & galantes de Madame du Noyer, 6 vol. *in*-12.

La ſuite de Mezerai, contenant les Regnes de Louis XIII. & de Louis XIV. avec la Vie de l'Auteur, 3. vol.

L'Etat de la France, 6. vol. *in*-12.

Nouvelle Hiſtoire Poëtique du Pere Gautruche, &c. 1. vol. *in*-12.

L'Histoire d'Angleterre, par M. P. *de Rapin*, 13. vol. *in*-4.

Essais de Michel Seigneur de Montaigne, &c. 3. vol. *in*-4. & 6. vol. *in*-12.

Introduction à l'Histoire de l'Europe, par Puffendorf, 9. vol. *in*-12.

Histoire des Révolutions d'Angleterre, &c. par le Pere d'Orléans, 4. vol. *in*-12.

Le Droit de la Guerre & de la Paix, de Grotius, traduit par Barbeyrac, 2. vol. *in*-4.

L'Histoire du Concile de Trente, de Frapolo, traduite par M. Amelot de la Houssaye, *in*-4.

La Géographie Universelle de M. le Coq, 2. vol. *in*-12 avec fig.

La Methode du Blason, du P. Menetrier, 1. vol. *in*-12.

La Vie de l'Empereur Charle-Quint, 4. vol. *in*-12.

La Vie de la Reine Elizabeth, 2. vol. *in*-12.

La Vie de Cromvel, 2. vol. *in*-12.

L'Histoire de Loüis XIV. par Larrei, 9. vol. *in*-12.

Instruction pour un jeune Seigneur, &c. 1. vol. *in*-12.

Histoire des Ordres de Chevalerie, per Hermant, 2. vol. *in*-12.

L'Office de la Semaine Sainte, Latin-François, à l'usage de Rome & de Paris, *in*-12. & *in*-8.

L'Imitation de Jesus, *in*-12.

Les Epîtres & Evangiles de toute l'année.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA